

### A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

### Consignes d'utilisation

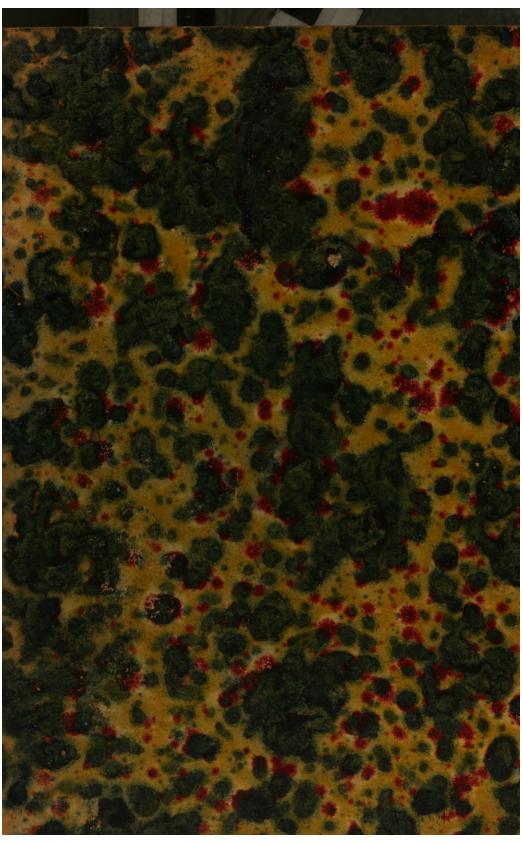
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

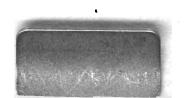
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

#### À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com







Digitized by Google

A 172/28

## L'ENFANTEMENT

# DE LA VIERGE.

LE NORMANT FILS, Imprimeur du Roi, rue de Seine, nº 8.

## **L'ENFANTEMENT**

# DE LA VIERGE,

POÈME TRADUIT DU LATIN

## DE SANNAZAR:

PRÉCÉDÉ

D'UNE PRÉFACE SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE CET AUTEUR;

ET SUIVE

DE L'HYMNE DE VIDA, À LA STE VIERGE;

PAR LE TRADUCTEUR DE LA CHRISTIADE.

Plus laudis erat laturus, si materiam sacram tractasset aliquantò sacratiùs. DESID. ERASMUS.

BIBLIOTHEQUE S. J.

Los Feetables

60 CHANTILLY

## PARIS.

J. S. MERLIN, QUAI DES AUGUSTINS. POTEY, RUE DU BAC, N° 46. MDCCCXXX.

BIBLIOTHÉCUE S J

### **PREFACE**

#### SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE SANNAZAR\*.

Un ecclésiastique aussi distingué par ses lumières que par son rang, et versé tout à la

<sup>\*</sup> On joint rarement des notes à une préface. Celle-ci n'en offriroit pas au lecteur, si elle ne renfermoit une nomenclature d'auteurs et d'ouvrages presque entièrement inconnus parmi nous. Néanmoins j'en ai peu cité, malgré la possibilité d'en citer un grand nombre, parce qu'il a fallu me borner aux noms qui n'ont pas encore entièrement perdu leur première célébrité. Il ne m'a pas

fois dans la théologie et la littérature, daigna agréer un exemplaire de ma traduction de la Christiade de Vida. Étonné de trouver quelque beauté dans l'ouvrage, une fidélité quelquefois heureuse dans la version, il m'engagea à chercher un autre poëme qui pût lui servir de pendant. Comment se défendre de tout amour-propre, quand c'est un juge éclairé qui l'inspire? Sensible à cette invitation qui sembloit annoncer plus d'indulgence encore que de goût, je pris l'engagement, si les soins du ministère me laissoient quelque loisir, d'entreprendre un nouveau travail. Ce

suffi du témoignage laconique des biographes: ces notes sont peut-être une répétition de ce qui a été pensé, mais non de ce qui a été dit avant moi. J'ai lu les originaux, j'ai confié au papier l'impression qu'ils m'ont fait éprouver, et je me suis convaincu qu'une biographie détaillée des écrivains qui, dans le moyen-âge et les âges suivans, ont ressuscité ou perpétué l'usage de la langue latine, ne seroit pas sans intérêt.

que je lui demandai seulement, ce fut de m'indiquer un poëme qui pût, par un mérite réel, offrir un dédommagement aux veilles du traducteur.

C'étoit entre les modernes qu'il falloit choisir; et c'étoit là l'embarras. S'il eût fallu du profane, j'aurois pu proposer l'Alexandréide de Gaulthier de Chatillon (1), dont le vers quelquefois sentencieux et concis étonne par sa morale et son éclat; le Ligurinus de Gonthier (2), qui renferme des passages dignes du beau siècle, incapables néanmoins de justifier l'enthousiasme des commentateurs, et de répandre de l'intérêt sur Frédéric Barberousse, son héros; l'Iliade d'Iscanus Devonius (3), que n'effraya pas la possibilité du plus effrayant parallèle; la Syriade d'Angelio Bargeo (4) qui, contemporain et non rival du Tasse, historien peut-être plus que poète, n'a pas, dans le même sujet, montré le même talent; la Chauléide de Paiva de Andrada (5), qui, applaudie en Portugal, devroit l'être dans toutes les contrées amies des lettres; le Constantin du P. Donati (6), auquel des critiques, même sévères, n'ont pu refuser des éloges; la Colombiade du P. Carrara (7), qui rachète l'incorrection du style par la sagesse du plan et l'intérêt des détails. Il en est d'autres encore sur lesquels j'aurois pu fixer l'attention des lecteurs: l'Idolâtrie terrassée, où le P. Mambrun (8) retrace le triomphe du premier empereur chrétien; le Scanderbeg du P. de Bussières (9), qui respire la haine des infidèles et l'amour de la croix; enfin le Liladamus du P. Mayre (40), qui, après avoir occupé une place distinguée parmi les épopées modernes, en conserve à peine une dans le souvenir des littérateurs actuels.

Mais ce n'est pas un ouvrage profane, c'est un ouvrage sacré qu'il falloit entreprendre, parce que celui-ci pouvoit seul avoir quelques rapports avec le sujet qu'avoit traité Vida. Je rappelai alors le Christus Puer du P. Ceva (11), que l'Allemagne et l'Italie ont, l'une et l'autre, honoré d'une traduction en vers; le Moyses Viator du P. Millieu (12), dont les vingt-huit chants, tout recommandables qu'ils sont par l'invention et le style, sont propres à rebuter, par leur étendue, un homme à qui sa conscience et son âge rendent le travail difficile; et la Saberide du P. Giannetasio (13), qui, s'il n'eût pas laissé son héros en marche, l'ouvrage imparfait, le lecteur en suspens, auroit peut-être, par la variété et le merveilleux des événemens, remporté la palme sur ses rivaux.

Mais à quoi bon, reprit mon complaisant auditeur, à quoi bon citer tous ces noms, qui, profanes ou sacrés, sont presque entièrement inconnus? il est un écrivain qui, contemporain de Vida, attend un traducteur et promet des succès: c'est Sannazar, auteur du poëme sur l'Enfantement de la Vierge, lequel, après avoir

été le sujet d'un travail de vingt années, fut reçu avec une approbation générale, prolongée jusqu'à nos jours. — Il y a long-temps que j'ai prévenu cette invitation, et fait une tentative sur le premier livre; mais je m'y suis arrêté. Si pour déterminer un succès durable, il ne falloit qu'une versification harmonieuse, les temps modernes ne compteroient peut-être aucun poëme préférable à celui de Sannazar; tel est le sentiment qu'ont toujours manifesté les juges en cette matière. Mais il est moins heureux dans ses inventions, son goût n'est pas sûr; et le mélange, qu'il s'est continuellement permis, du sacré et du profane, n'est propre qu'à produire dans les autres, ainsi qu'il a produit en moi, une pénible surprise et un juste dégoût. - N'importe : il a conservé de la réputation : en vain montrez-vous une prédilection aveugle pour la Christiade: c'est encore l'Enfantement de la Vierge qu'on se plaît à citer. Essayez!

de nouvelles tentatives changeront peut-être votre prévention; et peut-être le poëme réussira-t-il à vous intéresser et trouver des lecteurs. — Eh bien! je vais reprendre et achever cette traduction; mais, quels que soient mes efforts, je crains bien qu'on ne me soupçonne d'avoir voulu immoler une victime à Vida.

Le nom de Sannazar mérite d'être associé à celui des hommes qui furent l'ornement de l'Académie formée, à la renaissance des lettres, dans les murs de Naples. C'est le 28 juillet 1458 qu'il naquit. Aussi ancienne que célèbre, sa famille avoit quitté l'Espagne pour l'Italie, où elle jouissoit de riches propriétés. Mais l'avènement de la reine Jeanne au trône des Deux-Siciles, fut le commencement de ses revers. Dépossédée de la plus grande partie de ses biens et réduite à une existence précaire, elle fut dès lors comptée parmi les

plus pauvres familles. A cette disgrâce, qui frappa le jeune Sannazar, s'en joignit bientôt une autre plus sensible encore, la perte de son père. Dès ce moment, la veuve inconsolable, resta chargée de l'éducation de son fils. Pour l'enfant, quel début dans la vie! et quel jour plus sombre encore le suivra!

Sannazar donnoit les plus belles espérances: tendrement occupée de cultiver ses dispositions naturelles, sa mère pour en hâter le développement, le confia aux soins d'un savant instituteur, Giuniano Maggio (44), qui l'initia à la connoissance des langues grecque et latine. Mais cette éducation qui présentoit une si belle perspective de succès, fut interrompue par une guerre sanglante, qui porta au sein de l'Italie la plus horrible dévastation, et força la mère de notre poète, désormais sans protecteurs, dans un temps d'orage, d'aller chercher, loin de la capitale et du danger, pour son fils et pour elle, une paisible

retraite. C'est là que s'éveilla dans le jeune Sannazar, le goût de la poésie.

Le calme avoit à peine succédé à des années de combats, ainsi qu'au désordre auquel étoient livrés l'Etat et la ville : Sannazar, fatigué de cet isolement qui mettoit un obstacle à ses goûts, Sannazar eut recours aux plus vives instances pour revenir dans la capitale où le rappeloit la réunion des savans et des artistes fameux à cette époque. C'est là qu'il apprit à connoître l'homme le plus instruit dans les lettres anciennes, le plus heureux imitateur des prosateurs et des poètes de l'antiquité, Pontanus (45), dont la maison passoit à juste titre, pour le temple de la philosophie et des muses. Pour y être admis, il falloit, sans changer de religion, changer au moins le nom reçu au baptême, pour un nom emprunté à la langue classique. Le prénom de Jacques, que portoit Sannazar depuis sa naissance, fut remplacé par ceux d'Actius Sincerus, que lui imposa son maître, le premier sans doute, parce que ses pastorales avoient pour théâtre le rivage de la mer; le second, parce que la franchise sembloit être le fond de son caractère.

Une passion lui donna bientôt lieu de mettre au jour son talent poétique: mais soit que Carmosyne aimât avant tout sa liberté, soit que Sannazar n'eût pas un extérieur propre à faire partager les sentimens qu'il éprouvoit, cette passion resta constamment sans retour. Aussi n'inspira-t-elle au jeune poète que des plaintes mélancoliques.

Tandis qu'il s'occupoit à calmer sa douleur par la peinture qu'il en traçoit dans ses vers, sa mère lui fut ravie; et cette mort, pour laquelle il n'eut pas assez de larmes, lui fit prendre la résolution de quitter Naples et de chercher, dans une contrée étrangère, un soulagement à ses peines: éloignement inutile qui laissa à la douleur toute sa vivacité, à la pas-

sion toute son ardeur. Rien ne fut capable de le distraire, ni le changement de climat, ni les occupations de la route, ni la diversité des objets qui venoient occuper également ses yeux et son cœur. La passion survécut au souvenir de la tendresse maternelle et revint avec lui dans sa patrie, mais pour n'y trouver qu'un tombeau. A l'arrivée de Sannazar, Carmosyne n'étoit plus : enlevée par une mort prématurée, elle emporta l'estime et l'admiration de quiconque l'avoit connue, juste tribut qu'on aimoit à payer à sa vertu, son esprit et sa beauté. Quant à Sannazar, désormais sans espoir, afin de n'être pas sans consolation, il se complut à peindre une douleur, exagérée peut-être, en des vers où règne la plus vive sensibilité. C'est dans la première et la plus parfaite de ses églogues, qu'il a surtout déposé ses sentimens et ses regrets.

Son talent poétique ne fut pas long-temps un secret. Chaque jour, en le développant davantage, lui donnoit un nouvel éclat; et le témoignage de quelques amis et la voix de la renommée le portèrent bientôt à la connoissance de la cour. Deux jeunes princes qui n'étoient pas étrangers à la littérature, Alphonse et Ferdinand, s'en montrèrent les justes appréciateurs. C'est pour leur amusement que le poète composa, dans le dialecte napolitain, prusieurs comédies qui furent accueillies avec applaudissement, sans pourtant avoir trouvé place dans le recueil de ses œuvres.

Sannazar ne se borna pas à travailler aux plaisirs des deux frères. Dans les campagnes qui rendirent le nom d'Alphonse célèbre par sa victoire éclatante sur les Musulmans, ainsi que dans les combats qu'il soutint pour sa patrie avec des succès divers, le poète accompagna le guerrier, et, comme un autre Tyrtée, le servit du bras et de la voix; car, à ses côtés, il combattoit et chantoit en même temps; et, parmi ses pièces, plusieurs

immortaliseront les noms du héros et de l'écrivain. Mais si les vers purent animer le courage du prince qui succéda à son père sur le trône de Naples, ils ne purent inspirer au peuple un patriotisme capable de repousser les forces qui marchoient à la conquête de la capitale et du royaume. L'abdication d'Alphonse fit passer le sceptre entre les mains de Ferdinand, qui bientôt, après d'éclatans succès, le remit aux mains de son oncle, Frédéric.

Ce prince qui, dès sa jeunesse, avoit été le Mécène de Sannazar, marqua son élévation par un acte que lui dicta l'amitié. La villa Mergillina, placée dans un site romantique, au pied du mont Pausilype, fut un présent de la reconnoissance royale, qui mérita toute celle du sujet.

Que de beaux jours, quelles inspirations sembloient lui promettre cette demeure et ses alentours, son élévation et l'immense perspective qu'elle lui mettoit sous les yeux! Son génie alloit prendre un nouvel essor; et pareille hauteur, comme un autre Parnasse, loin de lui permettre rien de rampant et de foible, paroissoit devoir l'élever au-dessus de luimême et le remplir de conceptions sublimes. Il ne lui falloit que la paix amie des Muses. Déjà il en jouissoit; et, dans ses rêves littétéraires, il l'égaloit à la durée de sa vie; mais elle ne fut qu'une illusion momentanée. A l'instant même où l'espérance étendoit son bonheur dans un long avenir, déjà des circonstances inattendues le menaçoient d'une ruine prochaine. Sannazar éprouva, à ses dépens, qu'il n'est rien de sûr dans les projets de l'homme que leur extrême incertitude, et qu'il n'a souvent que des larmes à répandre, quand il croit n'avoir que des plaisirs innocens à goûter.

Une guerre nouvelle éclate : deux souverains puissans se liguent contre un foible monarque : l'Italie est dans l'attente d'une grande catastrophe. Cependant, malgré l'impossibilité de résister à la France et l'Espagne réunies contre lui, le courage n'abandonne pas Frédéric : il s'avance, confiant dans la bonté de sa cause, les promesses de Gonsalve, l'ardeur de son armée. Mais tout lui manque à la fois, et son allié qui le trompe et ses troupes qui se débandent. Condamné à fuir, il voit Capoue prise, les habitans passés au fil de l'épée, Castel-del-Uovo pressé par les armées ennemies. Désespérant alors d'une défense prolongée, qui ne lui présageoit que des revers, il se remet à la générosité de Louis xII, et part avec un sauf-conduit pour la France, où, désenchanté des honneurs, il trouva, dans un état moins brillant, une garantie contre de nouvelles et funestes révolutions, et des adoucissemens aux chagrins de son exil dans le commerce des muses et la présence d'un ami.

Car, de tous les courtisans, Sannazar accompagna seul ce prince infortuné: du moins est-il le seul que l'histoire nous montre, dans cette déplorable conjoncture, quelque sombre que lui parût pour lui-même l'avenir, oubliant ses propres besoins, pour ne rappeler que ceux de son protecteur, et, par la vente d'une partie de son héritage, acquittant la dette de la reconnoissance. Voilà sûrement le plus beau de ses ouvrages : une pareille action embellit une vie entière. J'avoue que ce trait m'a inspiré pour Sannazar, un intérêt que n'avoit pu faire naître en moi son talent : il a suffi pour m'engager à rappeler à mes contemporains le souvenir d'un homme capable d'un dévouement si noble. En traduisant le poëme, je m'occupois moins de son esprit que de son cœur; et l'éclat de cette conduite, qui sembloit se répandre sur ses vers, faisoit passer, inaperçues, sous mes yeux, de fréquentes atteintes aux lois du goût. Une bonne action dispose toujours à l'indulgence : en faveur de la reconnoissance, je pardonnois à ses écarts; et,

quoique attentif à suivre la marche de l'auteur, je ne voyois en lui que l'ami fidèle, le compagnon inséparable, le généreux bienfaiteur de son malheureux maître.

Frédéric avoit cinquante-deux ans, quand la mort vint, en 1504, terminer les ennuis de son exil. Sannazar lui ferma les yeux et ne démentit pas sa fidélité jusqu'au dernier moment. La ville de Tours en fut témoin et conserva long-temps ce souvenir. Comme il n'étoit plus d'intérêt qui l'attachât à la France, il résolut de revoir une patrie à laquelle l'avoient arraché les plus nobles sentimens. Il remporta à Naples le fruit de ses recherches, quelques conquêtes littéraires faites sur l'insouciance de ses hôtes, et l'enrichit de quelques manuscrits ignorés et plus corrects, qui renfermoient d'heureux débris de l'antiquité.

L'un est Gratius Faliscus, contemporain de Virgile, dont les *Cynégétiques*, sans avoir partagé la célébrité des *Géorgiques*, portent encore, malgré de nombreuses altérations et des difficultés insurmontables, le cachet du bel âge. Les érudits du dernier siècle ont réclamé contre l'impardonnable oubli dont il a été la victime; mais leur réclamation ne lui a donné parmi les littérateurs actuels qu'un petit nombre de lecteurs. Je ne sais même s'il en est en qui son nom et son ouvrage n'excitent pas la surprise : on croiroit, après qu'il a traversé les siècles, parler encore d'un inconnu.

L'autre est Olympius Némesien qui, sans la découverte de Sannazar, auroit perdu tous ses titres poétiques. Mais son poëme sur la chasse, tout mutilé qu'il est, lui rend ses droits à l'immortalité, et peut-être la propriété de quatre églogues que lui ont contestées, contre notre opinion, quelques savans, pour en faire honneur à Calpurnius.

Le troisième est Rutilius-Numatien, dont on auroit à jamais ignoré le talent, si son poétique Itinéraire, de Rome à Poitiers, ne nous avoit pas révélé que nos pères, à leurs succès dans l'éloquence, avoient su joindre des succès dans la poésie et soignoient également le langage de l'orateur et celui du poète.

Le quatrième est Ausone, impuissant rival de Claudien, auquel il ne peut opposer que son Panégyrique de la Moselle, Ausone à qui l'on voudroit n'avoir à pardonner, dans ses vers et sa prose, que la rudesse et la barbarie du langage.

Le plus fécond, je crois, et le plus spirituel des épigrammatistes de tous les pays, Martial, eut le bonheur de tomber sous la main de Sannazar; et, sûrement, par reconnoissance, il lui apprit à décocher des traits, devenir mordant, et quelquefois peu réservé. Mais le poète de Naples ne sacrifia que rarement à ce mauvais genre, et traita des sujets plus élevés, qu'auroit pu traiter aussi le poète de Bilbilis, si le penchant à la causticité n'étoit pas d'ordinaire un penchant irrésistible.

Enfin il joignit à ces manuscrits restés les uns jusqu'alors inconnus, les autres défectueux, des fragmens d'un ouvrage sur les poissons, auquel on a jusqu'ici, mais en vain, voulu donner un père. Pline, quelle que soit la différence du langage, l'attribue à Ovide: Wernsdorf, vrai denicheur d'écrivains, en grossit le mince bagage de Gratius. De ces deux opinions, nous serions tentés d'adopter la dernière, sans croire par là relever beaucoup la gloire de l'auteur présumé.

Rentré dans sa patrie, riche de ces trésors, Sannazar prit place parmi les littérateurs et vécut heureux de l'estime des amis des lettres et de l'amitié des courtisans. Une liaison qui ne put être un scandale, parce qu'elle ne fut pas de l'amour, devint la source de quelques unes de ces inspirations poétiques auxquelles il doit une réputation dont le temps n'a pu, jusqu'à ce jour, le déposséder. Pour se dérober aux ravages d'un fléau qui, à la suite du

connétable de Bourbon, fit dans Naples tant de victimes, il alla chercher un asile au pied même du Vésuve, dans un village rapproché de l'habitation où Gassandra Marchèse passoit dans un célibat vertueux ses dernières années. C'est là que ce vieux et fidèle ami se rendoit chaque jour et cueilloit, dans les souvenirs du passé, quelques fleurs, pour les semer sur les approches du tombeau.

Le tombeau pour lui fut bientôt ouvert. Sa santé affoiblie depuis long-temps, succomba bien plus aux souffrances de l'esprit qu'à des privations dont le garantit l'amitié. Quelques historiens de sa vie donnent pour cause à sa mort le regret que lui fit éprouver la ruine de la maison qu'il avoit reçue de son prince. L'impression fut si douloureuse, que, près de rendre le dernier soupir, il reprit quelques forces, et ne put s'empêcher de bénir la justice de la Providence qui venoit, dans une bataille, d'en immoler le barbare destructeur.

C'est à Naples, en 1530, qu'il cessa de vivre, à l'âge de soixante-douze ans. Ses restes furent déposés dans le couvent qu'il avoit bâti sur le mont Pausilype, près de la grotte où reposoient ceux de Virgile. Son épitaphe (46) est l'ouvrage de Pierre Bembe, que doit excuser, aux yeux de l'homme sensible, l'illusion de l'amitié. La voici : j'ai essayé de la versifier, et je demande pardon de cette hardiesse.

\* Sur ces restes sacrés, venez, ô voyageurs, D'une pieuse main, venez semer des fleurs. Ainsi que le talent, une tombe fragile Rapproche deux rivaux, Sannazar et Virgile.

Elevées aux deux côtés de la tombe, les statues d'Apollon et de Minerve déposoient de son mérite poétique. Mais celles de David et de Judith remplacèrent ces symboles du pa-

<sup>\*</sup> Da sacro cineri flores : hic ille Maroni Sincerus musa proximus, ut tumulo.

ganisme, peu convenables à celui qui mit sa gloire à chanter pendant sa vie, et sa consolation à recevoir à la mort, le Dieu des chrétiens.

La célébrité de Sannazar n'a pas été bornée au temps qu'il a vécu: son nom a traversé près de quatre siècles, et n'est pas encore prononcé sans éloges; mais ces éloges sont plutôt une tradition, qu'une conviction parfaite: sa réputation a perdu de son premier éclat, et subi la révolution que la succession des âges apporte d'ordinaire dans le goût et les jugemens.

Ses productions italiennes ne trouvent guère de lecteurs que dans sa patrie : c'est là qu'on vénère encore les premiers écrivains, sans trop examiner si leurs ouvrages ne donnent pas aujourd'hui un démenti à l'engouement qu'ils avoient d'abord excité. Les opinions littéraires du vieil âge y sont encore celles de l'âge actuel; et, soit respect pour l'antiquité, soit reconnoissance pour d'anciens succès, soit enfin défiance de son propre sens, l'Italien se borne souvent à croire, sur parole, qu'il possède des chefs-d'œuvre.

Quant aux étrangers, ils apprécient peu des beautés inhérentes au style, bien plus. qu'aux pensées. Aussi, quoique l'Arcadie, comme l'atteste Apostolo Zeno, ait eu dans le seizième siècle soixante éditions, je doute que, dans le dix-huitième, elle ait compté soixante lecteurs. Puis, ce genre bâtard, où les vers sont mêlés à la prose, est passé de mode parmi nous : importé en France à la renaissance des lettres, il est totalement abandonné. Au moment de notre révolution, qui pourtant n'annonçoit rien de pastoral, on lut encore les enfantillages de l'honnête Florian. Aujourd'hui, on en conserve à peine le souvenir; et, des boudoirs, Estelle et Galatée sont passées dans l'oubli.

Pour ses sonnets et ses odes, ils jouissent,

quoique inférieurs à l'Arcadie, de quelque estime parmi ses compatriotes, chez lesquels ces deux genres ont fait fureur. Je ne sais d'où est venue cette prédilection pour le sonnet : car sa brièveté lui refuse la possibilité de produire quelque intérêt; et le dernier trait dédommage rarement de la peine qu'on éprouve à l'attendre. Quant à l'ode, je ne m'étonne pas qu'on la cultive : de grands événemens, d'éclatantes vertus en forment la matière et font naître, dans une imagination ardente, des pensées sublimes, des expressions brûlantes. Cependant, au risque de rencontrer des contradicteurs, je déclare, après avoir lu les classiques en ce genre, que je n'ai guère vu en Italie d'élevé que ses montagnes, de brûlant que son climat.

Voilà les titres de Sannazar à l'admiration de ses compatriotes, qui l'auroient regardé comme le restaurateur de leur littérature, si, au seizième siècle, il n'avoit pas rencontré sur sa route un compétiteur, Pierre Bembe (17), dont la réputation sembloit alors ne pas admettre de rivale. Aussi, effrayé d'une comparaison impossible à éviter, et dépouillant tout amour-propre, Sannazar s'interdit une lutte qui, modestie ou conviction, lui parut devoir être inégale. Les Muses de sa patrie firent place à celles de Rome ancienne; et, dans la nouvelle carrière où le jeta le sentiment peut-être exagéré de sa foiblesse, il alla, sur les traces de Virgile et de Properce, chercher la gloire que devoit lui assurer l'inspiration de ces modèles.

Cependant ses compositions latines sont peu lues parmi nous : des critiques moroses ont rendu presque général en France leur superbe dédain pour tout ce qui n'est pas production du beau siècle. Qu'importe que des juges éclairés se soient prononcés en leur faveur, et que des nations, encore fidèles aux traditions anciennes, les placent parmi leurs lectures de prédilection : nous qu'une longue

barbarie a rendus long-temps étrangers à cet idiôme qu'un suffrage unanime lui reconnoît le mérite d'avoir parlé avec pureté, nous ne craignons pas de heurter le témoignage des savans que leur goût a mis dans le secret de la langue latine; et, tandis que l'Allemagne et l'Italie rapprochent ses compositions de celles qui éternisent la gloire de ses modèles, nous les estimons dignes à peine d'un coup d'œil.

Epigrammes, églogues, élégies, poëme épique, voilà les genres divers qu'il a traités: Je vais tâcher d'en donner une idée fondée sur l'impression que m'a fait éprouver une lecture attentive.

1° Ses ÉPIGRAMMES, divisées en trois livres, devroient plutôt porter le nom de Silves ou de Mélanges, que Stace dans la même patrie et Politien à la même époque donnèrent au recueil de leurs fugitives; car, sous ce titre, le recueil renferme des pièces qui appartiennent à des genres différens.

Les morceaux purement épigrammatiques sont peu nombreux : s'ils l'étoient moins encore, on auroit, du caractère de Sannazar, une opinion plus favorable. La malignité sans doute est l'essence et le fond de l'épigramme; sans cette malignité, d'après nos idées actuelles, on ne la concevroit pas. Mais il est un respect que prescrivent toujours la réputation et les mœurs, sans que la nécessité de repousser une injuste agression, ou même des imputations odieuses, de noires calomnies, doive jamais le faire oublier. Trois pièces sont une tache pour l'auteur, toutes trois dirigées contre Politien (18), et cela pour avoir critiqué un agresseur, qui, pour son caractère ou son talent, inspiroit peu d'intérêt. Blessé dans la personne de son ami, Sannazar s'arme de traits que l'on croiroit fournis par la haine et l'envie; il n'est pas de soupçons qu'il ne soulève, d'accusation qu'il n'intente, d'infamie qu'il ne suppose, de dénomination outrageante qu'il n'emploie : c'est un déluge d'épithètes ignobles qui vont toujours crescendo et ne finissent qu'au moment où le poète épuisé envoie Politien à la potence. Ces gentillesses, Politien les ignora sans doute; car il n'étoit pas fort endurant de son naturel, et ne les auroit pas laissées sans réplique, à moins que les coups dont il accabla Marulle (19), ne lui parussent une vengeance suffisante.

Sannazar, dans ses épigrammes, ne ménagea pas plus l'autorité que le mérite littéraire; et la crainte de se montrer injuste et ingrat ne put arrêter sa plume. On lui pardonne d'avoir devancé le jugement de l'histoire, à l'égard de quelques personnages dont la vie étoit un scandale public : sa voix est ici d'accord avec la voix de Rome entière. Mais Rome, l'Italie et l'Europe s'élèvent contre lui, quand il oublie les avances d'un pontife, ami des lettres et des littérateurs, et qu'il

l'immole à un amour-propre qui se crut blessé d'un refus. Il est vrai qu'il ne reproche guère à Léon x que son origine et quelques défauts corporels : mais la reconnoissance n'auroitelle pas d'û lui fermer les yeux et commander le silence?

Que le chantre de la plus pure des Vierges n'ait pas toujours été celui de la décence, c'est ce qui doit étonner; car s'il est une réserve que doit toujours observer l'écrivain, le lecteur ne doit-il pas l'attendre davantage encore d'un homme long-temps occupé, dans un sujet religieux, à célébrer la vertu la plus pure? Ce n'est pas la licence de Martial qu'il falloit imiter, elle ne peut inspirer que le dégoût; mais, ce qui devoit être un objet d'imitation, c'étoient ses saillies heureuses, ses tournures piquantes, des traits inattendus, qui souvent arrachent au lecteur un sourire.

Pour les épigrammes qui, sous ces divers rapports, peuvent être sans reproches, elles me semblent, en général, ternes et sans couleur. Je citerai les deux meilleures, je crois; et je crains bien que la traduction ne leur ôte ce qu'elles peuvent avoir de piquant.

# SUR LE POGGE \*.

« Qu'il prodigue à sa patrie des éloges, des invectives à ses ennemis, le Pogge n'est ni citoyen mauvais, ni bon historien. » — Le trait est court, mais peu frappant.

## SUR MATHON.

« C'est pour voir ton nom immortel dans mes vers que tu demandes mon amitié, et sans cesse tu parles des héros qu'ont portés au ciel

## \* DE POGGIO HISTORICO.

Dum patriam laudat, damnat dum Poggius hostem, Nec malus est civis, nec bonus historicus.

## AD MATHONEM.

Ut mandem victura meis tua nomina chartis,
Dicis amicitiam te, Matho, velle meam.
Et tibi semper in ore duces, quos Graius Homerus,

l'Homère des Grecs et le chantre des Latins. Tandis que tu fais de moi cette estime, voilà que, de ton courtil, je vois une ou deux fois venir ton jardinier avec des présens. Ce qu'il m'apporte, c'est le salaire de l'immortalité que je te donne, c'est le prix de l'amitié fidèle que tu réclames. Heureux Mathon, tu as trouvé un poète et un ami; et ce bonheur, tu le dois aux productions de ton jardin. Ce que les enfans des dieux ont à peine obtenu de leurs innombrables travaux, tes laitues et tes choux te le donnent. » — Ce n'est pas, il faut en convenir, payer cher l'avantage réputé si précieux de l'im-

Quos noster Latià vexit in astra tubà.

Dumque ego sum tanti te judice, venit ab horto
Cum donis olitor bisve, semelve tuus:

Scilicet æterni pretium mihi grande daturus
Nominis, et fidæ pignus amicitiæ.

O Matho, quam felix et amico et vate reperto es!
Quam felix horto, muneribusque tuis,

Si quod diis genitis vix tot peperere labores,
Id tibi lactucæ prototomique dabunt.

mortalité; et Mathon méritoit bien, pour sa parcimonie envers un dispensateur de la gloire, la pierre que Sannazar jetoit dans son jardin.

Le poète n'a pu refuser à ses maîtres quelques témoignages de sa reconnoissance; et ce n'est pas avoir été trop prodigue envers ceux dont il avoit tout reçu. Je regrette que, dans le nombre de ses fugitives, se trouvent quelques pièces qui semblent accuser son cœur. On a prétendu, je le sais, que plusieurs lui étoient étrangères, et qu'une main perfide en avoit furtivement grossi son recueil. Comment des amis n'ont-ils pas réclamé? mais ils l'auroient fait en vain: l'uniformité du style ne permet pas d'admettre cette supposition. On est justement révolté, que, vivant à la cour de ses maîtres, honoré de leur amitié, comblé de leurs bienfaits, il ait rapproché dans ses vers le nom de Frédéric, son mécène, de celui de Tarquin, et presque réclamé le retour dans sa patrie

des Brutus et des Caton avec celui d'une liberté dont le règne ne fut jamais que celui du désordre. S'il avoit vécu parmi nous, il ne lui auroit fallu qu'une courte expérience pour former des vœux différens. Par ménagement pour un écrivain dont la vie présente un fait honorable, je ne citerai que deux morceaux consacrés à ses princes, auxquels je joindrai deux pièces, l'une sur un grand capitaine, et l'autre sur Venise, laquelle ne fut pas ingrate: le titre de citoyen, l'inscription de son nom sur le livre d'or, une place pour son portrait dans la salle du sénat, et, pour chacun de ses vers, une somme que n'a pas toujours obtenue l'épopée de la plus longue dimension, furent le prix de son épigramme.

sur le jeune ferdinand. \*
« Au récit de ses exploits, on le croiroit Nes-

<sup>\*</sup> DE FERDINANDO JUNIORE.

Si merita audieris Ferrandi, Nestora credas:

tor; au nombre de ses années, on le diroit Antiloque.

# AU ROI FRÉDÉRIC.

» Si j'écris, c'est toi qui, seul, m'en as inspiré le désir. Est-il talent que tu ne forces d'entreprendre ton éloge? Une campagne près de Naples et de nouveaux domaines, voilà ce que tu me donnes. Naguère tu me fis poète, tu me fais aujourd'hui cultivateur.

#### SUR DAVALUS.

» Si les géans, guidés par le héros qui vient de terrasser l'orgueil du Ligurien, rapprochoient encore leur camp de l'Olympe, Encelade lutte-

Si numeres annos, dixeris Antilochum.

AD FEDERICUM REGEM.

Scribendi studium mihi tu, Federice, dedisti, Ingenium ad laudes dum trahis omne tuas. Ecce suburbanum rus, et nova prædia donas: Fecisti vatem, nunc facis agricolam.

DE HAVALO.

Admoveant iterum cœlo si castra gigantes Hoc duce, quo Ligurum gloria fracta jacet : roit avec Mars, Typhée avec Apollon; pour Davalus, c'est Jupiter qu'il auroit pour rival.

#### SUR VENISE.

- » Neptune avoit vu Venise immobile et superbe au milieu des ondes Adriatiques, dominer sur leur vaste étendue. « En vain, dit-il, ô Ju-» piter, tu vantes et la roche Tarpéienne et les » murs des enfans de Mars. Préfère, si tu veux,
- » le Tibre à la mer; mais considère les deux
- » cités, et tu diras alors : l'une est l'ouvrage des
- » hommes, l'autre celui des dieux. »

# Les épitaphes me semblent la partie soi-

Cum Marte Enceladus, cum Phœbo signa Typhœus Conferet, ipse Havalus cum Jove bella geret.

Viderat Hadriacis Venetam Neptunus in undis Stare urbem, et toto ponere jura mari:

« Nunc mihi Tarpeias quamtumvis Juppiter arces Objice, et illa tui mœnia Martis, ait. Si pelago Tybrim præfers, urbem aspice utramque: Illam homines dices, hanc posuisse deos. » gnée de ces fugitives : le ton est varié selon la condition et l'âge des personnes : il en est qui retracent les exploits d'un guerrier et les espérances que donnoit un poète : les autres respirent une douce sensibilité. Ce sont des plaintes, ce sont des larmes que l'on croiroit arrachées par un sentiment vertueux. Mais cette douleur n'a rien de chrétien; aussi produit-elle peu d'émotion. Car la fable et son cortége de déesses et d'amours éperdus, de flèches brisées, de flambeaux éteints, annoncent toujours l'étude et l'apprêt, et laissent, près d'un tombeau, le cœur froid et les yeux secs. Petus Compater, littérateur napolitain, mort pendant l'exil de Sannazar, sans avoir fait preuve de quelque talent, est le sujet de la plus touchante: la longueur m'en interdit, seule, la traduction.

Les essais lyriques de Sannazar sont peu nombreux; le lecteur, sans les mettre au nombre des chefs-d'œuvre, regrette qu'il en ait été si économe. Deux odes sont consacrées à chanter la maison qu'il a immortalisée sous le nom de Mergilline, deux autres à célébrer le prince de qui il l'avait reçue. Si, dans les unes, il peint les charmes de ce séjour, dans les autres les qualités de son roi, il n'oublie pas d'y témoigner la reconnoissance qu'il doit à son bienfaiteur, et dément ainsi le soupçon de mécontentement qui lui représentoit le bienfait comme inférieur à son mérite. Si j'en juge par quelques vers qui terminent une de ces pièces, Sannazar, malgré le dire général, ne me semble pas fâché qu'on l'ait mis à même de joindre, au nom de poète, celui de cultivateur.

De ses quatre hymnes, deux sont adressées à saint Nazaire, la souche et le patron de sa famille: l'auteur leur a donné la pompe et l'élévation de l'ode. Deux, dont saint Gaudiose est l'objet, ont une simplicité qui les rapproche de celles que renferme le bréviaire romain: l'élégance du style et la sublimité des pensées n'en sont pas, comme on sait, le premier mérite.

2º. ÉGLOGUES. N'en déplaise à J. Scaliger, je ne crains pas de m'inscrire en faux contre le jugement qu'il a prononcé dans son Hypercritique. Non, de tous les poètes bucoliques, depuis Virgile, Sannazar ne mérite pas seul de trouver des lecteurs \*. Comment ce censeur superbe, lorsqu'il proclamoit pareil arrêt, oublioit-il Némésien et Calpurnius, qui, au jugement de quelques savans, auroient égalé, surpassé peut-être leur modèle, s'ils avoient pu joindre, au mérite de l'invention, celui du langage? Je sais qu'en Italie l'opinion de Scaliger est encore générale; et je pardonne une exagération qui honore le patriotisme de ses

Poetices, lib. vi.

<sup>\*</sup> In carmine pastorali solus legi dignus omnium, qui post Virgilium scripsêre.

écrivains; mais honore-t-elle également leur goût? Cependant, quand je vois les compatriotes de Sannazar applaudir un poète, l'abbé Cordara (20), qui n'admet pour interlocuteurs dans ses Églogues que des militaires, je ne suis plus étonné qu'ils applaudissent celui qui, presque seul parmi les modernes justement renommés, a dans ses vers introduit des pêcheurs.

Toutefois cette innovation, dont Théocrite réclame la priorité, a-t-elle droit à des éloges? et ne seroit-il pas quelqu'objection à faire au choix de Sannazar, objection tirée de la nature même de la pastorale? L'églogue ne doit retracer que des occupations modérées, des sentimens calmes, une vie presque sans inquiétude; mais une barque légère, un incommensurable espace, un coup de vent toujours possible, un naufrage que chaque instant peut effectuer, voilà ce qui doit inspirer de continuelles alarmes au pêcheur, et les

faire naître en qui le voit partir ou l'attend sur le rivage. - L'églogue repousse de ses rians tableaux tout objet dont la peinture produiroit des sensations pénibles, et, loin de fixer agréablement les yeux, les révolteroit par d'effrayantes apparitions. Or, toutes les productions vivantes de la mer ont quelque chose de hideux : le pêcheur, au lieu des fleurs, des fruits, des oiseaux qu'offre le berger, ne peut offrir que des crabes, des huîtres, des turbots, des thons, qui assurément ont leur mérite, mais ailleurs que dans une pastorale. - L'églogue veut dans les personnages qu'elle adopte un cœur sensible, un langage doux, et dans leur extérieur même une élégante simplicité, une recherche innocente, un soin dont s'accommode la nature champêtre, parce qu'il est moins que l'afféterie et plus que le négligé. Mais un caractère dur, des intentions hostiles, des projets de mort, voilà ce que présente le pêcheur : il n'est pas jusqu'à ses vêtemens qui ne blessent à la fois les regards et la pensée.—Enfin ee sont des jeux, des défis innocens, qui, inspirés par une riante nature, prêtent des charmes à la vie pastorale. Pour la mer, on ne sauroit la considérer sans effroi, les jeux mêmes des poissons annoncent la tempête, des instrumens pénibles à manier permettent peu les chansons; et la rivalité entre les pêcheurs a toujours des dangers.

Telles sont les raisons qui me semblent prouver que l'innovation de Sannazar enlève à la poésie pastorale ce qu'elle a d'enjouement et de grâces; que le choix de l'auteur, malgré l'approbation de M. Corniani dans son ouvrage sur les poètes italiens, n'est pas un choix heureux; et que Fontenelle, s'il a méconnu la nature de l'églogue dans ses compositions, ne la méconnaissoit pas dans son jugement sur Sannazar.

Quant à l'exécution, je suis loin d'en con-

tester le mérite. Qu'on parçoure ces églogues, il n'en est aucune où l'on ne trouve dans les vers et les tableaux poésie et sensibilité. Elles sont au nombre de cinq. La première est consacrée à déplorer, sous le nom de Phyllis, la perte de cette Carmosyne, qui fut la première passion du poète, passion malheureuse! Si une mort prématurée vint en interrompre la durée, une faim impérieuse force les pêcheurs d'en interrompre la peinture. — La seconde, imitée de Théocrite et de Virgile et proclamée par Scaliger le chef-d'œuvre de l'auteur, est destinée à représenter la froideur de Galatée, froideur qui auroit commandé au pêcheur le sacrifice même de sa vie, si le lever du soleil n'avoit pas heureusement éclairci ses pensées et mis un terme à son poétique désespoir. — La troisième semble devoir retracer l'abdication forcée de Frédéric, le Mécène de Sannazar, et cet exil volontaire auguel se condamnèrent avec lui de fidèles sujets, matière

qui devoit produire des tableaux déchirans; mais ils sont à peine ébauchés, que deux pêcheurs viennent, interlocuteurs obligés, par le détail de leurs amours refroidir l'intérêt et glacer le lecteur. - La quatrième met dans la bouche de Protée, Protée le plus rude conteur de l'antiquité mythologique, quelques traits de l'histoire de Naples, pour y rappeler le jeune Ferdinand, qui vivoit alors en Espagne. Je ne sais si la pièce put intéresser les compatriotes de Sannazar; mais elle a perdu pour nous cet avantage. — La dernière, dont le cadre est emprunté à Virgile, n'a d'autre objet que de vaincre l'indifférence d'un pêcheur: c'est une magicienne que le poète, malgré des exemples peu propres à faire loi et promettre des succès, a chargée de cette tentative; elle s'en acquitte en véritable sorcière. Cependant tout puissans que furent sans doute ses philtres sur Méon, je crois que, sur plus d'un lecteur, ils ne produiront que l'ennui.

On n'a imprimé que ces cinq églogues de Sannazar, les seules vraisemblablement qu'il a composées. Paul Manuce, il est vrai, lui en attribue cinq ou six autres, et prétend qu'elles furent égarées pendant l'émigration de l'auteur; mais c'est une erreur qui vient d'une opinion presque générale à cette époque parmi les savans. Ils ne pouvoient s'imaginer qu'un bucoliste pût faire moins que Virgile; et c'est cette opinion qui déjà avoit dépouillé Némésien en faveur de Calpurnius, pour égaler à peu près les pièces de l'imitateur à celles de son devancier. Mais qu'importe le nombre? c'est le succès qui est la véritable richesse d'un écrivain. Pour donner une idée de l'exécution de ces morceaux, tous rendus en vers italiens par M. Scolari (24), je vais traduire quelques passages du premier, où Lycidas raconte à Mycon la mort de Phyllis et l'impression douloureuse qu'il en éprouve:

- " \*Quelle fut naguère ma surprise, ô Mycon!

  " j'errois sur le rivage voisin, et j'attendois les

  " thons légers au pâturage. Tout à coup le cor
  " beau m'importune de croassemens inusités; et

  " les foulques du fond des antres, du milieu des

  " écueils, attristent de leurs cris douloureux les

  " rochers d'alentour. Les dauphins, à la queue

  " recourbée, ne remontent plus à la surface des

  " eaux pour former leurs jeux accoutumés.

  " Hélas! c'étoit le jour où je confiai Phyllis à la

  " terre, où j'arrosai de mes pleurs ses restes sa
  " crés. Et je n'abandonne pas l'air de la vie! et
- \* « Mirabar vicina, Mycon, per littora nuper
  Dum vagor, exspectoque leves ad pabula thynnos,
  Quid tantum insuetus streperet mihi corvus, et udæ
  Per scopulos passim fulicæ, perque antra repostæ
  Tristia flebilibus complerent saxa querelis:
  Cum jam nec curvus resiliret ab æquore delphin,
  Nec solitos de more choros induceret undis.
  Ecce dies aderat, charam qua Phyllida terræ
  Condidimus, tumuloque pias deflevimus umbras:

- » l'insénsible Pylémon ne craint pas de consoler » ma douleur!....
- » Hélas! Mycon, quel spectacle lugubre je » rappelle encore! Quels m'ont alors paru ses » mains et son visage! Oui, j'ai vu, j'ai vu de » mes yeux sa pompe funèbre! Et l'excès du cha-» grin ne m'a pas, infortuaé que je suis! préci-» pité sur un écueil ou contre des rochers! Et le » même bûcher ne m'a pas consumé dans la » flamme! Ou du moins un dieu ne m'a pas sub-» mergé dans les flots!....
  - » Voudrois-je, hélas! prolonger une vie mal-

Ah, miseri! et post hæc nec tristes linquimus auras; Nec dubitat sævus solatia ferre Pylemon!

Eheu, chare Mycon, qualis spectacula pompæ, Nunc recolo! Quas ipse manus, quæve ora notavi His oculis: his, inquam, oculis quæ funera vidi Infelix! Nec me tandem dolor improbus egit In scopulos, in saxa, rogove absumpsit eodem Ignea vis, vel saltem aliquis deus æquore mersit? Nam quid ego, heu! solis vitam sine Phyllide terris

#### PRÉFACE.

XLVIII

- » heureuse sans Phyllis sur cette terre solitaire?
- » Quels charmes, après l'avoir perdue, m'offri-
- » roit-elle encore? Qu'espérer désormais? Quel
- » motif m'y pourroit retenir? Sera-ce pour con-
- » sidérer, étendu sur l'algue vile , les arbrisseaux
- » desséchés, ces rivages déserts, et fatiguer de
- » mes chants une insensible tombe?....
- » Aujourd'hui, qui le croiroit? cette pierre te
- » dérobe à mes yeux, ô Phyllis! et sur la terre il
- » n'est pas un endroit qui pour moi te conserve.
- » Seulement une ombre vaine et des fantômes,
- » pendant des insomnies cruelles, viennent at-
- » trister mes nuits. Malheureux! dans quelle

Exoptem miser? Aut quidnam, rapta mihi luce, Dulce putem? quidve hic sperem? quid jam morer ultra Infelix? An ut, hac vili projectus in alga, Arentes tantùm frutices, desertaque cernam Littora, et ingrato jactem mea verba sepulcro?

Nunc te, quis credat? lapis hic habet et mihi nusquam es, Nusquam terrarum, Phylli! Sed fabula, et umbræ Frustrantur miseras per dira insomnia noctes. Me miserum! qua te tandem regione requiram? » contrée, sur quel rivage te chercherai-je?
» C'est toi qui naguère m'attachois à ces lieux;
» pour toi j'aimois ces peuples, ces cités, leur
» enceinte: désormais je me plairai à parcourir
» les mers lointaines; et, mêlé parmi les tritons,
» les gigantesques baleines et les phoques hi» deux, je m'égarerai sur les ondes orageuses,
» d'où mes yeux' ne verront plus le séjour des
» humains. Adieu, terre que j'ai long-temps
» chérie! Peuples, cités, rivages, adieu! Adieu
» aussi, tendre Phyllis! Près de ces flots, de ma
» main je t'éleverai sept autels; je t'immolerai

Quave sequar? per te quondam mihi terra placebat, Et populi, lætæque suis cum mænibus urbes:
Nunc juvat immensi fines lustrare profundi,
Perque procellosas errare licentius undas
Tritonum immistum turbis, scopulosaque cete
Inter, et informes horrenti corpore phocas,
Quo nunquam terras videam. Jam jam illa tot annis
Culta mihi tellus, populique, urbesque, valete:
Littora chara, valete: vale simul, optima Phylli.
Nos tibi, nos liquidis septem pro fluctibus aras

» chaque année sept veaux monstrueux, habi-» tans de la vaste mer, et suspendrai en ton hon-» neur sept guirlandes où la pourpre et des » pierres pareilles à l'albâtre se méleront aux » coquillages. »

3º ÉLÉGIES. Trois livres d'élégies ont placé Sannazar parmi les heureux imitateurs des anciens, et le rapprochent des modèles. Lotichius, qui me semble le premier des modernes en ce genre, Lotichius ne peut que lui contester, sans lui ravir, la supériorité. Sans doute on ne l'entend pas, à l'exemple de Tibulle, soupirer sans cesse une passion trop souvent rebattue pour ne pas fatiguer enfin le lecteur. Il n'a, je l'avouerai, ni son doux

Ponemus, septemque tibi de more quotannis Monstra maris magni vitulos mactabimus hirtos: Et tibi septenis pendebunt ostrea sertis, Ostrea muricibus variata, albisque lapillis. » langage, ni ses tendres sentimens. C'est de Properce qu'il suit plutôt les traces : ses vers, comme ceux de ce poète, sont plus rudes, ses pensées plus mâles, les sujets qu'il traite moins langoureux, souvent même ils sont étrangers à la matière que présente d'ordinaire l'élégie. Mais ces compositions n'ont pas moins conquis d'illustres suffrages et mérité d'être lues après les chefs-d'œuvre de Rome. On ne sauroit lui faire le reproche qu'on peut adresser à ses prédécesseurs, de ne connoître que deux espèces d'élégies, celles qu'inspiroit la douleur ou la passion : soit qu'un événement favorable mît le comble à leur bonheur, soit qu'un revers en altérât le cours, leurs sentimens, ou plutôt leurs sensations produisoient les mêmes transports : d'où il résulte dans les pièces qu'ils ont écrites une assoupissante monotonie. Ce n'est pas à peindre la tristesse ou la joie que s'est bornée la muse de Sannazar : s'il a traité parfois l'une et

l'autre, la première n'a chez lui rien d'exagéré, l'autre de licencieux : l'auteur a eu le bon esprit de n'être pas de son siècle, où nombre d'écrivains, en des sujets moins délicats, ont été moins réservés. Les emprunts qu'il a faits à la morale, à la politique, à la religion même, ont diversifié les sujets et mis ainsi quelque variété dans un recueil que l'uniformité, quelque court qu'il pût être, rendroit encore trop long.

Je vais mettre le lecteur à même de juger la manière du poète; mais j'abrégerai les citations et ne traduirai que des pièces qui ne feront pas une disparate trop choquante avec le reste de ce recueil.

La première ne renferme que des plaintes: elles sont l'expression de la douleur que produit dans une jeune épouse la perte d'un époux. Un éloignement précipité ne lui a pas permis de connoître le bonheur de l'hymen: la guerre, par un coup funeste, l'a réduite à un triste veuvage; aussi, plongée dans un chagrin profond, elle envie aux vierges consacrées à la religion et au célibat une heureuse indifférence que n'empoisonnent jamais les peines d'une séparation:

- \* « Ainsi elle est rompue la trame de mon bon-» heur, cette trame qu'avoient ourdie les fuseaux
- » de la Parque! Ainsi, nouvelle épouse d'un
- » époux illustre, j'attriste de mes plaintes ma
- » couche solitaire! Hélas! celui qui méritoit
- » d'expirer dans mes bras, c'est à son arrivée sur
- » des bords étrangers qu'il a perdu la vie!
  - » Que j'envie votre bonheur, vierges heu-

<sup>\*</sup> Ergo importunæ ruperunt stamina Parcæ,
Stamina lanifica tam bene ducta colo?
Ergo ego, quæ fueram tali modo nupta marito,
Frigida nunc tristi conqueror in thalamo?
Quique his dignus erat vitam exhalàsse labellis,
Occidit externis advena littoribus?
Felices nimium, fortunatæque sorores,

» reuses, qui brûlez sur un foyer immortel l'en» cens de l'Arabie! Que n'ai-je toujours ignoré
» les plaisirs de l'hymen! j'occuperois dans vos
» chœurs une foible place. Cher époux, pourquoi
» cet excès de confiance dans ta jeunesse? tu n'es
» plus que le trop juste objet de mes soupirs et
» de mes larmes. Qui donc t'a fait une loi de t'é» lancer au milieu de la mêlée? un seul ennemi,
» pour le combattre, n'étoit-il pas assez? A ta
» pensée ne s'est donc offert ni le souvenir de ton
» épouse, ni la ruine certaine de ta maison! Tu
» jurois cependant par la sainteté de l'hymen

Quæ datis æternis thura sabæa focis.

O utinam nunquam amplexus, nunquam oscula nossem!
Essem pars vestri nempe ego parva chori.

Chare vir, audaci nimium confise juventæ,
Et nimium lacrymis umbra gemenda meis:
Quis te tam densos immittere corpus in hostes
Jussit? An ad pugnam non satis unus erat?

Me miseram! non ulla tuæ te cura puellæ,
Non subiit mæstæ certa ruina domûs.

Tu mihi per sanctos solitus jurare hymenæos,

» et les lois d'une inviolable union, que jamais, » quand le Léthé baigneroit tes lèvres de ses » eaux, tu ne mettrois ton épouse en oubli. » Moi-même, afin d'arrêter ton irrésistible ar- » deur pour les combats, moi-même, je te l'ai » dit: Où cours-tu, téméraire? où t'entraîne ton » courage? as-tu banni de ton âme la tendresse » conjugale? et ton épouse est-elle effacée de » ton souvenir? A peine puis-je le croire, quoique » mon malheur m'y contraigne, que ton cœur » m'ait sitôt oubliée. Hélas! je n'y ai plus de » place. Tel a été l'ordre du destin: il n'est pas

Per non lædendi fædera conjugii,
Te non immemorem charæ fore conjugis unquam,
Etsi Lethæus tingeret ora liquor.
Quin ipsa admonui, ne sic violentus in arma
Irrueres: Eheu! quo, violente, ruis?
Quo raperis? Quo jam nostri tibi cura recessit?
An potes uxoris non meminisse tuæ?
Vix equidem credo, quamvis, heu! credere cogar,
Tam cito pectoribus me cecidisse tuis.
Sed cecidi, sic sors tulit impia, nullaque pro me

» de prière qui pour moi ait pu intéresser la » bonté des dieux. Ainsi vit-on autresois des » épouses regretter Hector, pleurer Achille, re-» demander Protésilas à la mort! Ainsi la sleur » de ma jeunesse, puisqu'elle est restée sans at-» teinte, je la conserverai sans tache pour ta » cendre. »

La seconde élégie, dont la ruine de Cumes a fourni le sujet, Cumes autrefois si célèbre et célébrée si souvent pour ses oracles, la seconde élégie, après la peinture de l'emplacement qu'occupoit la ville, présente des réflexions philosophiques sur la vanité des choses humaines, et de tristes présages sur l'avenir de

Vota salutiferos demeruere deos.

Hectora sic conjux, sic conjux flevit Achillem,
Sic misera exstinctum Laodamia virum.

Nunc mea virginitas, quando inlibata remansit,
Servetur cineri non violanda tuo.

Eleg. vi, lib. 1.

Rome et de Naples que menace une pareille destinée:

\* « Dans ces lieux où Cumes élevoit ses superbes » remparts, Cumes, la gloire de la mer Tyrrhé-» nienne, où l'étranger accouroit des rivages » lointains pour contempler les trépieds du dieu » de Délos, où le pilote, égaré sur les ondes, ve-» noit chercher au sein d'un port antique des » routes qu'avoit parcourues Dédale fugitif; dans » ces lieux, qui l'auroit cru, lorsque les destins » veilloient à sa durée? une forêt touffue recèle » des monstres farouches; au fond de ce sanc-

<sup>\*</sup> Hic, ubi Cumææ surgebant inclyta famæ Mænia, Tyrrheni gloria prima maris, Longinquis quo sæpe hospes properabat ab oris, Visurus tripodas, Delie magne, tuos, Et vagus antiquos intrabat navita portus, Quærens Dedaleæ conscia signa fugæ: Credere quis quondam potuit, dum fata mancbant? Nunc sylva agrestes occulit alta feras.

» tuaire qui répétoit les oracles de la sibylle, le
» berger au coucher du jour renferme ses brebis
» rassasiées; le palais dont l'enceinte réunissoit
» les pères de la patrie, est devenu le repaire des
» serpens et des oiseaux nocturnes; ces porti» ques dont les statues des héros embellissoient
» les contours, ont croulé affaissés par leur
» poids; le pied foule aujourd'hui des vestibules
» chargés jadis de religieux trophées, et l'herbe
» croît sur les débris des dieux. Ces décorations,
» ces ches-d'œuvre de l'art, ces tombeaux fa» meux, des ruines les recouvrent; et dans ces

Atque ubi fatidicæ latuere arcana Sibyllæ,
Nunc claudit saturas vespere pastor oves.
Quæque prius sanctos cogebat curia patres,
Serpentum facta est alituumque domus.
Plenaque tot passim generosis atria ceris,
Ipsa sua tandem subruta mole jacent.
Calcanturque olim sacris onerata tropæis
Limina: distractos et tegit herba deos.
Tot decora, artificumque manus, tot nota sepulcra,
Totque pios cineres una ruina premit.

- » demeures solitaires, sur ces toits abattus, le » sanglier, aux soies épaisses, tombe sous les » coups du chasseur. Ce n'est pas là ce qu'annonça » jadis un dieu sur les vaisseaux des Grecs, ce » que prédit la colombe envoyée devant eux sur » les mers.
- » Et la fuite rapide des jours fixés à notre vie » nous arrache des plaintes, quand les villes » mêmes sont la proie de l'impitoyable mort! » Augure sinistre, puissent me tromper mes » présages! puisse la postérité me taxer d'impos-» ture! oui, tu périras un jour, toi qui embrasses » les sept collines: tu périras comme elle, toi

Et jam intra solasque domos, disjectaque passim Culmina setigeros advena figit apros.

Nec tamen hoc Graiis cecinit deus ipse carinis:

Prævia nec lato missa columba mari.

Et querimur, cito si nostræ data tempora vitæ

Diffugiunt? urbes mors violenta rapit.

Atque utinam mea me fallant oracula vatem,

Vanus et a longa posteritate ferar!

Nec tu semper eris, quæ septem amplecteris arces:

» qui du sein des eaux lèves une tête rivale; et » toi qui fus mon berceau, qui le croiroit? l'in-» sensible laboureur dira, en sillonnant ton » enceinte: Cette cité fut autrefois célèbre. Les » destins entraînent les mortels; et, victimes des » destins, les villes et les objets exposés à nos » yeux seront la proie du temps. »

La troisième élégie doit sa beauté à l'emploi d'une de ces figures poétiques dont l'effet est toujours certain. Astrée, dans une prosopopée imposante, va reprocher aux Français l'oubli de leurs promesses. Le vainqueur s'étoit engagé à ménager Naples et les vaincus; mais promesse de vainqueur fut souvent un par-

Nec tu quæ mediis æmula surgis aquis.

Et te, quis putet hoc? Altrix mea, durus arator

Vertet, et, urbs, dicet, hæc quoque clara fuit.

Fata trahunt homines: fatis urgentibus, urbes,

Et quodcumque vides auferet ipsa dies.

ELEG. 1x, lib. 2.

jure : c'est ce qu'éprouvèrent la ville et le royaume. Après le départ de Charles viii, qui méditoit la conquête de l'Egypte et de la Terre-Sainte, on ne vit qu'exactions, exils, cruautés; Naples enfin fut alors ce qu'a été la France entière à une trop funeste époque : noblesse, clergé, magistrature, commerce, tout fut également dépouillé. C'est au chance-lier de Rochefort, rentré en France avec son maître, que va s'adresser la déesse pour en obtenir le redressement des torts, l'exécution des sermens, la fin de tant de calamités, dont Comines a retracé, comme Sannazar, le lugubre tableau :

\* « A ton âme impassible qui ressemble à » un fort escarpé et trouve dans ton nom » une image de sa force, à l'empire que ta

<sup>\* «</sup> Quod pectus tibi forte, quodardua pectoris arx est, Quod forti dignum pectore nomen habes : Quod leges sua jura tenent te vindice, quodque

» vigilance sait conserver aux lois, à ta vertu

» pour laquelle il n'est pas d'insurmontables bar
» rières, je reconnois mon élève. Aussi ai-je

» quitté, déesse de la justice, les contrées de

» l'automne et le signe du scorpion, pour visiter

» ta demeure. C'est moi, si tu l'ignores, qui

» ai, de mes soins, environné ton berceau :

» tu as, fardeau précieux, pesé sur mon sein :

» j'ai façonné tes mains, ton esprit et tes

» mœurs : ta sagacité et ta prudence sont un de

» mes bienfaits : de là les fréquens hommages

» que tu m'as rendus, de là tes connoissances dé
» sirables, de là encore l'éclatant renom qu'ob
» tient ta rigide probité.

Omnia virtuti pervia facta tuæ:
Autumni sedem, chelasque Astræa reliqui,
Advenique tuos, noster alumne, lares.
In cunis ego te, si nescis, sedula fovi;
Reptasti gremio sarcina grata meo.
Ipsa tuos finxi mores, animumque, manusque:
Ingeniumque sagax, judiciumque dedi.
Hinc nostri cultusque frequens, optandaque rerum
Cognitio, hinc fidei nomina tanta tuæ.

» Je viens donc, d'insupportables disgrâces » me le commandent, je viens devant toi cour-» ber les genoux, devant toi tendre mes mains » suppliantes : souffrirois-tu que la terre des » Latins vît s'affoiblir mon pouvoir? Ah! c'est en » ton appui que repose toute mon espérance: d'au-» dacieux subalternes me foulent à leurs pieds; » objet de leurs dédains, j'ose à peine lever » vers le Ciel mon front vertueux. Un empire, » conquis par la valeur et la force des armes, » est à présent victime d'une sordide cupidité. » Faut-il s'en étonner? Quelle distance le sépare » de ton séjour et le soustrait à ta surveillance!

Ad te igitur duplices, subnixo poplite, palmas
Insuetis tendo sollicitata malis.
Ne patiare meas Latio languescere vires:
Pendet ab auxilio spes mea tota tuo.
Deprimor audaces inter derisa ministros:
Nec fas ingenuum tollere ad astra caput.
Quodque diu partum est virtute et fortibus armis
Imperium, fædæ servit avaritiæ.
Nec mirum, vestro tantum cum distet ab orbe,

## PRÉFACE.

TXIA

» On voit, qui le croiroit? le citoyen arraché de » la maison paternelle et le fisc envahissant le pa» trimoine du malheureux! oui, son patrimoine 
» est la proie du fisc. Hélas! est-ce là ménager 
» les vaincus? est-ce là rendre à l'Italie ses droits? 
» Dépouillée des biens de ses aïeux, la noblesse 
» infortunée est réduite à parcourir des terres 
» étrangères. Son crime est de garder à son roi 
» une foi que n'ont pu ébranler les menaces de 
» la terre et des mers. Ainsi, c'est être coupable 
» que de braver les coups d'un cruel trépas: c'est 
» être coupable que d'aimer ses maîtres.

Terraque censura sit procul illa tua.

Quis credat? tectis cives pelluntur avitis,
Adrogat injustas dum sibi fiscus opes,
Fiscus opes miserorum. Hoc est, heu, parcere victis,
Hoc est Ausonio reddere jura solo?

Cogitur infelix alienas ire per oras
Nobilitas, patriis exspoliata bonis:

Culpaturque fides domino servata priori,
Et maris et terræ non labefacta minis.

» Il connoît bien l'inconstance du sort, celui » qui craint, sur un peuple vaincu, d'appesantir » son bras superbe. Le butin est plein d'attraits » pour des tyrans sans pitié: la gloire seule » charme les rois magnanimes. Les bienfaits, » dont le souvenir n'est jamais détruit par les » années, placent le bienfaiteur au rang des » dieux. Mais qui n'attache aucun prix à l'éloge » des âges reculés, ne peut qu'être compté parmi » les êtres insensibles des montagnes.

» Toi, qui peux adoucir un monarque puis-

Scilicet est crimen duram contemnere mortem :
Scilicet est reges crimen amare suos.
O bene fortunæ memores, quicumque superbás
Gentibus a victis abstinuere manus.
Nam quamvis sævos illectet præda tyrannos,
Magnanimos reges gloria sola juvat.
Delentur nullos hominum benefacta per annos,
Quaque licet, faciunt nos ratione deos.
At si quis seræ spernit præconia famæ,
Quercuhus Alpinis adnumerare potes.
Ergo tu regem cui fas lenire potentem,

- » sant, Rochefort, daigne, ah! daigne seconder » mes désirs: fais rendre à la justice les hom-» mages accoutumés: c'est t'honorer que de pro-» téger celle qui t'a nourri. Mais aussi fais mar-» cher la clémence l'égale de sa sœur; sans elle, je » paroîtrois inflexible et barbare. O toi, la » gloire et l'espoir certain d'un siècle dégradé, toi, » dont la force l'emporte sur la fortune, Roche-» fort, puisses-tu, pour récompense, puisses-» tu voir l'habitant de Solyme vaincu, ses éten-» dards aux mains de nos guerriers, le Rhône » donnant des lois au Nil asservi, et de nom-
  - Da desideriis vela secunda meis.

    Effice, justitiæ soliti reddantur honores:
    Dignus es, Altricem qui tueare tuam:
    Sed soror ut nostros æquet clementia fasces:
    Qua sine, dura nimis difficilisque vocer.
    O decus, o lapsi spes constantissima sæcli,
    O vir fortuna fortior ipse tua.
    Sic tibi contingat Solyma de gente triumphum
    Captaque per nostros signa videre duces.
    Sic Rhodanum Nilo spectes dare jura subacto:

» breux lauriers croissans pour toi sur les bords
» de l'Arar! Voilà ce que je te demande; avec
» moi, te le demandent Phébus et les doctes
» sœurs, la Religion, les Lois et la Noblesse.

Enfin, à ces élégies, où se trouve sensibilité, morale, politique, joignons une élégie religieuse. Il n'en est qu'une dans ce recueil; Saint Nazaire en est le sujet : le poète a fêté son patron; mais, à son langage, on est loin de soupçonner un chrétien. Ce n'est pas au pied d'un autel, c'est à l'entour d'une table qu'il réunit ses amis occupés là d'autre chose que des vertus d'un martyr. J'y vois un appareil un peu profane, du vin, des fleurs; les convives, chantres la plupart du plaisir et de

Perque Araris ripas plurima laurus eat.

Hoc ego te, mecum hoc Phœbus, doctæque sorores

Hoc pietas, hoc jus, nobilitasque rogant. »

Eleg. VIII, lib. 1.

:3

la bonne chère, ne sont pas gens à les dédaigner. Chacun, dans l'intervalle des libations, récitera des vers, Pontanus ses météores, Altilius ses odes et son épithalame, Marulle ses épigrammes et des hymnes, Pudericus des bons mots, etc. Cette pièce n'annonce, dans ceux qui doivent y jouer un rôle, aucune envie de célébrer ou d'imiter le martyr. Aussi me garderai-je bien de la traduire. Il en est une autre qui, différente de nom et de mesure, peut être néanmoins rangée dans la classe de l'élégie; elle a pour titre: Lamentatio de morte Christi, Plaintes sur la mort de Jésus-Christ. Elle sent bien encore un peu le païen; cependant je vais en hasarder la traduction et montrer sûrement au lecteur impartial son infériorité à celle où Vida a su réunir à la fois l'onction et le goût:

\* « O vous, qui, d'un œil étonné, voyez le so-

<sup>\* «</sup> Si quando magnum mirati surgere solem

» leil sortir, immense, du sein des mers et cou» vrir le ciel entier de ses feux; la lune, le front
» ceint de cornes d'or, parcourir, nocturne voya» geuse, l'univers à l'envi de son frère; et les
» astres, flambeaux étincelans, lancer leurs
» clartés immortelles; si vous avez, à cette vue,
» soupçonné l'existence d'un être qui, législateur
» à la fois et roi, créateur des hommes et des
» choses, soumet à son empire l'Océan, la terre,
» le ciel, et, d'un mouvement de ses sourcils, règle
» l'univers; venez aujourd'hui, désolés, si votre
» âme est accessible à la douleur, venez, mor-

Oceano, et toto flammas diffundere cœlo:
Certatimque suo terras ambire meatu
Noctivagam Phœben præcinctam cornibus aureis:
Æternosque astrorum ignes, cœlique micantes
Scintillare oculos: aliquem dare jura putastis,
Atque polo regnare, hominum rerumque parentem,
Cui mare, cui tellus, cui pareat arduus æther,
Cuncta supercilio qui temperet: hunc simul, ægri
Mortales, si vestra dolor præcordia tangit,

- » tels, le contempler, le cœur percé d'un fer in» humain, les mains meurtries, les traits altérés,
  » la tête inondée de sang, les cheveux arrachés
  » de leur racine; oui, venez et versez des tor» rens de larmes.
- » O crime! ô monstrueux attentat! Îl est étendu » sans vie le monarque suprême de l'Olympe; » et les élémens, en perdant leur moteur, ont » perdu leur action. Que dis-je? déchargé de » son poids accoutumé, le ciel chancelle, et ses » trônes d'or redemandent leur monarque. Une » terre lointaine, souillée d'un horrible forfait, » soutient sa tête inconnue des nations et son

Adspicite immiti trajectum pectora ferro, Pectora, fœdatasque manus, perfusaque tabo Ora, cruentatumque caput, crinesque revulsos, Adspicite, et plenos lacrymarum fundite rivos.

Heu scelus, heu crudele nefas! jacet altus Olympi Rector: et amisso torpent elementa magistro. Quin etiam vacuum, adsueto sine pondere, cœlum Nutat, et ipsa suum quærunt solia aurea regem. Quem diversa procul sævo cum crimine tellus » corps défiguré, embrasse dans son sein les » membres inanimés d'un Dieu, et, par un mou-» vement sourd, témoigne sa douleur: le so-» leil lui-même la témoigne aussi, se cache déjà » sous la nue, et rembrunit son disque d'une » teinte lugubre. Et toi, astre de la nuit, tu » voiles aussi tes joues livides, ton front pâle: » pour dernière offrande à ton Dieu qui n'est » plus, tu coupes les cheveux qui dorent ta tête, » et, pendant les ténèbres, épanches en rosée tes » larmes amères.

»La renommée dit aussi que les sépulcres en-

Ignotum populis caput, et miserabile corpus Sustinet, exsanguesque sinu complectitur artus, Et tremefacta graves testatur murmure questus. Testatur sol ipse suum sub nube dolorem Jam latitans, atraque notans ferrugine frontem. Tu quoque deformesque genas, pallentiaque ora Contegis, inferiasque tuo das, Luna, Tonanti, Auratum flavo tondens de vertice crinem,

Nec minus abruptis fama est exisse sepulcris,

Et lacrymas uda fundens in nocte tepentes.

#### PRÉFACE.

LXXII

» tr'ouverts vomirent des spectres qui parcou» rurent les places avéc des formes inconnues,
» et que des ombres évoquées des tombeaux, à
» l'approche de la nuit, épouvantèrent les cités
» de leurs hurlemens et remplirent de cris plain» tifs leurs antiques demeures. Ne vit-on pas la
» mer soulever, furieuse, ses flots mutinés,
» renverser les villes, submerger la terre, rou» ler de liquides montagnes, Triton lui» même tirer la tête de ses grottes bruyantes,
» faire retentir les eaux du son perçant de sa
» conque, et, d'une voix effrayante, annoncer

Perque vias errâsse novis simulacra figuris,
Excitasque umbras medias ululâsse per urbes
Sub noctem, et notos questu implevisse penates.
Quid? non et pelagi rabíes adtollere fluctus
Immanes visa est? montesque evolvere aquarum,
Dejectura urbes, terrasque haustura profundo?
Cum simul et caput undisonis emersus ab antris
Cæruleus Triton rauco super æquora cornu
Constreperet, nautasque horrenda voce moneret

- » aux pilotes que la nature a perdu son père, » son roi, son Dieu.
- » Voilà donc les mains qui ont formé l'har-» monie de ce vaste univers? Est-ce bien leur
- » ouvrage ce qui gît sans mouvement ou se
- » meut dans le monde, ce que régit la nature,
- » notre mère commune, la terre féconde en
- » fruits, la mer grosse de monstres farouches,
- » l'air, source de la vie et l'éther étincelant de
- » flammes radieuses!
- » Aujourd'hui, quel horrible attentat ont
- » exécuté les coupables mortels! ils ont ouvert
- » avec des clous immenses d'immenses blessures,

Naturæ cecidisse patrem, regemque, deumque.

Hæne manus vasti junxerunt fædera mundi?

Harum opus est quodcumque jacet, quodcumque movetur,
Quicquid ubique parens rerum natura gubernat,
Frugiferens tellus, fætumque animantibus æquor,
Vitalisque aer, atque ignibus æthra coruscis?

Et nunc, proh facinus! quantum potuere nocentum
Flagitia! immensis dant pervia vulnera clavis
Liventesque atro fædant squalore lacertos.

# PRÉFACE.

LXXIV

» imprimé sur ses bras des taches livides; je vois
» des épines outrager sa tête et ses cheveux que le
» ciel adoroit et ceignit mille fois d'une cou» ronne d'étoiles; sa poitrine est entr'ouverte,
» sa barbe arrachée par une main sacrilége, ses
» membres meurtris, son corps glacé; et vous,
» accoutumés à fouler le ciel, les étoiles er» rantes, les brillantes demeures, les temples
» sublimes des immortels, pieds de mon Dieu,
» ainsi vous avez enduré les coups d'un fer
» inhumain, et vous avez rougi de votre sang
» la terre et les rocs insensibles!

Heu caput indignum spinis, venerandaque cœlo,
Et toties clara stellarum implexa corona
Cæsaries! heu pectus hians, convulsaque dira
Barba manu, tunsique artus et frigida membra!
Vosne, pedes, cœlum premere et vaga sidera sueti,
Fulgentesque domos superûm, sublimia tecta,
Tam sævæ immanes perpessi cuspidis ictus,
Et terram, et duras sparsistis sanguine cautes?
Nec trepidat mens cæca hominum? quæ tanta tenaci

» Et, dans son aveuglement, l'homme ne

- » tremble pas! de quel marbre dur est donc
- » hérissé son cœur? Voyez-vous le noir Tartare
- » dépouillé des trophées conquis sur l'humanité,
- » l'empire des ténèbres désert, ses abîmes en
- » proie à la tristesse, et les âmes fortunées
- » marchant avec des chants d'allégresse à la
- » suite de leur monarque, et placées dans le cé-
- » leste séjour?
- » S'il n'avait pas subi ces fatigues spontanées,
- » et par sa mort acheté le salut des hommes!
- » mais il a voulu, lui, le créateur de la nature,
- » l'infaillible intelligence du père, l'arbitre qui
- » d'un signe de sa tête dirige les rênes immenses

Durities in corde riget? num nigra videtis
Tartara tot claris hominum viduata tropæis,
Desertasque in nocte domos, et tristia regna?
Felicesque animas lætum Pæana canentes
Pone sequi regem, et cælo insedisse sereno?
Quid si non tantos subiisset sponte labores,
Humanamque sua pensasset morte salutem
Ille sator rerum, et summi mens certa parentis,
Qui nutu ingentes mundi moderatur habenas?

#### PRÉFACE.

LXXVI

» de l'univers! il a voulu que, soustraits aux » ondes du ténébreux Phlégéthon, puis admis » après la mort à la jouissance de la lumière » éternelle, ils fussent appelés à partager ses » œuvres et son empire, tant il a mis son » amour et sa gloire à sauver la race humaine! » Bannissez donc, ô mortels, bannissez de » vos âmes les restes, s'il en est, de vos antiques » souillures; bannissez enfin et ces dieux men-» songers et ce culte sacrilége qui trop long-» temps ont profané vos temples. Que le sang » des taureaux cesse d'arroser la terre, et que » l'agneau arraché de la mamelle nourricière ne

Ut tandem intactos picea Phlegethontis ab unda
Post obitum æternæ donaret munere lucis,
In partemque suorum operum, regnique vocaret.
Tantus amor generis servandi, et gloria nostri!
Quare agite, ex animis, mortales, pellite vestris
Si quid adhuc manet antiqua de sorde relictum:
Mendacesque deos, et detestanda priorum
Sacra profanatis tandem detrudite ab aris.
Imbuat effuso terram nec sanguine taurus;

- » gémisse plus, tendre victime, sous des cou-
- » teaux inconnus! Qu'elles vivent, et la brebis
- » innocente, et les diverses créatures que le so-
- » leil éclaire! C'est le cœur, c'est l'esprit, non
- » l'encens et des chairs, qu'il faut préparer au
- » Seigneur: voilà les victimes, voilà les offran-
- » des que vous devez lui porter.
- » Voyez comme il incline sa tête, comme il
- » ouvre ses bras avec tendresse, comme il ap-
- » pelle à contempler ses plaies les nations in-
- » grates; il les invite, après un long oubli, à re-
- » prendre la route abandonnée, et ne rejettera
- » pas leurs tendres embrassemens. Mais vous,

Nec miser ille suæ detrusus ab ubere matris
Ignotos agnus balet super hostia cultros.
Vivat ovis, vivat quicquid sub sole creatum est.
Mentem, animumque Deo, non thura aut exta parate:
Has illi pecudum fibras, hæc reddite dona.
Cernitis, ut pronum flectat caput? ut pia pandat

Cernitis, ut pronum flectat caput? ut pia pandat Brachia? et ingratas vocet ad sua vulnera gentes? Oblitasque viæ moneat meminisse relictæ, Scilicet amplexus non rejecturus amicos?

### PRÉFACE.

**LXXVIII** 

» race ignorante et malheureuse, jouet de la
» cruelle mort, vous fermez vos oreilles insen» sibles et n'apercevez pas quels tourmens déjà
» vous menacent! Un temps viendra que vous le
» verrez discerner les crimes, punir les coupa» bles, s'asseoir sur un nuage sourcilleux:
» ce spectacle glacera d'épouvante. Personne
» alors, avec la conscience de ses désordres,
» ne pourra supporter l'ardeur empreinte dans
» ses yeux, ou lever sur lui d'audacieux regards:
» précipitée dans les flammes, la troupe crimi» nelle subira le supplice mérité; enchaînée pour
» jamais près du fleuve ténébreux et des vastes

At vos obtusas ignari avertitis aures,
Infelix genus, et sævæ ludibria mortis:
Nec quanta a tergo jam instent tormenta, videtis.
Tempus erit, cum vestra illum commissa notantem,
Multantemque reos, altaque in nube sedentem
Adspicietis: et horrentes tremor opprimet artus.
Nec jam ferre oculos flammarum ardore coruscos,
Aut tumidos acie vultus contendere contra
Audebit quisquam sibi conscius: ibit in ignes

» marais du Cocyte, elle redoutera la gueule
» béante des furies, et gémira de n'avoir pas
» prêté l'oreille à des avis utiles. Désespérés alors
» d'avoir touché le terme de la vie, également éloi» gnés du Ciel et des airs, vous habiterez une
» nuit profonde, vous appellerez en vain sur vos
» têtes la foudre à trois dards : en vain leverez» vous des mains suppliantes vers leciel : le chœur
» des immortels et la multitude des justes pour» ront à peine, malgré leur bonheur, retenir leurs
» larmes, quand l'envie vous percera de ses traits,
» que la vengeance vous pour suivra de ses fureurs.

Turba nocens, sontesque exsolvet corpore pœnas. Pallentesque æternum amnes, vastasque lacunas Cocyti colet: et furias horrescet hiantes: Atque animum monitis non intendisse pigebit: Tunc vos exactæ capient mala tædia vitæ, Expertes cœli atque auræ, sub nocte profunda: Inque caput trifidos nequicquam optabitis ignes: Et frustra erectas tolletis ad æthera palmas. Quos superum cœtus, et fortunata piorum Agmina vix lacrymis poterunt spectare retentis, Invidiæ stimulis, dirisque ultricibus actos.

### PRÉFACE

LXXX

» Malheureux, ah! tandis que vous respirez
» l'air de la vie, que, libres encore, vous
» pouvez et vouloir et agir, et que la raison
» et le temps vous le permettent, allez tous,
» guidés par la piété, allez réclamer le pardon
» de vos crimes, allez purifier vos âmes, déro» ber des victimes à l'enfer, et diriger enfin vos
» pensées vers la céleste patrie. Ainsi ce mo» narque des mortels dépouillera l'abîme, ou» bliera par amour pour ses frères vos nombreux
» forfaits, rappellera sa promesse, et fixant sa
» demeure en vous-mêmes, préférera le séjour
» de vos cœurs à celui de ses temples. Puis, après

Ergo vitales, miseri, dum carpitis auras,
Dum compos mens ipsa sui est, dum certa facultas,
Dum ratio, tempusque sinunt: simul ite frequentes,
Ite pii, veniam factis exposcite vestris:
Ite, animos purgate, Orcique inhibete rapinas
Et tandem patrio mentem convertite cœlo.
Sic rex ille hominum, vacui spoliator Averni,
Oblitus scelerum cognatæ stirpis amore,
Promissique memor, mentes intrabit amicas,

» toutes les peines de sa vie et de sa mort, de » cet air qui suspend les pluies, qui dissipe les » nuages, il vous accueillera purifiés de vos » souillures; et, replacés dans les rangs des im-» mortels et le sénat des justes, il vous donnera » de voir la voûte étoilée sous vos pieds. »

4º Si Sannazar s'étoit borné à composer des fugitives, quel que puisse en être le mérite, son nom seroit enseveli dans les recueils destinés à servir de tombeau à ces écrivains qui, même avec du talent, n'ont mérité de vivre que dans leur patrie. Au lieu de parcourir l'Europe, il se seroit arrêté, avec celui d'un grand nombre de ses contemporains, aux

Vestraque posthabitis recolet præcordia templis.

Postque tot exhaustos vitæque obitusque labores,
Illo quo pluvias, quo pellit nubila vultu,
Ablutos labe excipiet, lætusque reponet
Sidereos inter proceres, sanctumque senatum,
Sub pedibusque dabit stellantia cernere claustra.»

frontières de l'Italie et n'occuperoit pas, connu de toutes les contrées savantes, une place dans la mémoire de l'ami des lettres. Mais son poëme est devenu le fondement d'une réputation qui, commencée avec son siècle, a pu s'affoiblir, mais non s'éteindre; et tant d'années qu'il en a joui, lui promettent qu'il n'en sera pas entièrement dépouillé: le goût pourra varier et la critique devenir plus rigide; les dédains de notre âge n'entraîneront pas ceux des âges futurs; et tant que la littérature latine fleurira parmi nous, ce poème conservera de la célébrité. Mais qu'a fait Sannazar pour lui assurer des suffrages?

Sannazar ne ressembloit pas à ces écrivains qui, trop souvent, aveuglés par l'amour-propre sur le mérite d'une première ébauche, la regardent avec complaisance, semblent trouver dans un premier jet un chef-d'œuvre, n'en confient le secret qu'à de bienveil-

lans amis, semblent rechercher des éloges bien plus que des conseils, et, à la vue de quelque froideur dans l'impression que produit cette lecture, accusent dans leurs juges l'absence du goût et de la réflexion, sans accuser dans eux-mêmes le travers d'une confiance présomptueuse. Non, l'époque où composoit Sannazar n'étoit pas celle où l'on improvisoit les épopées: la plus courte demandoit du temps et des sueurs. Je n'en veux pas d'autre preuve que les vingt années qu'il employa à faire un ouvrage de quinze cents vers, tandis que dans la même ville, pour conduire à terme une composition de douze mille, Stace n'en consacra que douze.

Au temps, il voulut joindre des conseils. Peu confiant en lui-même et juge sévère de ses essais, il craignoit les illusions de son oreille : le style et l'harmonie paroissent avoir été sa principale occupation. Aussi le poëme présente des passages où l'imagination lan-

guit; mais il n'en présente aucun où le choix de la diction et la marche du vers ne satisfassent le goût le plus délicat et le plus difficile. Cet avantage qui est la vie des ouvrages poétiques, il ne le dut pas à lui seul : il soumettoit ses expressions bien plus encore que ses pensées à un homme qui n'avoit conservé, de ses organes, qu'une oreille chatouilleuse et sensible, et qui lui faisoit expier, par des railleries piquantes, la dissonance de ses vers. C'étoit François Puderico, connu seulement par la reconnoissance de Sannazar et les éloges de Pontanus. Ce vieillard étoit aveugle: je soupconne que ce malheur n'étoit qu'un accident : avant de l'éprouver, il s'étoit familiarisé avec toutes les finesses de la langue latine et les écrivains qui l'avoient le plus correctement parlée. Ce souvenir et l'amitié des jeunes poètes le dédommageoient de la privation à laquelle il étoit condamné. Il fut le conseil et l'aristarque de Sannazar qui sentoit le besoin de sa critique. Pas de mot qui ne subît un examen sévère, de vers qui ne fût remis sur l'enclume, de tournure qui échappât à ses observations, de correction qui n'appelât une correction nouvelle : le poëme ne renferme pas une ligne qui n'ait été jusqu'à huit fois corrigée. C'étoit vraiment le Quintilius d'Horace : sans pitié pour tout ce qui pouvoit blesser même légèrement la langue ou l'oreille, il avoit sans cesse à la bouche ces paroles du maître :

\* « Récitiez-vous quelques vers à Quintilius : corrigez, disoit-il, et ceci et cela. Prétextiez-vous l'impossibilité de mieux faire et deux ou trois tentatives restées sans succès, il ordonnait d'effacer et de remettre ces vers mal tournés sur l'enclume. »

<sup>\*</sup> Quintilio si quid recitares : corrige, sodes, Hoc, aiebat, et hoc : melius te posse negares, Bis terque expertum frustrà : delere jubebat, Et male tornatos incudi reddere versus.

Sans doute les avis de ce censeur ont été utiles à Sannazar : il leur doit la place qu'il occupe parmi les versificateurs modernes; et c'est quelque chose. Mais il étoit un service plus signalé qu'auroit pu lui rendre Puderico, s'il avoit eu une imagination aussi bien réglée, que son ouie étoit fine et délicate. Peu content de retoucher ses vers, il lui auroit · fait remarquer des inconvenances à faire disparoître, des noms à exclure, des allusions mythologiques à supprimer, un monstrueux amalgame de la fable et du christianisme, dont il étoit nécessaire de faire le sacrifice : et le censeur l'auroit sûrement trouvé aussi docile à rejeter quelques fictions, qu'il l'avoit trouvé empressé à réformer quelques vers. Profitant d'un ascendant acquis par son âge et son mérite, et parcourant avec lui le poëme entier :

« Vous êtes chrétien, lui auroit-il dit; il » faut le prouver dès le début de votre ou-

» vrage. Dès lors une invocation suffira. Dans » un pareil sujet les muses profanes (l.1, v. 8) » n'ont aucun rôle à jouer, et la mère du » Sauveur doit rester entièrement étrangère » à ces déesses. — Les limbes (v. 228) n'ont » aucune ressemblance avec le Tartare, dont » le nom seul, joint à celui de l'Achéron, est · ici déplacé. Falloit-il encore, à l'exemple » des païens, y apposer pour gardien cet » horrible Cerbère, dont la peinture désho-» nore un poëme chrétien? — Laissez pour » bourreaux à l'enfer de la divine comédie les » monstres qu'emprunta au paganisme l'ima-» gination désordonnée du Dante : Briarée et » Pluton, les centaures et les gorgones, les » chimères et les sphynx, les harpyes et les » scylles (v. 395), ne se trouvèrent jamais » dans les pages sacrées et les livres de David. - Cet attelage (v. 411) que forment les » prophètes en joignant au même char un taureau et un lion, un aigle et un jeune

# PRÉFACE.

LXXXVIII

» homme, on le respecte chez eux, il est ri-» dicule chez un poète. — Supprimez, ou du » moins abrégez ce dénombrement (l. 11, » v. 116), qui, dans une composition telle que » la vôtre, occupe trop d'étendue et présente » à peine quelque détail qui dédommage de sa longueur. — Joseph (v. 256) sûrement » connoissoit peu la Crète et Jupiter, Latone » et ses enfans : qu'il parle de l'Egypte et de » ses dieux, j'aurai moins de peine à le croire, » encore faut-il attendre qu'il en ait fait le » voyage. — Une fois encore les muses! » (v. 301) Mais Bethléem ne fut jamais leur » demeure: avant de les y transporter, il se-» roit bon de les avoir converties: chrétiennes, » elles pourroient alors vous apprendre le » mystère des couches de Marie. — Que font » ici (v. 384) le bœuf qui emporta Europe sur » les mers, et l'âne qui servit de monture à » Silène? Ce rapprochement me semble tout-» à-fait malséant. Oubliez un peu votre mytho-

» logie, et bornez-vous à l'Evangile. - Que » la lune (l. III, v. 120), à la naissance de » Jésus-Christ, ait dansé avec les hyades, pour » témoigner sa joie, l'Ecriture, seule source » où vous devez puiser, ne m'en dit rien; elle » ne me montre pas davantage Erigone se con-» solant à ce moment de la mort de son père, » ni Orion déposant son grand sabre.—Quelle » disparate (v. 186) fait ici une églogue de » Virgile dans la bouche de ces bergers arri-» vés, je ne sais comment, de la Libye à Beth-» léem! Saint Augustin la regarde comme une » prédiction, et peut avoir raison; vous pouvez » sans doute sagement l'imiter, mais je ne vois » pas ce qu'avoient à faire ici Argo et son pi-» lote. — Enfin au milieu de cette prosopopée » du Jourdain (v. 281), laquelle n'étoit pas dé-» placée, puisque ses bords avoient été témoins » des événemens, à quoi bon toutes ces né-» réides, qui ne furent jamais ses filles ni son » cortége? à quoi bon ce Protée qui vient

- » maladroitement couper le discours par des dé-
- » tails qu'il devoit ignorer? à quoi bon peindre
- » Neptune, Phorcus, Glaucus, cum semifero
- » comitatu, baisant les pieds de Jésus-Christ?
- » C'est là un tableau qu'un sentiment plus re-
- » ligieux doit vous interdire. »

A ces observations, j'aurois reconnu l'homme de goût: Puderico auroit été un censeur vraiment utile: son nom seroit justement associé à celui de l'auteur, qui auroit évité les justes reproches que lui adresse, au quatrième livre de son poëme, le chantre de la Religion:

... A des faits divins mon récit consacré
Par ces vains ornemens seroit déshonoré.
Je laisse à Sannazar son audace profane:
Loin de moi ces attraits que mon sujet condamne!

Ce langage de Racine, il faut l'avouer, est encore bien modéré. Si Bossuet avoit connu cet ouvrage, il auroit tenu un langage bien autrement sévère : s'il condamna Santeul pour avoir, dans une pièce adressée à la Quintinie, inséré le nom seul de Pomone qui, là pourtant, se trouvoit dans son domaine, comment n'eût-il pas traité Sannazar, qui, la tête pleine de sa mythologie, en fait, dans un sujet chrétien, un si révoltant étalage!

On s'étonne que, malgré ces absences de goût, de convenances et de religion, Léon x, dans un bref honorable, ait félicité le poète de se montrer l'apologiste de la religion et le défenseur de l'Eglise, tandis qu'il ne fut ni l'un ni l'autre. Cet étonnement est irréfléchi: la lecture du bref auroit suffi pour fermer la bouche à ses improbateurs: ils auroient vu que l'ouvrage, à cette époque, n'étoit pas encore imprimé, et que les éloges avoient pour seul fondement des rapports infidèles. Il pouvoit être mal instruit; mais il n'étoit pas mauvais juge. La vie de Sannazar fut consacrée à la défense de son prince; pour sa plume, elle ne

le fut pas à celle de son Dieu; et les louanges données à l'auteur, ainsi qu'au poëme, n'étoient, dans le pontife, qu'un tort de sa crédulité, une erreur de sa bienveillance.

Pour Clément vii, il étoit à même de connoître et d'apprécier l'ouvrage : un exemplaire, à son adresse, ne pouvoit lui laisser aucun doute sur le but et le mérite de l'écrivain. Mais au remercîment qu'il envoie à Sannazar, on diroit qu'il s'étoit borné à lire la dédicace; et que, flatté de voir son nom placé en tête d'une composition admirée, vantée, proclamée comme un chef-d'œuvre, il promit à l'auteur une immortelle reconnoissance. Puis les circonstances où se trouvoit le pontife étoient peu favorables et lui permettoient peu des délassemens frivoles. Je ne sais si le poète n'eut pas à s'en applaudir dans l'intérêt de son amour-propre. Car une lecture attentive auroit pu produire un changement dans l'opinion et remplacer l'approbation du pontife

par une critique du secrétaire. Les deux brefs se trouvent avec la traduction à la suite de la préface.

Si ces pontifes se sont trompés dans leur jugement, ils trouvent du moins une excuse dans une bienveillance exagérée peut-être, qui étoit alors un encouragement nécessaire, auquel l'éloquence et la poésie durent de refleurir dans la patrie de Cicéron et de Virgile. Mais il fut alors des hommes qui, s'établissant législateurs et juges, prononcèrent sur les écrivains et les ouvrages des arrêts destinés à régler l'opinion des siècles. Ces arrêts ont été cassés; et la postérité, il faut l'avouer, ne peut être taxée d'injustice : car, au lieu d'un jugement impartial sur les œuvres soumises à la critique, et d'une sévérité propre à signaler des écueils, elle n'y a vu qu'un engouement incapable de discuter le mérite ou les fautes, une extase ridicule qui montroit des modèles où tout indiquoit des corrupteurs du bon goût, enfin je ne sais quelle connivence avec des auteurs dont on se plaisoit à dissimuler les défauts, pour ne s'occuper que de certaines beautés, peu propres cependant à fermer les yeux sur des imperfections trop réelles. De là il est résulté que des hommes, qui devoient être des guides sûrs et des maîtres habiles, ont, par leur silence ou leurs éloges, égaré leurs élèves et privé d'une juste réputation de jeunes écrivains qui, mieux conseillés, l'auroient sûrement obtenue: Sannazar ne se seroit pas fourvoyé, son exemple n'auroit pas fait d'imitateurs; ou l'imitation auroit été plus rare et le travers moins fréquent. Ecoutons ces panégyristes chez lesquels, malgré des fautes palpables, Sannazar a trouvé à peine quelques censeurs.

Une épitaphe n'est pas le seul témoignage d'estime que donna P. Bembe à Sannazar : une lettre de sa main renfermoit un hommage rendu au poète qui s'étoit, comme lui, exercé à des compositions italiennes et latines: «Là brillent, disoit-il, un talent heureux, un génie vraiment poétique, de justes droits à l'admiration des littérateurs. Pour la mienne, elle s'accroît encore du témoignage de deux amis, qui reconnoissent qu'au titre de prince des poètes, titre décerné par Apollon et les Muses, vous joignez des mœurs douces, une politesse exquise: si je n'ai pas eu le plaisir de vous voir à votre retour de France, que j'aie au moins celui de vous lire: vos vers adouciront la privation à laquelle vous m'avez condamné, et, malgré la distance, rapprocheront Naples et Venise. »

Il est dans une lettre de Valerianus, un singulier éloge de notre poète. « C'est, dit-il, un phénix, parce qu'il a rendu à la langue latine un éclat que trois siècles lui avoient envié: c'est un pélican par la tendre affection dont il paie ses amis; c'est un hibou, pour avoir consacré de longues nuits à ses ouvrages; c'est une corneille dont ses vers, accueillis par les applaudissemens publics, surpasseront la longévité; c'est enfin un moineau qui cède, en grâces et gentillesse, à l'incomparable pureté de son langage. Prétendre proportionner les louanges à son mérite, c'est prétendre donner de l'éclat au soleil. » Puisqu'il lui falloit des objets de comparaison, le règne animal auroit pu lui en offrir de plus agréables : l'aigle et le paon lui en auroient fourni, dont l'auteur auroit sûrement été plus flatté.

Un poëme où se trouvent réunis l'harmonie que Rome admire dans ses meilleurs écrivains, des fictions qui joignent l'agrément à la sagesse, un respect constant pour les convenances et les mœurs, la religion mise en scène sans blesser les égards qu'elle réclame; comment ce poëme n'a-t-il pas remplacé dans les mains de la jeunesse les écrits poétiques des anciens? C'est là ce qui afflige et ne cessera

jamais d'affliger le cardinal Seripando, parce que ce changement intéressoit la vertu, sans nuire au succès des études.

Gyraldi déclare que l'Académie de Pontanus n'a rien produit de plus parfait que Sannazar: églogues, élégies, épigrammes, presque toutes admirables, voilà de véritables monumens du génie. Dans le poëme dont il n'avoit vu encore que divers passages, il aperçut partout le travail qui polit plus que la facilité qui improvise. Mais le jugement qui préside à la composition, à l'exactitude du langage, à la douceur des vers, lui fait désirer de voir publier les autres écrits, qu'attend encore la juste impatience du public.

Noblesse, harmonie, choix dans l'expression, sublimité dans les pensées, voilà ce que Parthenius admire dans un Traité sur l'imitation poétique, dont j'avoue, à ma honte, ne connoître que cette citation, et qu'il ne peut assez louer dans le poëme de Sannazar. Toutes

les fois qu'il lisoit l'ouvrage, charmé de la perfection empreinte dans chaque vers, il ne pouvoit s'empêcher de s'écrier : « C'est Virgile; si ce grand poète avoit traité le même sujet, son travail n'auroit sûrement offert ni plus de majesté, ni plus d'éclat. Entre ces deux écrivains, il n'est d'autre différence que celle des siècles. » Enfin Parthenius se résume et semble résumer, en ces termes, les jugemens du plus grand nombre des savans du moyen-âge: « C'est \* divinement que Sannazar a chanté un sujet divin. » - Qu'on ait placé son tombeau près de celui de Virgile, Borrichius n'en est pas surpris : rapprochés pendant la vie par le talent, n'est-il pas juste qu'ils le soient aussi par la place qu'ils occupent après la mort? - Le P. La Cerda ne lui reconnoît pas de rival, et proclame, sans se

<sup>\*</sup> Divinitus divinis de rebus cecinit.

croire l'objet d'un anathème, que Stace n'a pas tant honoré Naples par ses épopées et ses silves, que Sannazar par son petit poëme.

—Enfin, P. Manuce ajoute que Naples dans la postérité devra plus de gloire au talent de Sannazar qu'à toutes les victoires de ses monarques.

Voilà ses panégyristes. Mais loin d'être aveugle et de s'attacher à ne voir que des beautés, l'admiration n'exclut pas la critique : étonnée sans doute de trouver un morceau foible près d'un passage excellent, elle ose pourtant l'avouer, prouve ainsi son discernement; et ce jugement peut alors servir de règle, parce qu'il est réfléchi. Il est des hommes qui ont osé différer d'opinion avec leurs contemporains ou leurs devanciers, prononcer d'après l'impression que leur a fait éprouver la lecture, sans cependant devenir injustes, distinguer le mal à côté du bien, et, pour l'acquit de leur conscience et l'instruc-

tion des siècles, regarder un aveu comme une nécessité.

Paul Jove reconnoît avec raison que les Muses ont également souri aux vers que Sannazar a composés dans les deux langues, soit qu'il décoche les traits d'une piquante raillerie, soit qu'il exprime de trop tendres sentimens. Mais Paul Jove cesse d'être un juge éclairé ou impartial, quand il accorde à ses églogues la supériorité sur un poëme qui a coûté à son auteur vingt années de travail.

Quelque chose de divin dans le poëme de Sannazar a bien frappé le P. Possevin à qui ne manquoit ni l'érudition, ni le tact ordinaire aux hommes de sa robe; mais il ne pouvoit dissimuler en même temps que le langage ne lui sembloit point parfait, parce qu'il sentoit le paganisme; et, pour que rien n'affoiblît l'admiration, il croyoit quelques changemens nécessaires et ne craignoit ni de heurter par là le sentiment de F. Sabinus, qui

prend à tâche de justifier, dans l'Enfantement de la Vierge, l'emploi de la mythologie, ni de blâmer ainsi Eobanus Hessus, un des triumvirs du Parnasse allemand au moyenâge, lequel, dans sa première Héroïde, cesse d'être chrétien dans la peinture du plus adorable mystère.

Au milieu de l'enthousiasme public, deux hommes surtout osèrent, avec des connoissance, de l'esprit et du goût, lutter contre l'entraînement général; et, découvrant le côté foible du poëme, se déclarer les improbateurs des fables qui s'y trouvent intercalées. L'un, c'est Erasme, malgré l'antipathie qu'on lui suppose pour les écrivains dont s'honore l'Italie, a su se montrer juste envers l'auteur; mais la louange n'est pas sans restriction, parce que l'ouvrage n'est pas sans défaut. Il en est un vraiment monstrueux qui a déjà été plusieurs fois signalé dans cette préface: son goût en fut blessé; et il exprima avec franchise son

sentiment en ces mots: \* « Oui, je pense qu'il auroit acquis plus de gloire, s'il avoit traité un peu plus chrétiennement un sujet chrétien. » C'est la seule épigraphe que mérite le poëme, parce qu'elle renferme à la fois l'éloge et la critique. - L'autre, c'est J. Scaliger : son hypercritique présente les observations que j'ai mises, avant de l'avoir lu, dans la bouche de Puderico; et je m'aperçois en ce moment que je n'ai presque fait que traduire. Ce censeur, supérieur à ses devanciers, joignoit à son mérite une étrange manie : Sannazar, comme beaucoup d'autres, n'en a pas été préservé : c'étoit de changer des expressions, de renverser des phrases, et, bien qu'il fût meilleur juge que bon poète, de substituer son ouvrage à celui de son modèle, ce qui étoit rarement à l'avantage de l'un et de l'autre. Parmi

<sup>\*</sup> Meo quidem suffragio plus laudis erat laturus, si materiam sacram tractasset aliquantò sacratius.

des critiques fondées, il en est une au moins qui me paroît sans fondement. Le poète représente (liv. 1, v. 233) Cerbère écartant à coup de dents les ombres qui s'approchent. Morsu venientes adpetit umbras. C'est là, je crois, le sens de l'expression latine. Scaliger prétend qu'elle signifie dévorer, ce qui lui paroît peu séant, et voici la raison qu'il en donne: Si devorat, etiam per alvum demittat necesse est. Je ne sais quel inconvénient pouvoit se trouver à dévorer une ombre. La digestion devoit être facile, et le résultat peu fait pour révolter l'odorat.

Deux commentateurs ont consacré des soins à Sannazar. Etoit-ce une entreprise bien utile? je suis loin de le croire. Le sujet est mystérieux sans doute; mais le style ne l'est pas. On y retrouve la clarté de son modèle: le meilleur interprète de l'Enfantement de la Vierge, c'est Virgile. De ces deux savans, je ne connois que don Lazaro Car-

dona, en qui l'on voit bien plus un admirateur qu'un critique. Comment croire, en effet, qu'il ait pu, sans une admiration aveugle, employer à commenter cet ouvrage la moitié du temps que l'auteur employa à le composer? Si Cardona eût été moins verbeux et son érudition bornée au nécessaire, le commentaire y auroit gagné et ne renfermeroit pas de prétendus éclaircissemens, dont le plus novice écolier pourroit se passer sans peine. Voici sa marche invariable: Il construit d'abord la phrase, difficile ou non; puis il explique chaque mot par un mot équivalent; enfin, il entasse les citations prises tour à tour dans la Bible et la Fable, dans les auteurs païens et ceux du christianisme. Les premiers vers du poëme montrent le commentateur tout entier; il remplace cælicolæ par superi, Virginei partus par proles Virginis Mariæ, que par et, etc. Pour montrer la justesse de l'épithète æquæva, il cite

deux passages du symbole de saint Athanase, deux de l'Évangile selon saint Jean, huit vers de Sédulius, qu'il fait précéder de son éloge par Gratianus : il arrive enfin aux trois Invocations, et, sans se permettre la plus légère censure, il les approuve et s'efforce de les justifier, sans, par là, convaincre le lecteur de la pureté de son goût et de l'utilité de ses remarques. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce commentaire; sa monotonie passeroit dans mes observations; car la page qui suit ressemble, aux mots près, à celle qui précède. Je suis probablement le premier qui, depuis 1584 qu'il fut publié, ai lu le commentaire de Cardona. Je doute qu'il ait jamais un nouveau lecteur.

Que ce poëme ait trouvé des traducteurs nombreux en Italie, je n'en suis pas étonné. L'admiration qu'il y excite encore, prouve combien fut vive celle dont il fut l'objet à sa naissance. Une épopée passoit pour une merveille à l'époque où parut l'Enfantement de la Vierge. On ne connoissoit alors que la Guerre Punique de Pétrarque, qui, loin de produire le même enthousiasme que ses poésies italiennes, n'avoit qu'un mérite contesté. Pour Sannazar, les suffrages furent presque unanimes; à peine s'éleva-t-il quelques voix dans sa patrie, pour troubler ce concert de louanges, que les admirateurs prodiguoient autant au sujet qu'à l'exécution. Aussi les traducteurs se sont-ils succédé d'âge en âge, une version nouvelle sembloit toujours rajeunir un plaisir déjà vieux et promettre des lecteurs nouveaux et de nouveaux admirateurs.

Des traductions que j'ai lues, la première est l'ouvrage de Giolito et parut à Venise en 1588. Elle obtint un succès réel, sans qu'il me semble entièrement mérité, à moins qu'il n'ait pour motif le style du traducteur. Il n'est pas de ma compétence de décider cettequestion, je me borne ici à lire et comprendre, sans me permettre de juger; mais je puis parler du plus ou moins d'exactitude, et je déclare que plusieurs passages ne m'ont paru qu'une imitation, encore est-elle peu sensible. Je m'arrête au dernier paragraphe du poëme; j'y cherche et je n'y trouve plus le Pausilype et les rivages de la mer; le vieux Nérée et les Tritons sont biffés; Panope, Ephyre et Mélite ont disparu; Mergilline même est métamorphosée dans une muse qui vient faire la clôture de l'ouvrage. Enfin, sur neuf vers, trois sont supprimés; et ce retranchement suffit pour inspirer de justes préventions contre la fidélité habituelle du traducteur.

C'est Florence qui vit paroître, en 1740, la seconde, que je crois aussi la plus parfaite. Casaregi en est l'auteur. Le reproche que son devancier a encouru ne sauroit lui être adressé; car l'exactitude de cette version est aussi admirable que son élégance; et l'original, en passant dans une langue étrangère, me semble n'avoir rien perdu. Cependant, me tromperois-je, que d'annoncer la découverte d'un contre-sens\*. Peut-être est-ce le seul; quel traducteur, dans l'ouvrage le plus court, pourroit se flatter d'en avoir été aussi

\* Voici le vers latin :

Quid loquar. . . . . . . . . . . . . .

. Intempestà gradiens ut nocte per altum?

Voici la traduction :

Che dirò. . . . . . . . . . . . .

.... Quand' egli intempestivamente Di notte passeggiando in alto mar, etc.

Ces mots intempesta du texte et intempestivamente de la version, ont bien quelque similitude, mais non la même signification. Le premier marque une nuit calme et sans bruit, un silence profond, une promenade heureuse: le second une nuit peu favorable, un faneste contre-temps, une promenade hors de saison: ce qui me paroît une opposition palpable entre le poète et le traducteur.

sobre? Je remarque cette tache, pour montrer que mon travail est fait avec conscience et mon jugement prononcé sans légèreté.

La troisième, qu'on doit à M. Bigoni, fut imprimée à Brescia en 1765. Si j'en crois l'avis au lecteur, elle est le produit de l'enthousiasme. « La Grèce et Rome n'ont rien de comparable à l'Enfantement de la Vierge. Mieux que l'Odyssée et l'Énéide, ce poëme mérite une traduction. C'est plus que les voyages d'Ulysse et la venue d'Enée en Italie, qu'il nous raconte, c'est la descente du fils même de Dieu sur la terre. » S'il s'extasie, comme il le doit, à la vue du sujet, le traducteur s'extasie également, ce qu'il ne dévroit pas, à la vue de l'exécution: il ajoute que son estime pour le poëme est celle qu'ont manifestée tous les littérateurs. Aux brefs de deux souverains pontifes, aux éloges que Volpi a recueillis dans son édition, comment ne joindroit-il pas son suffrage? La preuve que cette admiration n'est pas simulée, c'est la traduction qui présente une lutte souvent heureuse avec le texte. Sannazar est rendu; mais on pourroit désirer plus de concision. J'ignore si M. Bigoni doit envier quelque chose à Zoppio, Tortoletti, Barbo, Lazzeri, ses devanciers, contemporains, ou successeurs: leurs versions me sont inconnues, et le seront encore long-temps.

L'Allemagne n'a eu qu'en 1826 une traduction de Sannazar. Un recteur du lycée de Chemnitz a voulu réparer la longue indifférence de ses compatriotes, et leur rappeler, malgré certaines préventions, que l'Italie moderne conserve, au moins en partie, les droits de l'ancienne à une juste renommée. Je félicite cette ville de posséder un littérateur qui, comme M. Becher, ne se borne pas à comprendre le texte d'un poète, mais s'étudie et réussit à le faire passer avec une rare précision dans sa langue. Sa traduction est une copie exacte; si l'on comptoit les mots, je ne sais si le latin l'emporteroit de beaucoup sur l'allemand. C'est un avantage qui est particulier à cet idiôme.

On peut lui contester celui de la douceur, jamais on ne lui contestera une facilité qui peut presque toujours rendre un vers par un autre. Aussi, dans cette contrée, les traductions récentes jouissent-elles d'une juste réputation. M. Becher peut la réclamer pour son ouvrage. Cependant, cette exactitude scrupuleuse laisse apercevoir la contrainte et pourroit être taxée de servilité. Pour sa prose, elle est moins intelligible que ses vers : la préface est instructive sans doute; j'avouerai cependant que, tout familiarisé que je suis avec la langue de nos voisins, elle a été mon désespoir. Ce sont partout des mots scientifiques, des périodes à longue queue, des phrases interminables. Je remerciois le Ciel, en les lisant, de m'avoir préservé, jusqu'à ce jour, de certaine maladie; car, sans ce bienfait, j'aurois

été forcé presque toujours de m'arrêter en route. Puis le goût du traducteur ne me semble pas bien sûr: l'épigraphe\* suffit pour le prouver; j'ai osé la citer, sans oser l'adopter. Ce qui le prouve encore, c'est l'approbation qu'il donne à l'emploi de la Fable dans un poëme chrétien; il renvoie, avec complaisance, les critiques de Sannazar à la justification qu'en a faite Floridus Sabinus, justification qu'il juge sans réplique \*\*. Je crois à la mesure que s'est prescrite cet avocat du poète demi-païen plus facilement qu'à son succès. Pour mon opinion, je la conserve, et regarderois la réputation littéraire de Sabinus et de M. Becher comme bien aventurée, si elle n'avoit pas d'autre fondement.

<sup>\*</sup> Divinitus divinis de rebus cecinit.

BERNARD. PARTHENIUS.

<sup>\*\*</sup> Ihm widersprach drauf Floridus Sabinus eben so Vollstandig, als gnüglich. Pref. p. 24.

Quant à M. Budick, dans son ouvrage, qui a paru à Vienne, 1828, en trois volumes, sur les poètes latins du moyen âge, il s'est contenté d'écrire la vie de Sannazar et de juger ses ouvrages. Cette biographie n'est pas sans intérêt et le jugement sans critique. Mais ce qui m'étonne, c'est qu'un Allemand, à qui, plus qu'à tout autre, doit plaire la simplicité pastorale, puisse applaudir l'Arcadie et les Eglogues de Sannazar, lesquelles ressemblent si peu à l'innocente naïveté que sa patrie ne sauroit trop admirer dans Gessner. Les traductions consistent en trois élégies et plusieurs épigrammes différentes de celles que j'ai mises en français. Du reste, la version est fidèle et fait regretter que la même main n'ait pas aussi traduit le poëme.

M. Aigner, professeur actuel d'histoire et de philologie à Dillingen, dans la Collection des poètes chrétiens, qu'il fait imprimer, avec la traduction, à Munich, n'a pas admis et

H

n'admettra pas Sannazar. C'est un parti pris, et je crains que l'auteur ne renonce pas facilement à sa résolution. Cependant, le nom de Vida, dont il a, malgré son titre, précisément traduit les œuvres profanes, n'auroit-il pas dû lui rappeler celui de Sannazar? l'Enfantement de la Vierge auroit pu, ce me semble, ouvrir convenablement le premier volume et remplacer Bollinger et Baltius, dont les vers sans harmonie ne méritoient guère l'honneur d'une traduction. Nonnus ne devoit pas s'attendre que sa paraphrase de l'Évangile selon saint Jean passeroit un jour de grec en latin, de latin en allemand. Le temps de M. Aigner, il faut l'avouer, pouvoit être employé d'une manière plus utile pour le public et pour lui-même; car son travail n'empêchera pas Bollinger et Baltius de rester justement inconnus.

Colletet a été, jusqu'à présent, l'unique traducteur à peu près français de Sannazar. On peut douter que sa version ait été un service rendu au poète napolitain; car, au lieu d'une copie fidèle, qui auroit pu lui donner des lecteurs, elle ne m'a paru qu'une incorrecte et froide paraphrase. Est-ce au père, est-ce au fils qu'elle appartient? je l'ignore, et d'autres semblent l'ignorer avec moi; du moins la Biographie universelle, à leur article, garde le silence, et laisse ainsi la question indécise. Mais, quel qu'en soit l'auteur, elle donne une bien foible idée de son goût et de son style. Il est en admiration « à la vue » de la Fable dextrement jointe à l'histoire, » parce qu'elle est comme l'âme de la poésie » héroïque, et que la priver de cet ornement, ce » seroit lui vouloir couper les ailes, pour l'em-» pêcher de voler au ciel. » Il se reproche de n'avoir trapuit qu'en prose, parce que « c'est » faire descendre les Muses d'un char de » triomphe et les faire aller à pied, comme de » simples filles. » Il déduit les raisons qui lui

ont commandé ce travail, la dignité du sujet, la réputation du poète, et le désir de naturaliser en France un ouvrage, « auquel, soit » dit sans amour-propre, il ne manquoit, » pour sa gloire, que cette traduction. » Mais j'entends le P. Labbe qui en juge autrement : car, peu d'années après, « il passa, dit-il, » la main sur cette traduction même, trop » éloignée de la pensée de l'auteur et de la vé-» rité des choses proposées. » Cependant la révision n'y changea rien. C'étoit une refonte totale qu'il falloit entreprendre; et je dirai, sans blesser les égards dus au savant jésuite, qu'il l'auroit, si j'en juge par cette phrase, entreprise sans espoir de succès; malgré tous ses soins, l'ouvrage est resté tel qu'au sortir des mains de Colletet, détestable.

Ce jugement paroîtra sûrement sévère. Je renvoie le lecteur aux premières lignes de la traduction, pour s'assurer du moins qu'il n'est pas injuste. D'ailleurs, le témoignage que je rends aux traducteurs étrangers que j'ai entre les mains, en est un de mon impartialité. L'emprunt le plus léger m'auroit commandé la circonspection; et s'il m'étoit arrivé d'imiter les tournures, de copier les phrases, de transcrire les notes mêmes de Colletet, s'il en avoit, on ne me verroit pas dissimuler ses services, et, par des citations malveillantes, persuader au public que mon prédécesseur n'a rien ici à réclamer. Ainsi agissent pourtant aujourd'hui quelques traducteurs, l'amourpropre ne leur permet d'être ni justes, ni reconnoissans. On les entend bien dire qu'ils ont eu quelques devanciers; on ne les entend presque jamais avouer les secours qu'ils leur doivent : le langage qu'ils tiennent à leur égard est aussi dédaigneux que déplacé. Pour moi, j'aime à reconnoître, dans la traduction d'un prédécesseur, quand elle n'est pas un travestissement total, comme un phare bienfaisant qui m'indique les écueils; il n'est pas même un contre-sens dont je ne lui sache quelque gré: s'il ne l'avoit pas fait d'abord, peut-être ne l'aurois-je pas évité. Il m'auroit été facile d'en recueillir dans Colletet une ample collection; mais j'en ai lu juste assez pour juger qu'il n'y avoit rien à prendre dans son ouvrage, et j'en ai bientôt abandonné la lecture. Aussi ne lui dois-je rien; et c'est lorsqu'on nedoit rien, qu'on peut avoir son franc-parler\*.

Il faut enfin terminer cette éternelle préface. Il me resteroit cependant encore un sujet intéressant à traiter; c'est une comparaison entre Sannazar et Vida; car la Christiade renferme en abrégé l'Enfantement de la Vierge, et place le récit dans la bouche de saint Joseph, en présence de Pilate. Tableaux, pensées, expressions, tout se rapproche; et cette ressemblance feroit croire que l'une n'est que la copie de l'autre, si l'on

<sup>\*</sup> La dernière note éclaircira ce passage.

ne savoit pas que l'identité de la matière a pu la produire. La même époque vit composer les deux ouvrages : l'Enfantement de la Vierge auroit eu la priorité, si la lenteur de Sannazar, le besoin de conseils, la multiplicité des corrections ne lui avoient pas ravi cetavantage, sans lui assurer un triomphe. Pour la Christiade, elle fut commencée plus tard; mais, le fruit d'une imagination plus vive et d'une facilité qui lui faisoit des avis un plaisir, sans les rendre indispensables, elle fut plus tôt achevée; et sa publication dut étonner un écrivain qui, entré le premier dans la lice, se voyoit ainsi devancé par un rival. Je pourrois, en parcourant les deux poëmes, indiquer ici les passages analogues, renfermés, pour la plupart, dans le une livre de la Christiade. Mais le lecteur saura les découvrir et prononcer. Pour moi, j'aimerois presque autant avoir composé l'épisode que le poëme. C'est prévention, peut-être; du moins, je ne la crois pas tout-à-fait aveugle: elle a pour fondement une heureuse simplicité, une onction religieuse, un goût parfait que n'offre pas toujours le poète napolitain.

En lisant les œuvres de Sannazar, dont les Elégies et les Mélanges sont, pour nombre de littérateurs, le temple de Mémoire, je me suis souvent demandé pourquoi, à tant de noms moins célèbres, n'a-t-il pas associé le nom de Vida, quand Rome ne le prononçoit qu'avec une profonde admiration, et que des ouvrages imprimés l'avoient porté depuis longtemps dans toutes les cités de l'Italie? Comme poète religieux, ne valoit-il pas Altilius? comme poète profane, ne pouvoit-il pas marcher l'égal de Pontanus et de tant d'autres dont il a fait toute la renommée? Pourquoi ce silence obstiné sur un contemporain pour qui l'on cherche en vain un souvenir dans ses écrits? Le dirai-je? le seul motif, ce fut le sentiment pénible de son infériorité, ce fut une jalousie à laquelle il n'avoit pas entièrement fermé son cœur. Si, d'après quelques biographes, il l'éprouva à l'égard de Politien, comment ne l'auroit-il pas éprouvée à l'égard de Vida, dont le public pouvoit avec raison lui opposer les ouvrages et les succès?

Pour la traduction, j'ai tâché de la rapprocher du texte. Si la plus scrupuleuse exactitude n'a pas été toujours observée, c'est l'impossibilité de tout rendre qu'il en faut accuser; mais je crois cette faute bien rare. J'ai donné à la version de Sannazar les mêmes soins qu'à celle de Vida. J'ai même ici une chance de plus de réussite: pour la *Christiade*, mon unique ressource ce fut moi-même; pour celle-ci, un jeune collègue, dont le nom fut honorablement cité dans les lycées, et qui, sans abandonner la littérature, se livre avec succès au ministère de la parole, M. l'abbé Delutho, a bien voulu consacrer quelques momens à relire la traduction, l'accompagner

de critiques pleines de bienveillance et de justesse, et m'indiquer des corrections utiles. Aussi m'empressé-je de lui témoigner ici ma reconnoissance. Si l'ouvrage peut obtenir quelques lecteurs, l'amour-propre ne m'empêchera jamais de déclarer que j'en serai redevable à ses réflexions et à sa patience: M. Delutho a été pour moi ce que Puderico fut pour Sannazar.

Si pourtant, malgré ce précieux secours et mes efforts constans, il m'étoit échappé quelques fautes, j'ose compter sur l'indulgence du public. Il en est dans des ouvrages plus importans; et les coupables sont des hommes bien autrement instruits. A l'ouverture de la Biographie universelle, je tombe sur l'article consacré au P. Balde, jésuite et poète estimé. Hé bien! c'est là que je vois un historien des plus féconds, un géographe sûrement des plus exacts, se fourvoyer entre Turicum et Taurinum, et confondre Zurich avec Turin. Je vais

chercher la signature; et cette signature me dit que l'erreur est le fait de M. Guizot. J'en suis fâché pour lui; mais, pour moi!...

Du Père Balde, je passe au Père Sarbiewski, l'Horace de la Pologne. Une phrase, traduite de la préface latine de ses œuvres, présente, si je ne me trompe, un contre-sens palpable. Romam, comite Nicoleo, proficiscitur: ces mots sont rendus par ceux-ci: il part, avec le comte Nicoleus, pour Rome. J'en demande pardon à M. Weiss. Ce comte étoit tout simplement un compagnon de voyage, un confrère que la mort lui ravit à Bamberg.

Quand de pareils savans se trompent, ce seroit par trop de présomption que de me croire infaillible. L'indulgence qu'on leur accorde m'est, je l'espère, également assurée.

.

### NOTES

#### DE LA PRÉFACE.

# (1) Gaultier de Châtillon.

Gaultier de Châtillon (Galtherus Castellionensis), honora par son talent poétique le douzième siècle, et mérita, au jugement de ses contemporains, une place à côté, ou même au-dessus du plus illustre écrivain de Rome, qu'il remplaça dans les écoles. Mais ce jugement n'a pas été tout-à-fait confirmé par la postérité qui, sans qu'on puisse trop l'accuser de prévention et d'injustice, a rendu à Virgile sa prééminence. Ce n'est pas que l'Alexandréide ne soit un vrai phénomène pour l'époque où elle parut : on peut assurer que le poète est presque aussi étonnant que son héros. Des

expressions heureuses, de beaux vers, des maximes pleines de philosophie, en un mot, une poésie que l'on croiroit quelquefois du beau siècle, voilà ce qui lui obtint et devroit lui obtenir encore des lecteurs. Le poëme n'est que le roman historique de Quint-Curce: pour les personnages, la marche, les détails, les deux ouvrages ont une ressemblance parfaite. La réputation qu'ils ont conservée établit seule une différence. L'un est lu, l'autre oublié. Comme on présère encore la prose de Tite-Live aux vers de Silius Italicus, je ne serois pas étonné que l'historien d'Alexandre, sans être un modèle, ne l'emportat long-temps sur le poète; et qu'un traducteur, fût il même plus habile que celui qui a translaté la Philippide de Guillaume le Breton, ne réussit pas à réhabiliter la mémoire de Gaultier, et rendre à son poëme une partie de la renommée que lui a ravie l'indifférence des siècles. Il naquit à Lille et mourut à Tournay.

### (2) Gonthier.

Gonthier (Guntherus), a vu l'Allemagne, depuis le treizième siècle, disputer à la France et à l'Italie la gloire d'avoir été son berceau. C'est son poëme sur Frédéric 1er, conquérant du Milanais, qui excita entre ces Etats une juste rivalité. Conrad Celtès, qui le découvrit dans un couvent de la Forêt Noire, s'est constitué l'interprète de l'opinion de son siècle et de la postérité pour l'ouvrage et l'auteur : il a même la modestie, quoique poète lui-même, de reconnoître son infériorité. Barthius a hérité des mêmes sentimens, et, dans son commentaire sur Claudien, il ne cesse, admirateur passionné, d'opposer de brillantes citations à l'oubli de son âge et du nôtre, qu'il pouvoit déjà prévoir. M. Dümge, qui en est le dernier éditeur, pour montrer son estime, avoit promis de joindre au texte des notes dont il reconnoît l'indispensable nécessité. Mais il doit encore la moitié de sa promesse. Peut-être a-t il à s'accuser de l'indifférence prolongée du public pour un écrivain à qui il auroit pu donner une place distinguée sur le Parnasse. Si la marche du poëme est d'un historien, le langage est d'un poète, et souvent d'un grand poète. Gonthier mourut dans un monastère du diocèse de Bâle, en 1223.

### (3) Devonius Iscanus.

Sûrement on m'en croira sur parole, quand je dirai que ce poète, quoiqu'il ait aussi chanté la guerre de Troie, n'est pas un Homère. Ce n'est pas l'Iliade, c'est une histoire qui a pour auteur présumé Darès, pour traducteur Cornelius Nepos, qu'il a suivie presque pas à pas. Le vers marche avec quelque pompe, tout en blessant quelquefois la quantité; le style a de la poésie, quoiqu'il offre souvent de l'embarras, parce qu'il vise à la concision. J'avouerai même, que, malgré certaine habitude de la poésie moderne, j'ai trouvé presque dans chaque ligne une énigme, sans trouver un

OEdipe dans le commentateur. C'est pourtant aux recherches de Drésemius que l'auteur doit une restitution qui fait sa renommée, le douzième siècle un écrivain supérieur à cette époque, l'Angleterre un nom qui n'est pas entièrement sans gloire, et la poésie un ouvrage qui, dans les six livres dont il est composé, renferme la matière de trois épopées C'est d'abord la conquête de la Toison d'or; puis l'enlèvement d'Hésione par Hercule, pendant le premier sac de Troie, sous le règne de Laomédon; enfin l'ambassade de Pâris qui va, tout en réclamant sa tante, ravir par représailles Hélène à son époux, ravissement qui a donné lieu au chef-d'œuvre d'Homère, et à quelques tirades heureuses de Devonius. C'est en 1224 qu'il mourut dans le Devonshire, où il avoit vu le jour.

# (4) Bargeo.

La délivrance de Jérusalem a occupé deux poètes qui ont célébré, l'un en latin, l'autre en italien, ce grand événement; mais leur nom n'a pas obtenu la même célébrité. Le second est placé par les lecteurs au sommet du Parnasse, tandis que le premier est plongé dans l'oubli. Cependant Angelio Bargeo, mort en 1596, à soixante-dix-neuf ans, n'est pas un écrivain vulgaire: on trouve en lui le talent qui invente et celui qui écrit. L'imagination et le style brillent également dans l'ouvrage. N'eût-il que le mérite de la priorité, ce seroit déjà l'éloge de son goût. Il en a un autre

encore, c'est l'exclusion des divinités païennes qui occupent, dans le poëme italien, une place que chacun leur envie. Ce n'est pas à l'Iliade, c'est à l'Odyssée qu'il s'est attaché pour avoir un modèle; et les deux premiers livres avoient à peine paru, qu'il ferma la bouche à ses détracteurs, en leur prouvant que sa marche, qui sembloit se rapprocher de l'histoire, étoit celle du second chef-d'œuvre d'Homère Sans égaler celui du Tasse, la Syriade ne mérite pas l'oubli où l'a laissée M. Noël, qui n'a pas trouvé le plus petit larcin à lui faire pour ses Leçons Latines de Littérature moderne. Je puis lui opposer le jugement de Robertus Titius, qui n'étoit ni un ignorant, ni un sot, lequel, dans ses scholies sur cet ouvrage, y admire autre chose que l'érudition et la piété, le rapproche du poète de Mantoue, et seroit même tenté de le lui préférer. La Syriade cependant, si j'en crois des juges éclairés, n'est pas pour Bargeo le premier titre de gloire; c'est son poëme sur la chasse, qui, au moment de son apparition, obtint le plus brillant succès. La traduction de l'épopée ne seroit pas sûrement un échec à la réputation du Tasse; mais celle des Cynégétiques en seroit un pour tous les poètes qui ont traité cette partie.

### (5) Paiva de Andrada.

C'est bien là, je crois, de tous les poëmes, le plus inconnu; et son nom sera pour plus d'un lecteur une

véritable surprise. J'ose pourtant assurer que, de ces poëmes dont je rappelle ici l'existence, aucun ne doit exciter davantage la curiosité et l'admiration. C'est l'ouvrage d'un Portugais qui, comme ses compatriotes, fut ami de sa patrie et panégyriste de ses héros et de leurs hauts faits; car il est à remarquer que toutes les épopées de ce peuple respirent le patriotisme le plus vrai : ses poètes sont en quelque sorte ses historiens. Paiva de Andrada fut, en Portugal, placé sûrement au-dessus du Camoens, puisqu'il le fut à côté de Virgile. Qu'on suppose son ouvrage écrit dans une langue moderne, peut-être leur enleveroit-il une partie de leurs lecteurs. La Chauléide est une de ces grandes compositions qu'on ouvre, parcourt et finit avec une surprise toujours croissante, parce qu'on y trouve magnifique ordonnance, imagination riche, épisodes amenés avec art, style noble et harmonieux, un héros qui commande l'intérêt, une héroine près de laquelle pálissent les Penthésilée, les Camille et les Clorinde; en un mot, une action simple qui se développe sans effort, et une nature entièrement neuve. C'est sur la côte orientale de l'Afrique, que le poète transporte ses lecteurs : à Chaul, tout est barbare, excepté le portugais; et la seule science que l'on y connoisse, c'est de donner ou recevoir la mort. Cette expédition n'est donc pas un badinage et le poëme une bagatelle. Cependant je ne lui connois encore en France que deux lecteurs, M. Coupé, auteur des Soirées Littéraires, et moi. J'aime à croire que sa patrie lui a rendu plus de justice, et que, par reconnoissance, elle lui a, sans

doute, donné un traducteur qu'il est encore à trouver parmi nous. L'auteur de la *Chauleide* naquit à Lisbonne en 1576. Ces deux vers renferment le jugement des Portugais:

Si Paivam aspiceret diserta Roma, Esse Virgilium suum putaret.

### (6) Donati, jésuite.

Quel événement que celui qui sit, de Constantin, le vainqueur de Maxence et le libérateur de Rome! les Muses, ordinairement amies des grandes actions, gardèrent long-temps le silence sur cette importante victoire; et, tout entières aux sujets qui les avaient d'abord occupées, elles restèrent païennes, malgré la conversion de l'Italie. Enfin elles se ravisèrent, et, prenant pour sujet de leurs chants le premier prince converti au christianisme, elles le consacrèrent à l'admiration des siècles dans la langue de Virgile. Cet ouvrage présente une physionomie particulière : on y voit l'ancienne Rome aux prises avec la nouvelle, ses vieux héros avec un jeune chrétien, ses fabuleuses divinités avec le vrai Dieu. On s'y promène au milieu des personnages qui avoient fait la gloire de son bel âge, et de ces édifices, qui, long-temps païens, vont enfin recevoir une consécration légitime. De grandes figures attirent à chaque pas l'attention, et partagent par instant l'intérêt. Les pensées offrent de l'énergie, les dé1

tails de la variété, les caractères de la grandeur et de l'opposition, les combats une bouillante ardeur. On croiroit l'auteur un militaire blanchi sous le casque : c'étoit un jésuite, le P. Donati qui joignoit un goût pur à une brillante imagination. Il naquit en 1584.

### (7) Carrara, jésuite.

On est justement étonné que la découverte du Nouveau-Monde n'ait pas produit quelque génie heureux : elle semble avoir été plus difficile à chanter qu'à entreprendre. Cependant plusieurs essais ont été tentés : les auteurs sont, en français, Mme du Bocage; en anglais, un sieur Barlow, américain; en italien, Stigliani; en latin, Stella et Gambara, dont les ébauches eurent peu de succès. Mais, vers la fin du dix-septième siècle, ce sujet inspira un vrai poète, qui publia à Rome son ouvrage en douze livres. Peu de littérateurs l'ont étudié, quoiqu'il mérite de l'être. Il est en effet peu d'écrits modernes qui offrent plus de beautés réelles. Le style n'est pas une imitation des anciens, il est à lui; sa nouveauté tient à celle des objets qu'il avoit à peindre. Avec de l'esprit, l'auteur n'en connoît pas l'abus : avec de l'imagination, il ne s'abandonne pas à des écarts : pour la mythologie, il s'en sert, mais avec sobriété. C'est là sans doute ce qui lui mérita d'honorables suffrages, qu'il obtiendroit encore, sans la prévention qui refuse à tout latiniste moderne invention et talent. Les peintures étonnent par la nou-

Digitized by Google

veauté, les événemens par la grandeur, la marche par ses dangers, et le présent par son influence sur l'avenir des deux mondes. Il faut bien le nommer, c'est le P. Carrara, modeste jésuite, qui consacra dix années d'une vie laborieuse à ce travail, pendant lequel il vécut comme exilé de Rome, et relégué parmi les sauvages. « L'amour de la patrie l'ordonne, dit-il, vers la » fin du poëme : il faut ramener vers le Tibre ma » barque fatiguée de sa course. C'est sur ses bords qu'à » mon retour, après deux lustres d'absence, de ten- » dres amis m'attendent et me reconnoitront à peine : » aujourd'hui mes cheveux décèlent ma vicillesse. »

Suadet amor quassam cursu revocare phaselum
Tybridis ad ripas: ubi, post duo lustra reversus,
Dulcibus expector vix agnoscendus amicis,
Fassus crine senem.

### (8) Mambrun, jésuite.

La prise de Constantinople et la destruction de l'idolâtrie, voilà un sujet capable de produire de belles inspirations. C'est celui qu'a traité le P. Mambrun, qui, d'abord censeur du P. Lemoine, son confrère, se vit lui-même l'objet de la critique. Mais un suffrage vint le consoler, celui d'un poète dont Boileau a pu vouer les vers au ridicule, sans pourtant lui contester tout mérite. Le jugement de Chapelain n'est pas sans fondement, et le lecteur ne sauroit méconnoître dans le poème une marche imposante. L'imagination ne man-

quoit pas à l'auteur : ce qui lui manquoit, c'étoit de savoir la régler et de la préserver des écarts. Ses épisodes ne sont pas toujours d'un choix heureux et d'un bien vis 'intérêt. C'est dans la fable et le martyrologe qu'il puise tour à tour; et il ne leur conserve pas toujours le charme de l'une et la religieuse gravité de l'autre. On s'aperçoit dès l'abord que le chef-d'œuvre de l'Italie moderne ne lui étoit pas inconnu: pour Virgile, il ne lui ressemble, ni par la sagesse des conceptions, ni par l'élégance du style. Comme le poète de Mantoue, sans doute il a traité trois genres différens; mais si le premier a réussi à faire trois chefs-d'œuvre, je crains bien que l'auteur de l'Idolâtrie terrassée, n'en ait fait aucun. Ce poëme eut, à sa naissance, quelque vogue; la postérité ne l'a pas confirmée; et le P. Mambrun est confondu dans la foule des poètes qui, sans être entièrement dépourvus de mérite, se voient presque entièrement oubliés. Clermont-Ferrand fut sa patrie, Caen son principal théâtre, Huet son élève et son plus bel ouvrage, et La Flèche, son tombeau. Il vint au monde en 1600.

# (9) De Bussières, jésuite.

Ce n'est pas un héros qui a manqué au P. de Bussières : l'histoire n'en présente pas qui soit plus digne de fixer un choix et plus fait pour inspirer un poète : au nom de Scanderbeg, les Amurath et les Mahomet

tremblèrent: à sa vue s'éclipsèrent des armées innombrables: la Turquie échoua tout entière devant Croïa. Force, intrépidité, adresse, succès, tout étonne dans ce grand souverain d'un petit Pachalyk. De vastes conceptions, un style large, un pinceau hardi, une âme toute de feu, voilà ce que demandoit un si beau sujet. De ces qualités, l'auteur possédoit sans doute une partie; mais ce qui lui manquoit, c'étoit l'inspiration qu'il ne savoit pas attendre, c'étoit le langage qui fait vivre des écrits plus foibles même que celui de Scanderbeg, lequel, dans les huit livres de ce poëme, haché, incorrect, fatigue le lecteur, et lui permet à peine de se reposer sur quelques tableaux dignes d'être remarqués. Le P. de Bussières, né en 1607, laisse encore son héros à peindre et ses exploits à chanter.

### (10) Mayre, jésuite.

Le P. Mayre n'est pas de ces écrivains qui vont avec un seul ouvrage à la postérité. Outre des fugitives, trois drames, quatre tragédies, il a composé huit épopées, dont la plus courte a la même dimension que l'Enéide: tous les épiques de l'antiquité latine, réunis, n'ont pas fait autant de vers. De ces poëmes, je ne connois que le Liladamus, en vingt-cinq livres; mais que les amateurs se rassurent, les autres ne sont pas perdus. M. de Landine les prévient que la Bibliothèque de Lyon possède tous les manuscrits de l'auteur. Sa fécondité a bien lieu d'étonne; pourtant ce qui étonne

davantage encore, c'est l'indifférence qui laisse dans la poussière les fruits de tant de veilles. Qui croiroit que cette ville ne trouve pas, dans toute son académie, un seul ami des lettres qui pense à s'immortaliser luimème en les tirant de l'oubli. Je tremble que, dans peu, il n'en reste plus que la nomenclature. Les héros que le P. Mayre a célébrés, méritent cependant un autre sort : c'est à l'immortalité qu'il les a destinés; lui-même, il y auroit marché plus sûrement avec eux, s'il avoit supprimé quelques détails, soigné son style, mieux gradué l'intérêt, en un mot, éloigné cette multiplicité d'événemens qui ne piquent pas également la curiosité du lecteur. Salins le vit naître en 1628.

### (11) Ceva, jésuite.

L'enfance de Jésus-Christ est un poëme qui doit intéresser tous les chrétiens. L'espace qu'il embrasse est celui qui s'écoula depuis le retour de l'Egypte, jusqu'à la sortie du temple, où, devenu, pour les docteurs mêmes, un objet d'étonnement, il fut rendu à sa famille. Dans un enfant ordinaire, cet âge seroit sans intérêt; mais cet enfant est un dieu qui occupe le ciel et la terre. Dans ce qu'il est, on voit ce qu'il sera; et l'on ne doit pas craindre que ce soit, pour un poète, un sujet stérile. On y chercheroit en vain de grands événemens : c'est aux dernières années de sa vie qu'ils sont réservés; mais on les entrevoit déjà, et c'est assez pour attacher. Les personnages sont d'un rang

peu relevé, de simples voyageurs, d'humbles ouvriers, des vierges innocentes, des femmes pieuses. Tout se passe à Nazareth; le langage est celui du village, quand les acteurs ne sont pas des envoyés du Ciel : dépouillé d'affectation comme de rusticité, partout il respire l'innocence des mœurs patriarchales et convient aux amis de Joseph, à la société de Marie. C'est là que vit, s'entretient et compose l'auteur, là qu'on aime à se trouver avec lui et assister à des scènes domestiques qui font, de chaque livre, une intéressante idylle. Je regrette de ne pouvoir donner ici la traduction du neuvième livre qui montre Jésus sorti du temple pour rentrer à Nazareth! Les ténèbres s'épaississent, un orage éclate, l'enfant tarde encore; quelle nuit pour Marie! mais quel jour lui succède, qui le rend à sa tendresse! Cette fin du poëme réconcilieroit les admirateurs exclusifs de l'antiquité latine, avec les Muses modernes; et, tout jésuite qu'il est, le P. Céva obtiendroit des éloges. Il naquit en 1648.

## (12) Millieu, jésuite.

Le P Millieu appartient aussi à cette société dont les ennemis mêmes n'ont jamais contesté le mérite littéraire. Ses établissemens ont trouvé des héritiers, ses talens et ses goûts n'en ont jamais eu. C'étoit dans ses membres comme une heureuse tradition de manières aisées à la fois et graves, de langage aimable en même temps et réservé, d'occupations propres à instruire tour

à tour et à plaire, qui contrastoient également avec le savoir poudreux, ou l'insociable rudesse de leurs successeurs. Les uns sembloient destinés à faire de leurs élèves le bonheur et le charme de la société; les autres. à lui préparer, dans leurs colléges, des mécontens et des réformateurs. Ceux-là, familiarisés avec la poésie et l'éloquence, cachoient, sous de prévenans dehors. l'austérité de leur vie : ceux-ci, étrangers à ces agréables passe-temps (ils n'ont pas fait, que je sache, une seule épopée!) étouffoient sous un extérieur rembruni leur amabilité naturelle. On diroit que les premiers vouloient dans leurs sujets, humeur enjouée, caractère ouvert et flexible : on croiroit que les seconds ne cherchoient à s'associer que des hommes d'un air sombre et d'un esprit plus sombre encore, dont la teinte fût en harmonie avec leurs opinions religieuses et politiques. Voilà l'idée que la lecture de leurs ouvrages m'a donnée de ces deux sociétés que je ne connois pas autrement; et, si elle n'admet aucune exception dans la première, à peine en admet-elle quelques unes dans la seconde. - Le P. Millieu, malgré des fonctions importantes, s'étoit égavé avec les Muses. Mais peu confiant dans son talent et ses succès, au moment d'une maladie dangereuse, il se fit apporter la cassette dépositaire de ses poétiques travaux. Au soupçon du sacrifice qui se prépare, n'est-ce pas le cas de renouveler cette exclamation? « Ainsi, dans ta der-» nière maladie, ta main coupable a pu exécuter ce » forfait! ainsi scront réduits en cendres les vers de » Millieu, Millieu, le rival du chantre de Rome! »

Ergone supremo potuit manus improba morbo Hoc patrasse nefas? Ergo solventur in igues Æmula Romano Miliœi carmina vati?

Il fut lui-même le sacrificateur; et vingt mille vers furent brûlés. Il n'échappa de l'incendie que le premier livre des voyages de Moïse, Moyses Viator, que l'archevêque de Lyon lui ordonna de continuer. Sa modestie céda à des ordres supérieurs. L'ouvrage, terminé au vingt-huitième chant, parut en 1636, et prouva que la maladie n'avoit pas éteint son imagination. Il cut du succès; et les emprunts de M. Noël ne permettent pas de douter qu'il ne le mérite.

### (13) Giannetasio, jésuite.

Giannetasio naquit poète et presque jésuite. Aussi, pour composer, il n'attendit pas la maturité. Tout en lui fut précoce, connoissances et talens : la diversité des sujets qu'il a traités en offrira la preuve. On s'aperçoit cependant que son goût le portoit vers la poésie didactique; et le succès a justifié son goût. L'églogue est le début ordinaire des novices : je ne m'étonne pas qu'elle ait été le sien. Imitateur de Sannazar, bientôt il en devint l'égal. Mais peu flatté de suivre un guide médiocre, dont l'innovation n'avoit pas réuni tous les suffrages, il publia, pêcheur à la fois et poète, à l'exemple d'Oppien, des Halieutiques sémés de poétiques descriptions et d'épisodes intéres-

sans. — Déjà familiarisé avec l'humide élément, Giannetasio prépare une flotte, son attirail, ses marins, et va sur les ondes chercher des ennemis. Deux poëmes, l'un sur la navigation, l'autre sur la guerre de mer, ont-ils instruit des navigateurs, je l'ignore : mais, ce que je n'ignore pas, c'est qu'ils renferment des leçous utiles; si jamais circonstance me faisoit aumônier de vaisseau, je n'emporterois que ces ouvrages; et je suis sûr qu'apprenti marin à mon départ, je serois passé maître à mon retour. — C'est la guerre de terre qui va maintenant l'occuper. Depuis la levée de sa recrue, jusqu'au moment qu'il la place triomphante sur la brèche, il ne cesse de l'instruire et de l'intéresser. Marches, haltes, conversions, charges, etc., tout est rendu avec une précision qui ne nuit pas à la poésie. Polybe, Follard, Guibert sont moins exacts, même dans la partie technique : ce prince même, qui eut la prétention d'être aussi bon poète que bon soldat, viendroit apprendre son métier à l'école d'un bon jésuite; et moi-même, tout émérite que je suis, je consentirois à recommencer mon apprentissage, si je devois avoir le P. Giannetasio pour instructeur et pour lieutenant. - Un chef-d'œuvre est rarement un ouvrage de jeunesse; la Sabéride en est la preuve. Les Missions de saint François Xavier devoient sourire à un jeune homme chrétien à la fois et jésuite. La religion et la reconnoissance lui commandoient de célébrer une entreprise à laquelle avoient été attachés de nobles motifs, de grands dangers, des vertus éclatantes, de miraculeux succès. L'Inde, les Moluques, le Japon, la

Chine présentoient matière à des descriptions neuves, de beaux vers, d'étonnantes inspirations. Des capitales nombreuses, d'immenses contrées, d'innombrables peuplades, des princes abjurant leurs préventions et l'idolatrie à la voix d'un pauvre missionnaire; qui n'eût été séduit par un tel sujet? Pareil héros en vaut bien d'autres; et ces conquêtes passeroient pour des fables, si une main toute-puissante ne les avoit pas facilitées. Mais l'auteur, on le pardonne à son âge, ne sut pas former un plan, distribuer les parties, régler son imagination, varier ses couleurs : ce ne fut qu'au dixième livre que son ardeur s'amortit, et que, faisant un retour sur sa composition, il en reconnut les défauts. Il étoit trop tard pour recommencer : l'ouvrage fut condamné à ne pas voir le jour; et jamais il n'auroit paru, si, après la mort de l'auteur, un confrère ne l'avoit pas publié. Malgré ses imperfections, on reconnoît partout le talent du poète et les sentimens du chrétien.

## (14) Maggio.

On verra sans doute avec plaisir l'élève reconnoître les soins de son maître, et, pour l'admettre au partage de son immortalité, lui consacrer une de ses élégies; mais ce qu'on verra avec peine, c'est qu'oubliant le respect que doit le jeune âge à la vicillesse, il l'entretienne de certaines fredaines, qui furent trop communes dans sa vie. Il est vrai que l'instituteur joignoit bien à l'érudition quelques travers; et la confidence que Sannazar en fait

au public pourroit bien être, malgré toute la pompe de ses vers, un assez mauvais service. Ne vaudroit-il pas mieux rester à jamais ignoré que de voir son nom attaché à tant de foiblesses ? Il est, en effet, représenté disant la bonne aventure, expliquant les songes, annonçant la pluie et le beau temps, etc. Voici le passage : « Si les destins t'avoient donné à la terre avec le » talent que tu possèdes, le Romain belliqueux auroit » avec dédain regardé les enfans de l'Etrurie. Qui . » mieux que toi, auroit lu dans les entrailles palpi-» tantes des victimes, et consulté les oiseaux égarés » dans les airs? Rome donneroit encore des lois à l'u-» nivers vaincu, et ne seroit pas comme ensevelie sous » ses cendres. Elle n'auroit pas vu l'affreux désastre » qu'elle subit à Cannes, et le Parthe guerrier empor-» tant les aigles captives. Les ombres des Scipions ha-» biteroient leur terre natale; le sol de l'Espagne ne » couvriroit pas leurs glorieux ossemens. Grâces à tes » lumières, les écrits de la Sibylle n'auroient pas été un » mystère. » Eleg. vii, v. 43, l. ii. J'assure que toutes ces belles choses ne m'auroient pas sermé les yeux sur le ridicule; et j'aurois, à la place de Maggio, dispensé mon élève de pareil témoignage de reconnoissance.

### (15) Pontanus.

Comment contester le talent de Pontanus? L'éloquence et la poésie, la philosophie et l'histoire, il a tout embrassé, et, dans ces genres divers, obtenu des succès. Ses contemporains ont donné peut-être à l'homme en place des louanges qu'ils ne devaient qu'à l'écrivain : leurs successeurs en ont été plus économes et se sont vengés, par la critique, d'une supériorité trop facilement reconnue. Je me bornerai à deux témoignages : l'un est d'un panégyriste, l'autre d'un censeur. L. G. Gyraldi, auteur de deux dialogues sur les poètes de son âge, le trouve comparable à tout ce que l'antiquité a produit. « L'érudition, l'élégance, le style, » les pensées, tout approche de la perfection. S'il est » dans ses ouvrages un luxe quelquefois surabondant » d'expressions, de tournures et d'idées, il le faut » attribuer à des fonctions qui le forçoient de sacri-» fier quelquefois à la politique le culte des Muses. » Ses compositions sont critiquées; mais que les Zoïles » fassent mieux, ou qu'ils montrent, ce que je n'ai » pas vu encore, quelque chose de moins imparfait, je » me rangerai à leur avis. » DIAL. I. A cet éloge exagéré. sans doute, on peut opposer le jugement de Scaliger, vrai Sans-Quartier dans la littérature. L'Hypercritique n'épargne pas les vers de Pontanus : il ne fait grace ni à sa prolixité qui étend encore ce qu'il faudroit resserrer, ni à des peintures graveleuses qui auroient besoin d'être voilées on plutôt effacées entièrement, ni à l'inconvenance de certains titres qui ne lui semblent pas assez latins, ni à ce retour fatigant d'éternelles Naïades que chaque page rappelle. Voilà ce que blâme Scaliger; et il sussit d'une lecture même superficielle, pour reconnoître son impartialité et son indulgence. -C'est à trois poëmes didactiques que Pontanus doit sa

réputation. Je ne sais s'ils ont beaucoup avancé la science, je ne suis pas juge compétent; mais j'ai trouvé dans son Uranie, plus que dans ses Météores, ce que je cherche dans ces ouvrages, le poète; et plusieurs passages me l'ont présenté avec un vrai talent. L'assemblée des Dieux, l'exposition d'Andromède, l'invention de la lyre, les regrets qui, donnés par Hercule au jeune Hylas, renouvellent la douleur d'un père sur la mort de sa fille, prouvent que l'auteur possédoit le don de sentir et celui de rendre le sentiment. Pour son Jardin des Hespérides, c'est, je crois, son meilleur ouvrage. La matière est traitée avec ordre, mais avec toutes les grâces d'une imagination accoutumée à embellir les sujets même les plus arides. On ne peut le lire sans respirer quelque chose de suave: il me semble justifier pleinement son titre. - Si Pontanus n'avoit été que poète, son nom ne rappelleroit qu'un souvenir honorable; mais il fut ministre d'un prince malheureux; à ce nom se rattachent l'ingratitude et la trahison; on pardonne à un sujet de courber la tête et de se taire, on ne lui pardoune pas de méconnoître la légitimité et d'encenser un usurpateur. Cette conduite fait ressortir encore celle de Sannazar qui, à la même époque et avec moins de motifs, se montra reconnoissant et fidèle.

## (16) Epitaphe.

Cette épitaphe a trouvé nombre de censeurs qui ont

crié à l'exagération, mais il n'en est aucun qui ait montré une indignation plus ridicule que l'auteur des Lettres sur l'Italie. A la vue de ce distique, il se déchaîne contre ce qu'il appelle la manie du bel esprit : « Que de vérités elle immole! que de monstres elle ac-» couple! Elle rapproche Sannazar et Virgile. » Pourquoi donc tant de fureur? La louange a-t-elle jamais trompé personne? Et l'exagération ne semble-t-elle pas pardonnable, quand elle est l'ouvrage de l'amitié? N'a-t-on pas vu, après un succès auquel a souri l'humanité même, quelque procureur bordelais ou normand proclamer M. Dupaty un Démosthène ou un Cicéron? Cependant qui a pu s'y méprendre? Et, pour le remettre un cran plus bas, a-t-il fallu pareille exclamation? Quelque louangeurs qu'ils soient, ces deux vers ne mettent pas l'imitateur sur le même rang que le modèle; et le lecteur aperçoit sans peine la distance qui les sépare. Je regrette que la fidélité ne m'ait pas permis d'imiter la concision de l'auteur. Mais voici une correction qui paroftra sûrement heureuse : je la dois à un collaborateur, qui, jeune encore, obtiendroit en poésie, s'il le vouloit, les succès qu'il obtient en prose, et seroit aussi bon poète, qu'il est éloquent orateur.

Semes ici des fleurs : ce rocher immobile, Rapproche deux rivaux, Saunasar et Virgile.

### (17) Pierre Bembe.

C'est avec une juste défiance de mon jugement que je demande : est-ce bien à un mérite réel , n'est-ce pas plutôt à l'époque où il parut que Pierre Bembe doit la réputation de poète? je serois tenté de croire qu'il l'obtint dans un âge trop prompt à reconnoître des droits, et qu'il l'a conservée, parce qu'on n'a pas voulu les discuter. Car ses compositions italiennes et latines ne me semblent nullement justifier les louanges que ses compatriotes lui ont prodiguées. Si j'en cherche le motif, je le trouve dans les services qu'il a rendus à une langue encore mal formée, dans son attention servile à imiter le poète favori de la nation, et dans la fureur désordonnée de son siècle pour la licence des écrits. Mais aujourd'hui que la langue italienne ne peut plus acquérir, que Pétrarque est apprécié à sa juste valeur, et que le dégoût général fait justice de tout écrivain qui ne sait pas respecter la décence; aujourd'hui ses compositions, même dans sa patrie, feroient à peine quelque sensation. Tel est le jugement des lecteurs que n'a pas révoltés leur licence : les Muses, à la renaissance des lettres, étoient des vierges peu chastes : les inspirations de cette troisième enfance sont un démenti à l'imnocente candeur qu'on leur suppose; et les poètes de cet âge ent marqué par le cynisme plus encore que par le talent. Pierre Bembe n'a pas même laissé, dans l'une ou l'autre langue, un petit poëme épique; et, parmi ses bagatelles, il n'est pas

une pièce qui se recommande par son étendue ou sa perfection. On parle, il est vrai, d'une élégie, en italien, sur la mort de son frère; mais la sensibilité qui l'a inspirée n'est pas entièrement étrangère à cet esprit de mauvais aloi trop commun alors par-dela les monts; et, fût-elle sans défaut, elle ne pourroit constituer un titre littéraire. On en cite une autre en latin sur Galatée, que distingue la douceur des sentimens et du style; mais sa brièveté ne sauroit en faire le fondement d'une réputation poétique. Ce qu'il a de moins imparfait, ce sont deux épitaphes latines, l'une sur Sannazar, l'autre sur Raphaël, où l'on trouve la précision nécessaire à ce genre ; mais quatre vers sont bien peu pour immortaliser un écrivain. A soixante-dix ans, sa conduite changea aussi bien que son langage. C'est à cette époque qu'il faut rapporter sans doute un hymne à saint Etienne, qui est loin d'être un chefd'œuvre. On s'aperçoit, au style entortillé, que le poète exploite un fonds peu connu; sa muse, en chantant la religion et ses héros, fait un peu la grimace.

## (18) Politien.

Politien, quelque peu nombreuses que soient ses poésies latines, est cependant placé au premier rang des modernes: imagination vive, goût pur, style élégant, mais parfois obscur, en voilà les qualités qui montrent l'écrivain familiarisé avec l'antiquité, sans en être le copiste. Ses épigrammes, non contre Ma-

rula, mais contre Marulle qu'il désigne sous le nom de Mabilius, seroient parfaites, si la licence ne s'y trouvoit pas d'ordinaire à côté de la malice. - Les pièces adressées à son Mécène respirent la plus sincère reconnoissance. — Une de ses élégies à des violettes, semble écrite avec la plume de Tibulle; mais son chefd'œuvre en ce genre est celle qu'il composa sur la mort d'Albiera, où règne, sans mélange de sensiblerie, une douleur véritable. - Quatre poëmes surtout ont établi sa réputation. Le premier, Nutricia, offre un éloge animé de la poésie, une vive peinture de son effet sur les cœurs, la nomenclature des poètes anciens avec leurs traits caractéristiques, et se termine par un court panégyrique de Laurent de Médicis. - Le second, Rusticus, qu'il place avec quel que présomption près du chefd'œuvre de Virgile, qui pourtant ne perd pas trop au rapprochement, n'est admis, qu'à contre-cœur, dans le choix du P. Labbe. La description de la campagne, les soins qu'elle demande, les plaisirs qu'elle offre, le spectacle animé qu'elle présente, en voilà la matière : un éloge de la vie champêtre et le combat d'un coq disputant la victoire à un rival, ont déjà servi de modèles, sans avoir encore été surpassés. - Le troisième, Ambra, dont le nom est emprunté d'une villa chère à son protecteur, célèbre le prince des poètes et ses deux épopées. Thétis, aux pieds de Jupiter, fond en larmes et se plaint que les exploits d'Achille n'aient pas encore trouvé d'apologiste. Le dieu la console et lui promet dans l'avenir un poète qui, en s'immortalisant lui-même, immortalisera le héros. De là une analyse de l'Iliade et de l'Odyssée qu'on liroit avec plus de plaisir, si sa longueur ne devenoit pas une fatigue. -Virgile est le sujet du quatrième, Manto, dont l'exécution, suivant un érudit de l'Allemagne, M. de Heeren, est le produit de l'enthousiasme et tient le premier rang parmi les compositions de l'auteur. La naissance du poète est un morceau achevé. Les Muses descendent des hauteurs du Parnasse : à leur tête est Calliope parée, pour ce jour de fête, de ses plus beaux atours: elle prend l'enfant dans ses bras, le caresse de la main et lui donne trois baisers, qui ne seront pas sans influence sur son avenir. Ses compagnes entonnent des chants solennels, et couronnent de fleurs le favori de leur reine. Manto qui devine et répète d'avance son Virgile, est chargée de l'horoscope et de l'analyse poétique des trois chefsd'œuvre futurs de l'enfant, et s'en tire avec tant de succès, que M. Budik, dans l'ouvrage allemand qu'il a consacré aux poètes des quinzième, seizième, dixseptième, dix-huitième siècles, ouvrage où nos compatriotes n'ont pas trouvé la plus petite place, se croiroit injuste envers le tout, s'il en détachoit quelques fragmens. Peut-être un jour, si quelque loisir me le permet, offrirai-je la traduction de ces quatre poèmes au public; et je m'efforcerai de prouver, contre l'opinion de quelques contemporains envieux de son mérite, que la protubérance de son nez ne fut pas, dans Politien, le trait le plus saillant.

### (19) Marulle.

L'opinion commune fait naître Marulle à Constantinople, et le place au nombre de ces fugitifs qui apportèrent en Italie la connoissance des lettres grecques. Mais il semble y avoir oublié sa langue maternelle pour celle des Latins, dans laquelle il apprit à composer des vers médiocres. Cependant quelques enthousiastes, aveuglés par je ne sais quelle admiration pour la facilité d'un étranger à écrire dans la langue d'Horace, osèrent le comparer au rival de Pindare : d'autres, plus justes appréciateurs de son mérite, le remirent à une place inférieure; et la lecture de ses poésies ne lui en assigne pas une autre. - Ses épigrammes, ainsi que celles des poètes contemporains, n'offrent, à l'obscénité près, rien qui étonne : elles semblent un emprunt fait à l'anthologie et réduisent l'écrivain, quand il ne révolte pas, au rang d'imitateur ou de plagiaire. - Ses hymnes, partout empreintes de paganisme, n'ont pas un seul trait qui annonce le chrétien. -Pour son poëme sur l'éducation d'un prince, il n'est qu'une ébauche aux yeux de qui suppose l'auteur capable de faire mieux : c'est ab ovo qu'il prend son élève : avant de lui choisir un gouverneur, il lui cherche une nourrice dont il se plaît à décrire les qualités physiques et morales : puis la nourriture, puis le sevrage, puis l'alphabet, puis.... Ce commencement prévient mal en faveur de l'ouvrage : le poète agit envers le lecteur, ainsi qu'envers son royal élève, il l'endort. Ennemi de Politien, il ne se tira pas à son honneur de cette lutte qui pourtant lui a valu le peu de réputation dont il jouit; car, sans les épigrammes passablement mordantes du poète florentin, Marulle seroit resté presque entièrement inconnu. Un faux pas de son cheval, avec lequel il n'étoit pas plus familiarisé qu'avec Pégase, le précipita dans une rivière de la Toscane, qui devint son tombeau. Son style sent le réfugié, et sa composition un novice.

## (20) Cordara, jésuite.

Le nom du P. Cordara est à peine arrivé jusqu'à nous, malgré quatre volumes in-8° de prose et de vers, qui déposent de sa facilité à écrire en italien et en latin. Il suffit de les parcourir pour s'assurer de l'inexactitude de l'article que lui a consacré la Biographie universelle. Là se trouvent oubliées les Eglogues militaires dont l'invention lui appartient, sans qu'il ait, hors de son pays, trouvé jusqu'ici d'imitateurs. Qui se seroit en effet jamais attendu à voir, dans des bucoliques, remplacer la chaumière par un corps-de-garde, la houlette par un sabre, le chapeau de paille par un casque, un nœud de rubans par une cocarde, des désis innocens par un duel, des bergères....? Comment pareille idée a-t-elle pu se présenter à l'esprit d'un homme familiarisé avec les lettres anciennes et modernes, avec les noms de Théo-

crite et de Virgile, et les acteurs différens que réclame chaque genre? J'ai bien lu les chants que M. Gleim, le Tyrtée de l'Allemagne, a mis dans la bouche d'un grenadier prussien; et ceux où M. Weisse communique au lecteur les diverses sensations que fait éprouver à son héros la diversité des situations dans lesquelles il le place. Du moins ces deux poètes n'ont pas violé les règles, et blessé les convenances. Mais accoler deux mots aussi étrangers l'un à l'autre que le sont Eglogues militaires! Compter, pour semblable innovation, sur des admirateurs! et les trouver! voilà ce qui a lieu de surprendre. Si le P. Cordara, au moment qu'il formoit cette entreprise, m'étoit venu consulter : « Bornez-vous, lui aurois-je dit, mon père, à retracer, dans votre style élégant et noble, les événemens qu'a vus se succéder le règne de votre général Vitelleschi: célébrez, si vous le voulez encore, les succès du collége allemand, et cette pépinière de grands personnages qui en sont sortis pour éclairer la société par leur savoir et l'édifier par leur vertu : ie ne veux pas même, pourvu qu'il me soit permis de ne la pas partager, mettre obstacle à votre prédilection pour certains insectès que vous avez chantés, la puce, le cousin, et même la punaise : badinez en prose, en vers, comme il vous plaira, de manière cependant que le bon goût ne désavoue pas vos badinages; mais pour des Eglogues militaires, mon père, y pensez-vous? » -Cependant il l'a exécuté; et l'exécution n'a pas trouvé en Italie d'improbateur. La matière, il faut l'avouer, n'avoit rien de bien pastoral; il n'étoit pas aisé de

métamorphoser avec succès Lafleur en Daphnis. Hé bien, c'est celui-là qui, dégoûté par certaines souffrances de quelques fredaines dont le printemps et l'automne lui rappelleront, dit-il, le souvenir, se met à chanter ici les diverses occupations du soldat, là une revue que vient passer le roi, ailleurs la gloire dont l'espérance adoucit les ennuis inséparables de son état. C'est un duel qu'un mot imprudent fait naître entre deux braves auparavant amis, et qu'un caporal prévient par l'envoi des deux antagonistes aux arrêts : ce sont encore leurs bonnes fortunes, dont se font confidence deux camarades en belle humeur, sans toutefois oublier la réserve que prescrit certaine matière. Enfin la scène change avec l'époque : la Semaine-Sainte arrive ; et le guerrier, revenu à d'autres pensées, remplit ses devoirs envers son Dieu avec le même zèle qu'envers son roi. Voilà les sujets que le P. Cordara a traités. Je laisse à d'autres le soin de faire passer de l'italien ou du latin en français ces pièces, dont la traduction jureroit un peu avec le contenu de ce recueil.

## (24) M. Scolari.

C'est à la traduction des cinq églogues de Sannazar, imprimées en 1813, à Venise, que M. Scolari doit sa réputation. Ce travail ne lui parut pas inutile: le mérite de ces pièces qu'il croit, sous quelques rapports, préférables à celles de Virgile, et le désir de vaincre l'indifférence de la jeunesse italienne pour elles, le lui

firent entreprendre. Nombre de littérateurs l'avoient déjà précédé; et les traducteurs des Eglogues égaloient presque ceux que son poeme avoit eus. A leurs tentatives, M. Scolari est venu ajouter la sienne qui, plus récente, doit surement être plus parfaite. Du moins réunit-elle l'exactitude et la simplicité, mérite assez rare chez nos voisins, où les versions présentent souvent une affectation que l'on ne trouve pas dans l'original. Les notes jointes à la traduction annoncent des connoissances en géographie et en mythologie; mais est-ce bien là ce que l'on doit y chercher? Pour satisfaire le lecteur, il faut des observations dictées par le goût sur le génre que l'auteur adopte, les innovations qu'il se permet, le style plus ou moins convenable dont il se sert; en un mot, ce sont des remarques littéraires qui puissent profiter à celui qui prend la peine de les lire. Voilà précisément ce dont les traducteurs et les éditeurs italiens sont actuellement fort économes. Un homme dont le travail est estimé, M. Beregani, n'a pas, à la suite de son Claudien, entremêlé à des détails presque inutiles sur la fable, le plus léger éclaircissement sur le texte du poète, et la marche des ouvrages. - Voici un exemple plus récent encore : A Milan parut, en 1820, un poëme héroïque enseveli, depuis le sixième siècle, au fond d'une bibliothèque : le titre seul survivoit avec le nom de l'auteur. La Jeannéide, monument du talent poétique de Corippus, avoit, à son apparition, obtenu des éloges; mais depuis cette époque, jusqu'au dix-neuvième siècle, devenue l'objet du regret des savans, elle avoit échappé à toutes les recherches. Barthius mourut avec la douleur de n'avoir pu la lire et la commenter. Quatre mille six cent soixante-onze vers à mettre en lumière, quelle bonne fortune pour un érudit de cette force! Il ne se seroit pas borné à corriger le texte et remplacer un mot par un autre : rapprochemens, conjectures, histoire, fable, éclaircissemens de toute espèce, puisés dans l'immense trésor de son érudition; voilà ce qui auroit donné un pendant à ses commentaires sur Stace et sur Claudien. La brièveté, j'en sais quelque chose, n'étoit pas son mérite; mais on préfère, dans les notes, un peu de prolixité à un laconisme qui rarement satisfait, et retranche souvent ce qu'exigeroit l'instruction du lecteur. M. Mazzuchelli, éditeur du poëme si long-temps inconnu, s'est contenté de créer quelques variantes : pour des explications, il me semble avoir porté l'économie jusqu'à l'excès : plus prodigue, il auroit eu plus de droits à notre reconnoissance; la Jeannéide, avec un commentaire, seroit apparue de nos jours, comme un vrai phénomène. Elle auroit trouvé plus de lecteurs, et le lecteur plus de facilité. La critique littéraire me semble rétrograder un peu en Italie. L'Allemagne en est le véritable théâtre : je fais des vœux pour que, dans ce pays, quelque descendant de Barthius jette un coup d'œil sur un ouvrage digne de l'occuper, puisqu'il rappelle quelquefois le beau siècle. Il est un M. de Handius qui, sur quatre Silves de Stace, a trouvé le secret de faire un volume de six cents pages : voilà l'homme qu'il faut

pour défricher un terrain tout neuf: puisse-t-il lui prendre fantaisie de commenter Corippus! Je lui pardonnerai d'abandonner sa première entreprise, s'il consacre à ce dernier une érudition dont le premier peut aujourd'hui se passer, et s'il s'efforce de suppléer ainsi à l'insuffisance de l'édition italienne.

Au moment où la Biographie Universelle annonçoit que la Jeannéide étoit inédite, ou peut-être perdue, on l'imprimoit à Milan. Puisse cet avis, elle a paru! adoucir les regrets de l'écrivain à qui l'on doit l'article de Corippus!

### (22) Nouvelle traduction des Silves de Stace.

Une traduction des Silves de Stace, récemment imprimée dans la collection de M. Panckoucke, a suggéré ces observations, dictées moins par un sentiment d'amour-propre que de justice. Deux littérateurs, l'un professeur, l'autre éditeur, estimés, MM. Rinn et Achaintre, m'ont rappelé une ébauche du même ouvrage, que je publiai en 1819. La tirer, cette ébauche, de l'oubli, la rapprocher en tremblant de la nouvelle version, a été mon premier soin; et j'avouerai que j'ai d'abord été assez mécontent de moimème. Cependant une attention plus soigneuse m'a bientôt convaincu que je n'avois pas été tout-à-fait inutile à ces rivaux, destinés à devenir mes vainqueurs. Des changemens se rencontroient, il est vrai, et souvent heureux; mais souvent aussi c'étoient les mêmes

tournures, des expressions semblables, des phrases entières qu'ils m'avoient fait l'honneur d'admettre dans leur version; ce qui m'a conduit à soupçonner, ou qu'ils m'avoient lu, ce qui est possible, ou que je les avois devinés, ce qui est moins probable. La première opinion est celle de quelques professeurs qui ont pris la peine de comparer les deux ouvrages. Mais ce n'est pas à ces juges, c'est aux deux amis mêmes que j'en appelle, c'est leur bonne foi que je réclame ici; je suis sûr qu'elle leur inspirera cet aveu, qu'il est à peine dans toutes les Silves quelques vers qu'ils aient rendus en français, sans avoir auparavant consulté et souvent copié l'ancienne version.

C'étoit déjà un dédommagement des peines qu'elle me coûta, que de me voir ainsi associé, sans avoir sollicité cef avantage, à leurs succès; et j'osois compter sur quelque reconnoissance. Mais, à ma grande surprise, un article de la Gazette m'a bientôt détrompé: i'y ai vu un arrêt prononcé contre leurs prédécesseurs, sans aucune exception. Est-ce un article communiqué, me suis-je alors demandé? La préface ne m'en donne pas la preuve, il est vrai; car il n'en fut jamais de plus laconique sur le compte des traducteurs; et nous aurions été étrangement abusés, mon confrère Cormiliolle et moi, si nous avions attendu d'elle notre immortalité. Mais, cette preuve, ne la trouverai-je pas dans les notes? Ces notes ont été pour moi la pièce de conviction : elles ne m'ont présenté qu'une critique, toujours exprimée avec le dédain d'une incontestable

supériorité, et sans le plus petit mot de consolation. Hé bien, ces notes mêmes, au moins celles du second traducteur, sont souvent un emprunt à peine déguisé; car elles portent sur les mêmes passages et sont conçues presque dans les mêmes termes. Si l'on ne me croit pas sur parole, il n'est pas de Silve qui ne puisse le prouver; et je me flatte que, dans l'impossibilité de me donner un démenti, tout lecteur dira comme moi, à M. Achaintre, plus encore qu'à M. Rinn: quand on copie une traduction, c'est qu'elle ne parott pas toutà-fait détestable; et dès-lors on perd le droit d'en parler avec mépris.

Qu'auroit-il coûté, en effet, aux deux traducteurs d'être un peu moins sévères à l'égard d'un homme qui faisoit en partie les frais de leur travail? La réputation de M. J. Pierrot a-t-elle souffert, pour s'être borné à corriger la traduction de M. Dussaulx, et pour l'avoir avoué? En reconnoissant qu'ils ent rectifié la mienne, toute défectueuse qu'elle est, leur mérite auroit pu ressortir encore; et moi, heureux de cette marque de bienveillance, au lieu de me plaindre aujourd'hui de leurs larcins, je me serois laissé patiemment dépouiller, sans crier au voleur!

Si, comme je l'espère pour la gloire de Stace, les deux littérateurs continuent leur travail, ce n'est plus moi, c'est M. l'abbé Cormiliolle qu'ils vont désormais rencontrer sur leur route. Ils l'ont traité avec une bonté toute particulière, et la cause en est facile à deviner, c'est qu'ils n'ont pas eu le plus petit emprunt

à lui faire. Mais s'ils trouvoient dans sa version de la *Thébaïde* ce que je ne pus y trouver, lorsque j'en traduisois le premier livre, quelque secours, je réclame pour mon confrère un souvenir obligeant, que tous mes services n'ont pu obtenir de leur équité.

NOTES.

FIN DES NOTES.

# CLEMENTI VII,

PONT. MAX.

### ACTIUS SINCERUS.

Magne parens custosque hominum, cui jus datur uni

Claudere cœlestes et reserare fores ·

Occurrent si qua in nostris male firma libellis, Deleat errores æqua litura meos.

Imperiis, venerande, tuis submittimus illos:
Nam, sine te, recta non licet ire via.

Ipse manu sacrisque potens Podalirius herbis Ulcera Pœonia nostra levabis ope.

Quippe mihi toto nullus, te præter, in orbe Triste salutifera leniet arte malum.

Rarus honor summo se præside posse tueri : Rarior a summo præside posse legi.

# A CLÉMENT VII,

SOUVERAIN PONTIFE,

#### ACTIUS SINCERUS.

O vous qui êtes le père et le pasteur des hommes, vous à qui seul appartient le droit de fermer et d'ouvrir les portes du ciel, si quelque inexactitude s'est glissée dans mes vers, que votre plume, justement sévère, efface mes erreurs. C'est à votre autorité, vénérable Pontife, que je soumets cet ouvrage. Comment peut-on, sans vous, ne pas s'égarer? Médecin secourable, pour cicatriser mes plaies, il n'est que votre main puissante et votre baume divin; car je ne vois que vous, seul dans l'univers, qui puissiez, par votre art salutaire, tempérer l'excès du mal.

Il est rare l'honneur d'avoir pour protecteur un souverain : il est plus rare encore celuid'avoir un souverain pour lecteur.

### DILECTO FILIO

ACTIO SINCERO

# SANNAZARIO,

LEO PAPA X.

Dilecte fili, salutem et apostolicam benedictionem. Quum forte de claris ingeniis ætatis nostræ apud nos verba fierent, affuere qui quum te, tum opus tuum de Partu Virginis, divinis prope laudibus cum admiratione attollerent, atque prædicarent. Quæ res exspectata quidem diu nobis (nihil enim non excultum, non elaboratum, non singulari tuo ingenio dignum proficisci a te posse arbitramur) verum eo nunc carior et jucundior visa est, tum quod quæ futura exspectabamus, accepimus jam facta esse, et quæ superent omnem exspectationem;

### A NOTRE CHER FILS

**ACTIUS SINCERUS** 

# SANNAZAR,

LÉON X, PAPE.

Cher fils, salut et bénédiction apostolique. Un jour qu'en notre présence, on parloit des beaux esprits de notre âge, quelques personnes, pénétrées d'admiration, vous donnèrent à vous, ainsi qu'à votre ouvrage sur l'enfantement de la Vierge, les plus magnifiques éloges. Nous l'avons long-temps attendu, persuadés qu'il ne peut sortir de vos mains rien qui ne soit poli, parfait, digne, en un mot, de votre rare talent. Mais deux motifs nous le rendent aujourd'hui plus agréable et plus précieux : d'abord nous apprenons qu'un travail, dont l'exécution étoit l'objet de notre attente, est

CLXIV

tum quod etsi nullo non tempore fuissent acceptissima, hac præcipue tempestate erunt longe gratiora. Qua quidem, quo doctiores videantur, Ecclesiam stilo iniquo petant, qui exactissima eruditione commendent, desiderentur.

Dici non potest, quum hæc audiremus, quantum voluptatis acceperimus, et quum ipsi legemus, accepturi simus: quod persuasi sumus, divina factum Providentia, ut divina sponsa tot impiis oppugnatoribus, laceratoribusque lacessita, talem, tantumque nacta sit propugnatorem, et quum illi, impia facundia abusi, frangant in rem sacram genuinum, tu unus opus edideris, quo rem sacram, ut dici solet, nervis attollendam, excolendamque procuraveris sancto consilio, eventu feliciore, quum dictitent qui legere, si rem quæramus, nihil nisi Christum atque ejus sponsam sonare: si pietatem, undique religionis enitere studium: si judicium,

enfin achevé et surpasse notre attente même; puis, destiné à nous plaire en tout temps, il aura, dans les circonstances actuelles, plus de prix encore à nos yeux; car, s'il en est peu maintenant qui honorent l'Eglise par un savoir profond, combien n'en est-il pas qui, pour paroître savans, dirigent contre elle d'odieuses calomnics?

On ne sauroit dire combien, à cette nouvelle, nous avons déjà ressenti de plaisir, et combien nous en trouverons à la lecture. Oui, nous en sommes convaincus, c'est la divine Providence qui a ménagé à la divine épouse attaquée, combattue, déchirée par tant d'impies, un si puissant défenseur, et qui, au milieu des abus sacriléges de leur éloquence déchaînée avec fureur contre la religion, vous a inspiré de mettre seul au jour un livre où vous avez réuni toutes vos forces pour en relever la gloire: projet religieux, couronné du plus heureux succès. Ceux qui l'ont lu, ne cessent de répéter que le sujet ne traite que de Jésus-Christ et de son épouse, qu'il respire partout le zèle de la religion, que

nihil ungue signandum relinquere : si figuras artisque conatus, veterum vatum nulli cedere, multos anteire.

Gratulamur itaque tibi, quod tantum unus præstes, quantum antea nemo: Ecclesiæ, quod quum vexetur lancineturque ab aliis, a te uno in cœlum efferatur: nostro sæculo, quod fiet tui carminis luce celeberrimum: nobis denique ipsis, quibus imminente hinc Goliade armato, hinc Saule a furiis agitato, affuerit pius David illum funda a temeritate, hinc lyra a furore compescens. Hortamur itaque te, jam opus edas, ut qui dolent, quum illa legunt, quæ adversus pietatem venena ficti christiani evomuere, ad tua conferant sese, quæ veluti præsens antidotum sint opposituri.

Tu ita tibi persuadeas volumus, nos te et tua omnia perinde ac nostra complexuros esse, nec votre goût n'y laisse rien à reprendre, et que les figures et les efforts de l'art, loin de le mettre au-dessous d'un seul poëme de l'antiquité, l'élèvent au-dessus du plus grand nombre.

Nous aimons donc à vous féliciter d'avoir fait seul ce que personne n'a fait auparavant; nous félicitons l'Église qui a trouvé en vous, contre tant d'ennemis fougueux, un apologiste, et notre siècle, qui devra à votre ouvrage une juste célébrité. Enfin, nous nous félicitons nousmêmes qui, menacés ici par Goliath en armes, là par Saül furieux, voyons en vous le pieux David, qui arrête avec la fronde la présomption de l'un, avec la lyre la frénésie de l'autre. Nous vous y engageons donc, mettez au jour votre ouvrage : alors ceux qu'affligent les blasphêmes vomis par de faux chrétiens contre la religion, s'empresseront d'y recourir, pour l'opposer, comme un excellent antidote, à l'impiété.

Pour vous, soyez persuadé que votre personne et vos intérêts nous seront aussi chers

### BREVE.

CTXAIII

nos, nec hanc Sanctam Sedem unquam tui vel affectus vel operæ immemores futuros.

Datum Romæ, apud Sanctum Petrum, sub annulo Piscatoris, die VI Augusti. M. D. XXI. pontificatus nostri anno nono.

BEMBUS.

que les nôtres, et que nous ne perdrons jamais, le Saint-Siége et nous, le souvenir de votre attachement et de votre travail.

Donné à Rome, à Saint-Pierre, sous l'anneau du pêcheur, le sixième jour d'août, l'an mil cinq cent vingt-un, et le neuvième de notre pontificat.

BEMBE.

### DILECTO FILIO

#### ACTIO SINCERO

# SANNAZARIO,

CLEMENS PAPA VII.

Dilecte fili, salutem et apostolicam benedictionem. Accepimus librum gratissimo munere, quem tu ad nos de Dei et Domini nostri Jesu Christi rebus scriptum misisti; cujus argumentum præclarum, atque nobile quum in te parem ostendat animi pietatem atque ingenii gloriam, sitque in eo nomen quoque nostrum ad memoriam eorum qui lecturi sunt, qui quidem innumerabiles futuri sunt in longa posteritate, immortalitati quasi commendatum, muneris tui magnitudinem hoc magis sentimus, quod quomodo parem referamus gratiam, habere nos non arbitramur.

### A NOTRE CHER FILS

ACTIUS SINCERUS

# SANNAZAR,

CLÉMENT VII, PAPE.

Cher fils, salut et bénédiction apostolique. Nous avons reçu l'agréable présent que vous nous avez fait par l'envoi de votre ouvrage. A la vue de la beauté et de la noblesse du sujet, qui, traitant à la fois de Dieu et de N. S. Jésus-Christ, montre également la piété de votre âme et la supériorité de votre talent; à la vue de notre nom, que vous avez, pour ainsi dire, recommandé au souvenir immortel de vos lecteurs, qui, dans les siècles futurs, ne pourront qu'être innombrables, nous avons d'autant mieux senti la grandeur de votre présent, que nous sommes dans l'impossibilité d'y répondre.

BREVE.

Si enim immortalitas optata et grata est omnibus, qui præsertim animo vegetiore atque erectiore sunt, permagnæ sunt illius partes nobis a te tributæ. Quamquam enim ea est appetenda maxime, illique elaborandum præcipue, quæ post discessum ex hac vita, in illa altera felici et sempiterna nos cum Deo ipso collocat; tamen ne hæc quidem non libenter adsciscenda, quæ producit ad posteros nostri nominis perpetuitatem. Pro qua, qui illam cœlestem et divinam immortalitatem non plane cognoverunt, maximis sæpe tamen contentionibus et acerbissimis discriminibus vitam et caput suum objecere; quod profecto non fecissent, nisi a natura ipsa admoniti, summum quoddam bonum exsistere conjectati fuissent, cujus in imagine et simulacro tam multas partes experirentur esse delectationis et gloriæ. Est enim profecto hæc famæ et laudis ad commemorationem hominum celebritas, imago illius

Cette immortalité que chacun envie et qui fait le bonheur, surtout d'une âme forte et sublime, vous nous l'avez en grande partie assurée. Sans doute, elle doit être l'objet de nos désirs et le but de nos travaux, celle qui, au sortir de cette vie, nous place pour jamais dans une vie meilleure avec Dieu même ; ce n'est pas cependant sans ardeur qu'il faut rechercher celle qui étend jusque dans la postérité la durée de notre nom. C'est pour elle qu'on a vu des hommes presque étrangers à la connoissance d'une immortalité céleste, exposer leur vie à des luttes violentes, aux plus cruels dangers. Ce qu'ils n'auroient sûrement pas fait, si, par un instinct naturel, ils n'avoient pas pressenti l'existence d'un bien suprême, dont l'image, même imparfaite, est déjà une source féconde de plaisir et de gloire; car cet éclat de la renommée et de la louange, qui perpétuent la mémoire des hommes, est une figure de cette immortalité véritable, que Jésus-Christ, par une faveur spéciale, a procurée exclusivement au peuple

veræ immortalitatis quæ eximio dono omnipotentis Dei, uni christiano generi, per Dominum nostrum Jesum Christum proposita est, ad quam potissimum aspirare debemus, hanc vero ita caram jucundamque ducere, si proborum et prudentium testimonio nobis deferatur.

Quod quidem in te nobis egregie contigit. Non enim ingenio solum tuo honorati illustratique sumus, sed, quod nobis etiam gratius est, judicio comprobati, et si enim ingenii gloria concedis nemini, vel omnibus potius præstas, qui in hoc scribendi genere cum laude versati sunt, tamen quum ipso scriptionis argumento ostendas qua sis pietate, sapientia, religione præditus, jucundius etiam accepimus testimonium optimi et religiosissimi viri, quam studium doctissimi.

Quapropter macte virtute tu quidem, id enim es consecutus, quo nullum majus homini bonum in hac vita exsistere posse videatur. Maximorum chrétien, et à laquelle nous devons avant tout aspirer : ce qui n'ôte pas à la première son prix, quand elle nous est déférée par le suffrage d'hommes probes et vertueux.

Votre talent n'est pas seul à nous honorer et nous donner du relief; ce qui nous flatte davantage, votre jugement nous approuve. Si vous ne cédez à personne par la grandeur du talent, ou plutôt s'il n'est aucun écrivain versé dans ce genre de composition qui ne reconnoisse votre supériorité, comme le sujet seul de votre ouvrage annonce en vous piété, sagesse, religion, ce témoignage de l'homme honnête et religieux nous a paru préférable à l'éloge de l'écrivain distingué.

Ranimez encore votre ardeur, puisque déjà vous avez acquis un avantage auquel l'homme ne trouve rien d'égal sur la terre. Après avoir, autant que le peut un mortel, acquitté envers le Seigneur votre reconnoissance pour les dons signalés dont il vous avoit comblé, vous avez

enim donorum quibus te affecerat Deus, gratia illi, quod mortali homini licuit, relata, illud jam summum et incomparabile immortalitatis donum es promeritus, cui deinde jam nulla gratia esse par potest; qui talentum acceptum, multiplicatis mercedibus, eidem Domino reddidisti a quo acceperas.

Ex quo quum fructum quoque non mediocrem, tui libri dicatione, ad nominis nostri laudem ac memoriam redundare volueris, tantam tibi habemus gratiam, quantam capere grati et memoris Pontificis tanto devincta officio mens potest, sicut et reipsa tibi ostendere parati sumus, et ut experiare etiam adhortamur.

Datum Romæ, apud Sanctum Petrum, sub annulo Piscatoris, die V Augusti. M. D. XXVII, pontificatus nostri anno tertio.

JAC. SADOLETUS.

des droits au grand et inappréciable bienfait d'une immortalité qu'aucune reconnoissance ne peut désormais acquitter; vous avez rendu au dispensateur suprême, avec un accroissement au centuple, le talent qu'il vous avoit confié.

Vous avez voulu, en nous dédiant votre ouvrage, qu'il rejaillît sur notre nom un éclat capable d'en propager le souvenir. Aussi vous dois-je toute la reconnoissance que peut renfermer le cœur sensible d'un pontife, que vous attache pour jamais un bienfait si grand. Je suis prêt à vous le montrer par des effets, et vous engage à le mettre à l'épreuve.

Donné à Rome, à Saint-Pierre, sous l'anneau du pêcheur, le cinquième jour d'août, l'an mil cinq cent vingt-six, le troisième de notre pontificat.

JACQUES SADOLET.

### SOMMAIRES.

#### LIV. I.

Dessein de l'ouvrage. 1-4. Invocat on aux Esprits célestes, aux Muses, à la Vierge. 5-32. Rédemption de la race humaine résolue. 33-55. Envoi d'un Ange à Marie. 56-81. Son arrivée et l'accomplissement de sa mission. 82-154. Leurs entretiens prolongés. 155-184. Conception. 185-202. Retour de l'Ange dans le Ciel. 203-224. La Renommée porte cette nouvelle dans les Limbes. 225-233. Joie des Patriarches et Prophétie de David sur l'avenir de la Mère et de l'Enfant. 234-455. Effroi répandu dans l'Enfer. 456-462.

#### LIV. II.

Visitation de la Vierge. 1-10. Joie de la Nature à son passage. 11-29. Accueil et discours d'Elisabeth. 30-48. Réponse et cantique de Marie. 49-75. Zacharie indique par des signes les prophéties qui la concernent. 76-97. Retour de la Vierge. 98-115. Dénombrement ordonné par Auguste. 116-234. Transports de Joseph à la vue

de sa patrie. 235-264. Encombrement dans la ville. 265-283. À désaut de maison, une grotte lui sert d'asile. 284-291. Invocation solennelle. 301-308. Vision de Joseph. 309-338. Approche de l'Enfantement. 339-356. Marie est mère. 357-376. Eloge de l'âne et du bœus. 377-408. Joseph, à son réveil, entend les vagissemens de l'Enfant, les chants des Anges, auxquels il joint ses accens prophétiques. 409-468.

#### LIV. IIL

Assemblée des Esprits célestes. 1-16. Peinture du Tout-Puissant. 17-31. Les Anges apprennent la rédemption future des hommes. 32-88. La Joie personnifiée avec son cortège. 89-108. Son départ pour la terre. 109-125. Transports que produit sa présence. 126-134. Son discours. 135-142. Apprêts des bergers, leurs recherches, leur arrivée à la Crèche. 143-168. Entretien de Joseph avec eux. 169-185. Egon et Lycidas retracent le bonheur futur de la terre. 186-236. Apparition des Anges dans les airs. 237-254. Hymne à la louange du Créateur. 255-280. Le Jourdain, au milieu de ses nymphes, rappelle les paroles de Protée et répète sa longue prophétie, qui embrasse la vie entière de Jésus-Christ. 281-485. Conclusion de l'ouvrage. 486-513.

# L'ENFANTEMENT

# DE LA VIERGE.

LIVRE PREMIER.

## DE PARTU

# VIRGINIS.

# LIBER PRIMUS.

Virginei partus, magnoque æquæva Parenti Progenies, superas cœli quæ missa per auras Antiquam generis labem mortalibus ægris Abluit, obstructique viam patefecit Olympi, 5 Sit mihi, cœlicolæ, primus labor: hoc mihi primum Surgat opus. Vos, auditas ab origine causas, Et tanti seriem, si fas, evolvite facti!

# L'ENFÂNTEMENT

# DE LA VIERGE.

## LIVRE PREMIER.

L'ENFANT d'une Vierge, le fils et l'égal de l'Eternel, descendu à travers l'espace des airs, pour enlever aux malheureux mortels la tache antique de leur origine et leur rouvrir la route long-temps fermée du fortuné séjour, tel est le sujet de mes premiers chants, tel le premier ouvrage que vont élever mes efforts. O vous, habitans des cieux, qui, dès le commencement, l'avez appris, déroulez, si le récit n'est pas un crime, déroulez à mes yeux la cause et les suites de ce grand événement!

4

Nec minus, o Musæ, vatum decus, hic ego vestros

Optarim fontes, vestras, nemora ardua, rupes:

10 Quandoquidem genus e cœlo deducitis, et vos
Virginitas sanctæque juvat reverentia famæ.

Vos igitur, seu cura poli, seu Virginis hujus
Tangit honos, monstrate viam, qua nubila vincam;
Et mecum immensi portas recludite Cœli.

15 Magna quidem, magna, Aonides, sed debita posco,

Nec vobis ignota: etenim potuistis et antrum Aspicere et choreas: nec vos orientia cœlo Signa, nec Eoos reges latuisse putandum est.

Tuque adeo, spes fida hominum, spes fida Deorum,

20 Alma parens, quam mille acies, quæque ætheris alti Militia est, totidem currus, tot signa, tubæque, Tot litui comitantur, ovantique agmina gyro

Vous aussi, protectrices des poètes, Muses, souriez à mes désirs : j'invoque ici vos sources, vos grottes, vos bois sourcilleux. C'est du ciel que vous tirez votre origine : aussi vous aimez la virginité et savez apprécier l'innocence. Soit que la gloire du céleste palais, soit que l'honneur de cette Vierge vous intéresse, montrez-moi un chemin qui m'élève au-dessus de la nue, et venez m'ouvrir les portes du vaste Olympe. Elle est grande sans doute, mais elle est juste, la faveur que je demande. Déesses d'Aonie, vous en connoissez l'objet; car vous avez pu contempler la crèche de l'Enfant, les chœurs des Anges; et j'aime à croire que l'étoile étincelante sur la voûte éthérée et les monarques de l'Orient n'ont pas échappé à vos regards.

Et toi, la ressource des humains, l'espoir des immortels, mère divine, qu'accompagnent et pressent d'un cercle triomphal la céleste milice et ses nombreux bataillons, ses chars et ses enseignes, ses trompettes et ses clairons guerriers; si nous plaçons sur le marbre de tes temples Adglomerant : niveis tibi si solemnia templis Serta damus : si mansuras tibi ponimus aras

- 25 Exciso in scopulo, fluctus unde aurea canos
  Despiciens celso se culmine Mergilline
  Adtollit, nautisque procul venientibus offert:
  Si laudes, de more, tuas, si sacra, diemque,
  Ac cœtus late insignes, ritusque dicamus,
- 50 Annua felicis colimus dum gaudia partûs:
  Tu vatem ignarumque viæ, insuetumque laboris,
  Diva, mone, et pavidis jam læta adlabere cæptis.
  Viderat ætherea superûm regnator ab arce
  Undique collectas vectari in Tartara prædas:
- 35 Tisiphonenque imo conantem cuncta profundo Vertere, et immanes stimulantem ad dira sorores:

Nec jam homini prodesse, alto quod semina

Duceret, aut varios animum excoluisset ad usus : Tantùm lethiferæ poterant contagia culpæ! 40 Tum pectus Pater, æterno succensus amore,

## L'ENFANTEMENT DE LA VIERGE. LIB. I.

une offrande de fleurs, si nous élevons à ta gloire des autels durables taillés dans ce roc, d'où la brillante Mergilline élève sa tête dans les airs, domine les flots écumans, et présente son front à l'œil du pilote encore éloigné; si, fidèles à l'usage, nous te consacrons des hymnes et des fêtes, des cérémonies et de pompeuses réunions, lorsque chaque année ramène la joyeuse époque de tes couches fortunées, Vierge sainte, viens instruire ton poète, tracer sa route, diriger ses travaux, et sourire à une entreprise qui glace son audace.

Des célestes hauteurs, le Seigneur avait vu l'enfer engloutir par essaims les âmes des mortels, Tisiphone bouleverser par ses efforts le fond même de l'abîme, pousser aux forfaits la rage de ses sœurs, et l'homme en vain tirer du ciel son origine, en vain former son esprit aux leçons de l'expérience: telle était, sur la race humaine, la contagieuse influence d'une faute mortelle! Alors, enflammé d'un amour éternel, Dieu se dit à luimême: « Le crime n'aura-t-il pas enfin un terme? » et la plus reculée postérité sera-t-elle victime de

Sic secum: « Ecquis erit finis? tantisne parentum Prisca luent pœnis seri commissa nepotes? Ut quos victuros semper, superisque creâram Pene pares, tristi patiar succumbere letho,

45 Informesque domos, obscuraque regna subire?
Non ita: sed divûm potius revocentur ad oras,
Ut decet, et manuum poscunt opera alta mearum:
Desertosque foros, vacuique sedilia Gœli
Actutum complere parent: legio unde, nefandis
50 Acta odiis, trepidas ruit exturbata per auras.

Cumque caput fuerit, tantorumque una malorum

Femina principium, lacrymasque, et funera terris

Intulerit, nunc auxilium ferat ipsa, modumque, Quà licet, afflictis imponat femina rebus. »

55 Hæc ait : et celerem stellata in veste ministrum,

Qui castæ divina ferat mandata puellæ, Adloquitur, facie insignem, et fulgentibus alis : » la désobéissance du premier pécheur? C'est pour » une vie immortelle, c'est presque l'égal des ha-» bitans du ciel que j'avois créé l'homme; et, au-» jourd'hui, il succomberoit aux horreurs de la » mort, il gémiroit dans l'empire de la tristesse » et des ténèbres; et je le souffrirois! non : que, » plutôt, il soit rappelé au céleste séjour. Cette » loi, le soin de ma gloire et l'ouvrage sublime de » mes mains me l'imposent. Les places abandon-» nées, les trônes déserts dans les cieux, qu'à » l'instant il se prépare à les remplir. C'est de là » que , pour prix de sa haine jalouse , une légion . » a roulé précipitée au travers de l'espace effrayé. » Si la femme a produit de si grands malheurs, et » porté sur la terre les larmes et la mort, qu'une » femme aujourd'hui les répare, et, qu'instru-» ment de bonheur, elle arrête ce long cours de » disgrâces. »

A ces mots, il appelle un messager rapide, qui, beau des étoiles de sa robe, des charmes de sa figure, de l'éclat de ses ailes, doit porter à la chaste mortelle les ordres suprêmes. « Toi, lui dit-il, « Te, quem certa vocant magnarum exordia rerum,

Fide vigil, pars militiæ fortissima nostræ,

60 Te decet ire, novumque in sæcula jungere fædus:

Nunc animum huc adverte, atque hæc sub pectore serva.

Est urbes Phœnicum inter, lateque fluentem Jordanem, regio nostris sat cognita sacris; Judæam appellant, armisque, et lege potentem.

- 65 Hic claris exorta atavis, vatumque ducumque Antiquum genus, et dignis licet aucta hymenæis, Pectoris illæsum Virgo mihi casta pudorem Servat adhuc, nullos non servatura per annos:

  Mirus amor! seniumque sui venerata mariti
- 70 Exiguis degit thalamis et paupere tecto, Digna polo regnare, altoque effulgere divûm Concilio, et nostros æternum habitare penates. Hanc mihi virginibus jampridem ex omnibus unam

» mon ministre fidèle et le héros de mes armées, » toi qu'appellent de grands événemens près d'é-» clore, il faut partir, et former pour l'éternité » une alliance nouvelle. Écoute à présent mes pa-» roles, et grave-les dans ton souvenir. Entre les » cités de la Phénicie et le vaste cours du Jour-» dain, il est une contrée; la Judée est son nom. » Elle doit sa célébrité à mon culte, sa puissance à » ses armes et ses lois. Là, issue d'illustres aïeux, » fille des prophètes et des rois, une Vierge, amie » de la chasteté, malgré l'éclat d'un hymen as-» sorti, conserve encore pour moi, et conser-» vera pendant le cours des siècles (étrange atta-» chement!) un cœur pur, une vertu sans taches; » pleine de respect pour la vieillesse de son époux, » elle vit sous un humble toit, dans une étroite en-» ceinte, celle qui mérite un trône dans le ciel, une » place brillante dans l'assemblée des immortels, » une demeure dans notre céleste palais. Parmi » toutes les vierges, elle a, seule, fixé mon choix, » et, depuis ce temps, occupe le fond de ma pensée. » Je la destine à concevoir, dans ses chastes enDelegi, prudensque animo interiore locavi:

- 75 Ut foret, intacta sanctum quæ numen in alvo Conciperet, ferretque pios sine semine partus. Ergo age; nubivagos molire per aera gressus, Deveniensque locum, castas hæc jussus ad aures Effare, et pulchris cunctantem hortatibus imple:
- 80 Quandoquidem genus e Stygiis mortale tenebris
  Eripere est animus, sævosque arcere labores. »
  Dixerat: Ille altum, zephyris per inane vocatis,
  Carpit iter, scindit nebulas, atque aera tranat
  Ima petens, pronusque leves vix commovet alas.
- 85 Qualis, ubi ex alto notis Mæandria ripis
  Prospekit vada, seu placidi stagna ampla Caystri,
  Præcipitem sese candenti corpore cycnus
  Mittit agens: jamque implumis, segnisque
  videtur

Ipse sibi, donec tandem potiatur amatis 90 Victor aquis : sic ille auras, nubesque secabat. Ast ubi palmiferæ tractu stetit altus Idumes : Reginam haud humiles volventem pectore curas » trailles, un Dieu, la sainteté même, et produire, » sans le concours d'un époux, un divin rejeton. » Voici le moment: dirige ton vol à travers la nue; » une fois arrivé, rends mes paroles à ses pudi-» ques oreilles; et, pour hâter ses délais, emplis » son âme de l'amour de la gloire; car mon dessein » est arrêté: je veux arracher la race humaine aux » ténèbres de l'enfer, et la garantir d'éternels mal-» heurs. »

L'Ange, à ces mots, appelle les zéphyrs, prend son vol à travers l'espace, fend la nue, nage au sein des airs, et, penché vers la terre, meut à peine ses ailes légères. Ainsi que du haut des cieux, à la vue des rives délicieuses du Méandre, ou de la surface paisible du Caystre, un cygne, au plumage d'argent, s'élance d'un vol précipité vers les ondes: lui-même, il se croit immobile et sans plumes, jusqu'au moment où, vainqueur des distances, il jouit enfin de ces eaux désirées; ainsi l'immortel sillonne et les airs et les nuages.

Mais à peine il s'arrête sur les palmiers qui couvrent les terres de l'Idumée: il aperçoit la Adspicit, atque illi veteres de more Sibyllæ

In manibus : tum siqua ævo reseranda nepo-

tum

95 Fatidici casto cecinerunt pectore vates.

Ipsam autem securam animi lætamque videres
Auctorem sperare suum : namque adfore tem-

pus,

Quo sacer æthereis delapsus spiritus astris Incorrupta piæ compleret viscera matris, 100 Audierat. Proh, quanta alti reverentia cœli Virgineo in vultu est! oculos dejecta modestos Suspirat, matremque Dei venientis adorat,

Felicemque illam, humana nec lege creatam Sæpe vocat: necdum ipsa suos jam sentit honores.

Purpureos retegit vultus, numenque professus Incessuque habituque, ingentes explicat alas, Ac tectis late insuetum diffundit odorem. Mox prior hæc: «Oculis salve lux debita nostris,

Vierge. De sublimes pensées occupent son esprit : l'usage met dans ses mains les antiques oracles des Sibylles, sur ses lèvres les accords que les interprètes de la Divinité, les prophètes, avoient tirés de leur cœur pur, et que devoit réaliser l'âge de leurs neveux. Elle, c'est la sécurité dans l'âme et la joie sur le front, qu'elle attend son Créateur. Le temps viendra où, descendu des hauteurs étoilées, l'Esprit divin fécondera les chastes entrailles d'une mère Vierge : elle le sait. Quel respect pour les arrêts du ciel respire sur son pudique visage! Marie, ses beaux yeux baissés, soupire, et, du Dieu qui va naître, elle adore la mère, elle vante son bonheur, elle ne la croit pas née sous l'empire des lois humaines. Marie n'a pas même le soupçon de sa gloire.

Tout à coup le jeune messager, descendu des plages éthérées, découvre son visage éclatant, et, par sa démarche et son vêtement, révélant un immortel, il déploie l'étendue de ses ailes, remplit cette demeure d'un parfum inconnu, et, le premier, lui tient ce langage: «Lumière qu'atten-

- Cui sese tot dona, tot explicuere merenti
  Divitiæ superûm: quidquid rectique, probique
  Æterna de mente fluit: purissima quidquid
  Ad terras summo veniens sapientia cœlo
- Te genitor stabili firmam sibi lege sacravit,
  Perpetuos genitor cursus qui dirigit astris,
  Mansuramque tuo fixit sub pectore sedem.
  Idcirco cœtus inter veneranda pudicos
- 120 Una es, quam latis cœli in regionibus olim Tot divûm celebrent voces. Proh, gaudia terris Quanta dabis! quantis hominum succurrere votis

Incipies! » Stupuit confestim exterrita Virgo, Demisitque oculos, totosque expalluit artus.

Non secus ac conchis si quando intenta legendis Seu Micone parva, scopulis seu forte Seriphi,

» doient nos regards, astre depuis long-temps » connu du ciel, des vierges la plus pure, je » te salue! De quelles faveurs, de quels trésors » t'a comblée le Seigneur! Ton cœur renferme » tout ce que l'intelligence suprême produit de » justice et d'innocence, ce qu'apporte avec elle » la sagesse divine quand elle quitte le ciel pour » la terre, ce que la grâce répand, à grands flots, » dans l'âme des mortels. Le Dieu qui dirige la » marche immuable des astres, t'a consacrée par » un arrêt irrévocable à ses desseins; et sa de-» meure est fixée pour jamais dans ton âme. » Aussi devenue un objet d'hommages pour les » chœurs amis de la pudeur, seule, dans les vastes » régions du ciel, tu seras l'objet des éloges des » immortels. Quel bonheur tu assureras à la » terre! et quel appui tu prêteras aux vœux des » humains! » Marie, à ce langage, s'étonne et tremble : ses yeux se baissent, la pâleur s'étend sur tous ses membres.

Telle, occupée, les pieds nus, à recueillir des coquillages sur les bords de l'étroite Mycone Nuda pedem Virgo, lætæ nova gloria matris,
Veliferam advertit vicina ad littora puppim
Adventare, time. : nec jam subducere vestem
130 Audet, nec tuto ad socias se reddere cursu :
Sed trepidans silet, obtutuque immobilis
hæret.

Illa Arabum merces, et fortunata Canopi Dona ferens, nullis bellum mortalibus infert: Sed pelago innocuis circumnitet armamentis.

Tum rutilus cœli alipotens, cui lactea fandi
Copia, divinique fluunt e pectore rores
Ambrosiæ, quibus ille acres mulcere procellas
Possit, et iratos pelago depellere ventos:
« Exue, Dia, metus animo, paritura verendum
140 Cœlitibus numen, sperataque gaudia terris,
Æternamque datura venis per sæcula pacem.
Hæc ego, siderea missus tibi nuntius arce,
Sublimis celeres vexit quem penna per auras,

ou sur les roches de Sériphe, paroît une jeune vierge, la gloire et la joie de sa mère: voitelle un vaisseau, garni de ses voiles, diriger sa course vers le prochain rivage; éperdue, elle craint également de reprendre ses vêtemens et, d'une marche peu sûre, de rejoindre ses compagnes; silencieuse, tremblante, elle reste immobile et l'œil morne; le vaisseau, chargé des productions de l'Arabie et des trésors de l'Egypte fortunée, ne porte pas la guerre aux mortels: il promène, sans menace, sur les mers son brillant appareil.

Alors le ministre ailé du radieux séjour, dont le langage a la douceur du miel, et qui épanche de ses lèvres les flots d'une divine ambroisie capable de calmer les tempêtes et de soustraire la mer au courroux des aquilons : « Bannis, dit-il, » amie du ciel, bannis la crainte. Tu vas pro- » duire un Dieu adoré des immortels, et donner » à la terre un bonheur long-temps attendu, une » paix qui égalera la durée des siècles. Parti du » séjour étoilé, et porté d'une aile rapide à tra-

20

Vaticinor, non insidias, non nectere fraudes 145 Edoctus: longe a nostris fraus exulat oris.

Quippe tui magnum magna incrementa per orbem

Ipsa olim partûs, Virgo, sobolisque beatæ Adspicies: vincet proavos, proavitaque longo Extendet jura imperio, populisque vocatis

150 Ad solium, late ingentes moderabitur urbes: Nec sceptri jam finis erit, nec terminus ævi; Quin justis paulatim animis pulcherrima surget

Relligio. Non monstra, piis sed numina templis

Placabunt castæ diris sine cædibus aræ. »

ı 55 Dixerat: illa, animum sedato pectore firmans, Substitit, et placido breviter sic ore locuta est : « Conceptusne mihi tandem, partusque futuros, Sancte, refers? mene attactus perferre viriles

» vers l'espace, telle est l'annonce, tel le présage » que je t'apporte. Je n'ai pas appris à tendre des » piéges et dresser des embûches: l'imposture » est exilée de nos bords. Un jour, Vierge for-» tunée, tu verras de tes yeux le fruit de tes en-» trailles, ton heureux nourrisson étonner l'uni-» vers de l'éclat de sa grandeur, effacer ses aïeux, » et, par un long empire, éterniser son sceptre » héréditaire. Tu le verras appeler les nations au » pied de son trône, et, de tous côtés, étendre ses » lois sur de vastes cités. Inaltérable aux coups » du temps, ce trône sera sans fin : que dis-je? » la religion, dans l'âme des justes, croîtra tou-» jours plus belle, le sang cessera de couler dans » les temples : ce ne sont plus des monstres , c'est » un Dieu qu'apaiseront désormais des autels » pacifiques. »

Il dit: la Vierge, l'esprit calmé, l'âme raffermie, balance un moment, et, la sérénité sur le front, répond en peu de mots: « Quoi! tu m'an-» nonces et la fécondité de mon sein et la nais-» sance d'un fils! crois-tu que, d'un homme, je Posse putas? cui vel nitenti matris ab alvo
160 Protinus inconcussum, et ineluctabile votum
Virginitas fuit una: nec est cur solvere amatæ
Jura pudicitiæ cupiam, aut hæc fædera rumpam.»

« Immo istas, quod tu minime jam rere, per aures.

Excipit interpres, fœcundam spiritus alvum 165 Influet, implebitque potenti viscera partu, Flammifero veniens cœlo, atque micantibus astris.

At tu virgineum mirata tumescere ventrem, Hærebis pavitans: demum, formidine pulsa, Gaudia servati capies inopina pudoris.

170 Neve hæc vana putes, dictis aut territa nostris Indubites : seræ dudum concessa senectæ Dona oculos pone ante tuos. Nam sanguine avito Juncta tibi mulier, sterilis licet illa, gravique Pressa ævo, haudquaquam speratum hoc tempore pignus » puisse souffrir l'approche? Au sortir des en-» trailles maternelles, une éternelle virginité fut » pour moi un vœu inviolable et sacré; rien, » non, rien ne me fera renoncer à la pureté que » je chéris et rompre mes sermens. »

« Hé bien, reprend le céleste messager, c'est par » la voie même de l'ouïe, quelque peine que tu » aies à le croire, qu'il descendra dans tes en-» trailles, et les remplira de germes producteurs, » cet esprit descendu de la voûte qu'embellissent » le soleil et les astres. Toi, à la vue de ton sein » qui, vierge encore, déjà s'accroît, tu resteras » tremblante, étonnée; enfin, tes alarmes éva-» nouies, tu goûteras le bonheur inattendu d'a-» voir conservé la pureté; et, pour affermir ta » foi à mes paroles, bannir tes craintes, dissiper » tes incertitudes, arrête les yeux sur la faveur que » vient d'obtenir du ciel, dans une vieillesse avan-» cée, une femme que t'unit le sang de ses aïeux. » Une stérilité, prolongée jusque sous le poids » des années, avoit rendu son cœur étranger à » l'espérance : aujourd'hui son sein renferme un

175 Fert utero, et felix sexto sub mense laborat.
Usque adeo magno nil non superabile cœlo est! »

His dictis, Regina oculos ad sidera tollens, Cœlestumque domos superas, atque aurea tecta, Adnuit, et tales emisit pectore voces:

180 «Jamjam vince, fides, vince, obsequiosa voluntas:
En adsum: accipio venerans tua jussa, tuumque
Dulce sacrum, Pater omnipotens: nec fallere
vestrum est,

Cœlicolæ: nosco crines, nosco ora, manusque, Verbaque, et aligerum cœli haud variantis alumnum. »

185 Tantum effata, repente nova micuisse penates

Luce videt : nitor ecce domum complerat; ibi illa,

Ardentum haud patiens radiorum, ignisque corusci,

Extimuit magis. At venter, mirabile dictu!

» gage de fécondité, et gémit depuis six mois » sous ce précieux fardeau. Tant il n'est rien que » ne puisse surmonter la céleste puissance! »

A ces mots, la Vierge, les yeux levés vers les astres et les palais dorés qu'habitent les immortels, la Vierge souscrit enfin; et, de son cœur, tire ces paroles: « O Foi, tu triomphes! qu'avec » toi triomphe aussi l'obéissance! me voici: res- pectueuse et docile, je courbe la tête, Dieu » tout-puissant, et crois à ce consolant mystère. » Esprits célestes, l'imposture vous est étran- père: je reconnois à ses cheveux, ainsi qu'à son » front, à ses mains, ainsi qu'à son langage, un » nourrisson ailé du ciel, ami de la vérité. »

Elle dit: tout à coup sa demeure lui paroît éclairée d'une lumière nouvelle: une clarté soudaine en a rempli l'enceinte. Marie, qui ne peut soutenir l'ardeur des rayons et la vivacité de la flamme, sent croître son effroi. Son sein (ce langage peut étonner, mais ne renferme rien d'inconnu) sans violence et sans outrage à la pudeur, son sein, par une mystérieuse parole, conçoit et Non ignota cano, sine vi, sine labe pudoris,
190 Arcano intumuit verbo. Vigor actus ab alto
Irradians, vigor omnipotens, vigor omnia complens

Descendit, Deus ille, Deus: totosque per artus
Dat sese, miscetque utero: Quo tacta repente
Viscera contremuere: silet natura, pavetque
195 Adtonitæ similis; confusaque turbine rerum
Insolito, occultas conatur quærere causas.
Sed longe vires alias, majoraque sentit
Numina. Succutitur tellus: lævumque sereno
Intonuit cœlo, rerum cui summa potestas,
200 Adventum nati genitor testatus: ut omnes
Audirent late populi, quos maximus ambit
Oceanus, Tethysque et raucisona Amphitrite.

Hos inter medios cœli terræque fragores, Æquatis properans volucer pulcherrimus alis, 205 Omnia dum trepidant, discesserat : altaque nabat

Per loca: cum Virgo celsis in nubibus illum

s'enfle : une vertu émanée des cieux, au milieu des éclairs, vertu toute-puissante, vertu partout répandue, Dieu, oui, Dieu lui-même est descendu : il s'insînue dans tous ses membres et se mêle à ses entrailles. Un mouvement soudain les agite: la nature se tait et tremble: on la diroit éperdue. Dans le trouble que produit cet événement surhumain, elle s'efforce d'en rechercher les causes et découvrir le mystère : mais bientôt elle éprouve une force supérieure, une volonté plus puissante. La terre est ébranlée, le tonnerre, sur un ciel serein, gronde : augure favorable! c'est l'arbitre suprême, c'est le Père qui proclame l'arrivée de son Fils. Il veut qu'ils la connoissent, tous les peuples qu'enserre, dans un cercle immense, l'humide ceinture des mers irritées.

Pendant que le ciel et la terre retentissent de ce fracas, l'Ange, les ailes également déployées, hâte son essor au milieu de l'effroi général, et vogue déjà dans l'océan des airs, quand la Vierge le voit, au sein des nues, agiter tour à tour les Alternantem humeros videt, atque immensa secantem

Ventorum spatia, et jam versicolore per auras Fulgentem pluma, ac cœli convexa petentem.

Quem demum tali adspectans sermone secuta est:
« Magne ales, celsi decus ætheris, invia rerum
Qui penetras, longeque et nubila linquis, et Euros
Antevolans, læto seu te felicia tractu

Sidera, quæque suos volvuntur signa per orbes 215 Exspectant redeuntem: alti seu certa reposcit Crystalli domus, et vitrei plaga lucida regni: Seu propiora vocant supremo tecta tonanti, Qua patet in summum regio flammantis Olympi, Teque amor, et liquidis flagrans alitignibus aura: 220 I, precor, i, nostrum testis defende pudorem. »

Nec plura his: Tum vero aciem deflectit, et omnes,

Haud mora, sollicito percurrit lumine montes: Agnatamque animo, conceptaque pignora versat, Multa putans, serumque uteri miratur honorem. épaules, fendre l'immense empire des vents, étaler les nuances variées de son plumage, et monter à la céleste voûte. Elle le suit des yeux, et lui adresse ces accens : « Ministre ailé du Seigneur, » et l'ornement du ciel, toi qui pénètres d'impé-» nétrables secrets, et laisses sous tes pas les » nuages et les autans! soit que les astres bienfai-» sans dans leurs espaces fortunés, et les planètes » roulantes dans leurs orbites, attendent ton re-» tour; soit que le palais de crystal et la plage » transparente te rappellent dans leur brillante » enceinte; soit qu'un séjour élevé te rapproche » du maître du tonnerre et de cette région où se » découvre la cime enflammée du ciel, et que la » charité t'embrase et te repaisse de ses pures ar-» deurs; va, je t'en conjure, et sois, de mon amour » pour la virginité, le témoin et le défenseur. »

A ces mots, Marie s'arrête, puis détourne la vue et, d'un œil inquiet, parcourt toutes les montagnes. C'est Elisabeth, c'est le fruit de ses entrailles qui la remplissent de mille pensées: c'est la fécondité tardive de son sein qu'elle admire.

- Pallentesque domos veris rumoribus implet:
  Optatum adventare diem, quo tristia linquant
  Tartara, et evictis fugiant Acheronta tenebris,
  Immanemque ululatum, et non lætabile murmur
- 230 Tergemini canis : adverso qui carceris antro Excubat insomnis semper, rictuque trifauci Horrendum, stimulante fame, sub nocte profunda

Personat, et morsu venientes adpetit umbras.

Tum vero heroes lætati, animæque piorum
235 Ad cœlum erectas cœperunt tendere palmas.
Atque hic insignis funda, citharaque decorus,
Insignis sceptro senior, per opaca locorum
Dum graditur, nectitque sacros diademate crines:
Dum legit effœtos Lethæo in gramine flores,
240 Qua tacitæ labuntur aquæ, mutæque volucres
Ducunt per steriles æterna silentia ramos:

Cependant, la Renommée descend chez les habitans des Limbes, et remplit de bruits réels cette souterraine demeure: il arrive ce jour, objet de leurs désirs, qui doit les arracher à l'horreur du Tartare, dissiper les ténèbres, dépeupler l'Achéron, et, pour jamais, étouffer les sinistres clameurs et les épouvantables hurlemens du chien à trois têtes. Le monstre! inaccessible au sommeil, il veille à la porte de son antre; puis, quand la faim le presse, il tire de son triple gosier, pendant l'épaisseur de la nuit, d'horribles sons, et menace, de la dent, les ombres qui s'approchent.

Alors ces pieux héros, ces âmes vertueuses se livrent à l'allégresse et tendent à la fois vers le ciel leurs mains suppliantes : alors ce vieillard qu'ont immortalisé sa fronde, sa harpe et son sceptre, erroit dans ces lieux sombres, et, les cheveux ceints d'un diadème, il cueilloit des fleurs décolorées sur ce gazon où le Léthé promène sans bruit ses ondes, sous ces arbres stériles où des oiseaux muets passent les jours dans un éternel

#### 32 . DE PARTU VIRGINIS. LIB. I.

Adtonita subitos concepit mente furores,
Divinamque animam; et consueto numine
plenus,

Intorquens oculos, venientia fata recenset:

245 « Nascere, magne puer, nostros quem solvere nexus,

Et tantos genitor voluit perferre labores.

Magne puer, cui se hæc tandem spolianda reservant

Regna, tot, heu! miseris hominum ditata ruinis : Nascere, venturum si te mortalibus olim

250 Pectore veridico promisimus: igneus ut nos Viribus adflatos cœlestibus ardor agebat Insinuans: si sacra peregimus, et tua late Jussa per immensum fama vulgavimus orbem. En ridet pax alma tibi: simul ecce potentes

255 Impulsi cœlo, divisque auctoribus acti,
Orbe alio properant reges. Salvete, beati
Æthiopes, hominum sanctum genus, astra secuti:
Scilicet huc vestris adfertis munera regnis.

silence. Tout à coup son âme s'enflamme; une soudaine extase, un feu céleste la remplit : ses yeux s'égarent; et, plein du Dieu quid'inspira jadis, il dévoile les destins qu'enfantera l'avenir :

« Parois enfin, ô toi qui, fidèle à la volonté de » ton Père, dois rompre nos chaînes et subir des » peines si cruelles, toi à qui est réservée la dé-» pouille de cet empire trop long-temps enrichi » des débris nombreux de notre frêle humanité! » Parois, divin Enfant, parois à la lumière. Ja-» dis, qu'une céleste ardeur, insinuée dans mon » âme, m'embrasait de ses feux, j'annonçai d'une » bouche véridique ta naissance à la terre, te » portai de religieux hommages, et forçai la re-» nommée de répandre tes lois dans l'immensité » de l'univers. Vois la paix bienfaisante te sou-» rire : vois aussi des monarques inspirés du ciel » et guidés par un flambeau céleste, accourir vers » toi d'une contrée lointaine. Je vous salué, pieux » étrangers! fortunés mortels, je vous salue! c'est » sous les auspices des astres qu'arrachés à l'E-» thiopie, votre empire, vous apportez ici des Accipe dona, puer : tuque, o sanctissima mater, 260 Sume animos; jam te populique, ducesque frequentant

Littore ab extremo, et odoriferis Nabathæis.

- » Ille autem aurata fulgens in veste sacerdos Jam canus, jam maturo venerabilis ævo, Quid sibi vult? sacras puerum qui sistit ad aras,
- 265 Sic venerans, lætoque inspectans æthera vultu?
  Seque dehinc facili clausurum lumina fato
  Exclamat: quod speratum per sæcula munus,
  Promissamque diu pacem, certamque salutem
  Terrarum exorta liceat sibi luce tueri
  270 Optanti, seniumque ideo, Parcasque trahenti.
  - » Sed quid ego, heu! dira conspersos cæde penates

Infantum, et subito currentes sanguine rivos Adspicio? tristisque meas vagitus ad aures

- » présens. Reçois, Enfant divin, reçois ces offran » des; et toi, mère vertueuse, relève ton cou » rage. Déjà, d'un rivage éloigné, des plaines odo-
- » riférantes de l'Arabie, les peuples et les rois te
- » viennent visiter.
- » Mais que prétend ce prêtre? une robe de » pourpre couvre son corps: l'âge a blanchi sa » tête et lui imprime la majesté. Avec quel » respect il présente l'Enfant aux saints autels! » La joie sur le visage, il contemple le ciel et s'é-» crie qu'au moment de fermer la paupière, il » bénira le destin: un bonheur qu'ont attendu » les siècles, la paix long-temps promise à l'uni-» vers, le salut du monde désormais assuré, objet » cher à ses vœux, ce jour lui permet de le voir, » ce jour dont l'espoir a prolongé sa vieillesse et
- retardé son trépas!
  » Mais que vois-je? des enfans immolés, des
  » pavés empreints des traces d'un massacre, des
  » ruisseaux de sang tout à coup répandus. A mes
- » oreilles parviennent des vagissemens plaintifs :
  » Dieu! quel crime d'égorger des enfans à peine

Fertur? io! scelus est partus jugulare recentes.

275 Crudelis, quid agis?nihil hi meruere: neque illum,
Quem petis, insano dabitur tibi perdere ferro.
Nunc, nunc, o matres, scelerata abscedite terra,
Dumlicet, inque sinu pueros abscondite vestros:
Nam ferus hostis adest. Propera jam, regia Virgo,
280 Inque Parætonias transfer tua pignora terras:
Admonet hoc magnum genitor qui temperat orbem.
Tuta domus, tutique illic tibi, Dia, recessus.

» Verum ubi bissenashyemes, bissenaque nati Solstitia, et tantos superaveris anxia casus,
 285 Ingentes imo duces de pectore questus,
 Aureaque assiduis pulsabis sidera votis.
 Nam puerum, quamvis per compita sæpe vocatum,
 Sæpe exspectatum consuetæ ad gaudia mensæ,
 Perquires nequicquam amens: nec cara peten-

290 Oscula, nec sera redeuntem nocte videbis;

tem

» arrivés à la vie! Que fais-tu, barbare? ils sont » innocens; et celui que tu veux pour victime » échappera à ton fer et trompera ta fureur. Quit-» tez, ô mères! il en est temps encore, quittez » cette terre inhumaine et cachez dans votre sein » vos enfans menacés. Il approche, le voici, l'en-» nemi. Hâte tes pas, fille des rois, et transporte » dans les champs de l'Egypte le fruit de tes en-» trailles! Tel est l'ordre du moteur suprême de » l'univers: le Tout-Puissant t'y promet un sûr » asile, une retraite hospitalière.

» Mais à peine tu verras ton fils joindre à deux » fois six hivers deux fois six étés : à peine tu » auras, mère inquiète, survécu à tant de dis-» grâces : alors, du fond de ton cœur, tu tireras » de profonds soupirs et fatigueras de tes vœux » continuels la brillante voûte des cieux. Car en » vain tu appelleras ton fils dans les routes di-» verses, en vain tu l'attendras aux plaisirs que lui » offrait la table : objet de tes infructueuses recher-» ches, il ne reviendra réclamer ni tes doux bai-» sers, ni le repos de la nuit. Trois jours consumés Tresque illum totos mœrenti pectore soles,
Et totidem trepidas somni sine munere noctes
Omnia lustrantes, questu omnia confundentes,
Flebitis, indigno perculsi corda dolore
295 Tuque senexque tuus. Quarto sed lucifer ortu,
Purpureos tremulo cum tollet ab æquore vultus.

Inventum dabit, et quærentibus offeret ultro.
O quas tunc lacrymas, o quæ tunc oscula, mater,
Quos dabis amplexus, misto inter gaudia fletu!
Soo Cumnatumante aras Patris, et delubra sedentem,
Mulcentemque senes dictis, animosque trahentem

Adspicies gavisa, ipso admirante senatu Primitias pueri ingentes, nec inane sagacis Pectoris indicium, natæque ad grandia mentis! 305 » Tu verò quid in arma ruis, scelerata juven-

tus?

Quid galeas, ensesque virûm, et fulgentia cerno Agmina? scutatasque procul sub nocte cohortes » dans la douleur, trois nuits encore passées dans » l'insomnie et les alarmes vous verront, ton » époux et toi, portant de tous côtés les yeux, » remplissant tout de cris plaintifs, en proie au » plus sombre désespoir, verser des larmes amè-» res. Mais la quatrième aurore, quand le soleil » lèvera, du sein tremblant des eaux, son front » vermeil, le présentera à vos regards, et, par » sa présence, terminera vos recherches. Mère » tendre, qu'ils seront doux alors tes pleurs et tes » baisers! quelles caresses tu lui prodigueras » au milieu de la joie et des larmes, quand, à » ta vue enchantée, il se montrera assis dans le » temple, devant l'autel de son Père, comman-» dant par le charme de ses discours la sensibi-» lité aux vieillards, l'admiration aux docteurs: » brillantes prémices, préludes éclatans d'un gé-» nie divin et d'une âme née pour les prodiges! » Mais pourquoi, coupable jeunesse, courir » aux armes? Pourquoi présenter à mes yeux ces » casques, ces glaives, ces bataillons étincelans? » Pourquoi encore, dans le lointain, ces cohortes

40 DE PARTU VIRGINIS. LIB. 1.

Obscura, et crebris radiantes ignibus hastas? Totne unum telis petitur caput? heu! furor, heu! mens

310 Cæca hominum, semperque odiis adcincta nefandis!

Jamque oleas, montemque sacrum, circumque supraque

Cinxere, et longa lucum obsedere corona.

Quò feror? ecce trahunt manibus post terga revinctis

Insontem: modo quem latas mira illa per urbes
315 Edentem, patrisque palam præcepta docentem
Adtoniti stupuere, illum regemque Deumque,
Humanæque ducem vitæ, fontemque salutis
Haud veriti, populo circum plaudente, fateri.
Heu facinus! mortemne etiam, et crudele minantur
320 Supplicium? sævos stringunt in vulnera fasces,
Horrentesque parant paliuro intexere dumos,
Tormenti genus, et capiti premere inde coronam
Vulnificam. Viden alternos ut arundinis ictus

» chargées de boucliers et de javelots, qui, dans » l'obscurité de la nuit, lancent de fréquens éclairs? » Une seule tête est-elle le but de tant de traits? » Ofureur, ô aveuglement, ô penchant funeste à de » coupables haines! Déjà les ennemis entourent » d'un cercle immense, et couvrent les contours » et le sommet de la montagne que tapisse l'o-» livier pacifique. Où suis-je ravi? Je les vois » saisir l'innocent, et, les mains liées derrière le » dos, l'entraîner. Naguère qu'il étonnoit de » mille merveilles de vastes cités et répandoit » les préceptes de son père, involontaires admi-» rateurs, ils osaient, au milieu des applaudisse-» mens du peuple, le proclamer Roi, Dieu, Ar-» bitre de la vie et Source du salut. O crime! est-» ce un cruel supplice, est-ce la mort qu'ils lui pré-» parent? Déjà ils s'arment de verges déchirantes, » ils enlacent des branches hérissées d'épines, et » vont, tourment inouï! enfoncer dans sa tête » cette couronne meurtrière. Les voyez-vous dé-» charger tour à tour des coups de roseau et, d'une » bouche barbare, multiplier les outrages? D'un

Incutiunt? geminantque truci convicia lingua?

325 Parte aliâ ingentes video de stirpibus imis
Everti palmas, altas ad sidera palmas,
Infelix opus: unde hominum lux illa, decorque
Pendeat, ah trepidis dirum et miserabile terris!

Cum patri æthereo moriens liventia pandet

- 330 Brachia, turpatosque atra de morte capillos, Oraque, demissosque oculos, frontemque cruore Jam madidam, et lato patefactum pectus hiatu.
  - » At mater, non jam mater, sed flentis et orbæ Infelix simulacrum, ægra, ac sine viribus umbra,
- 335 Ante crucem demissa genas, effusa capillum,
  Stat lacrymans, tristique irrorat pectora fletu.
  Ac si jam comperta mihi licet ore profari
  Omnia: defessi spectans morientia nati
  Lumina, crudeles terras, crudelia dicit
- 340 Sidera: crudelem sese, quod talia cernat Vulnera, sæpe vocat: tum luctisono ululatu Cuncta replens, singultanti sic incipit ore: Incipit, et duro figit simul oscula ligno

» autre côté, j'aperçois, funestes efforts! arrachés
» de leurs racines profondes, des palmiers dont
» la tête frappoit la nue. Là sera attaché la
» gloire et le flambeau du monde. Quel déplo» rable et sinistre spectacle pour la terre éperdue,
» quand, à l'instant de sa mort, il présentera à
» son Père céleste des bras meurtris, des cheveux
» souillés des horreurs du trépas, un visage et
» des yeux abattus, un front baigné de sang, et sa
» poitrine ouverte par une large blessure!

» Mais sa mère, hélas! elle a cessé de l'être: °
» éperdue, délaissée, ce n'est plus qu'un fantôme,
» une ombre impuissante et lugubre. Au pied de
» la croix, le front incliné, les cheveux épars, im» mobile, elle pleure: des larmes amères arro» sent sa poitrine; et, s'il m'est permis de racon» ter ce que me dévoile l'avenir, je dirai qu'à la
» vue des yeux mourans de son fils épuisé, elle ac» cuse et le ciel et la terre de barbarie: elle-même,
» pour contempler ses blessures, elle s'appelle
» cruelle. Alors éclatent ses douloureuses cla» meurs; et, d'une voix sanglotante, elle com-

Exclamans: Quisme miseram, quisculmine tanto
345 Dejectam subitis involvit, Nate, procellis?
Nate, patris vires, sanguis meus, unde repente
Hæofera tempestas? quiste mihi fluctus ademit?

Quæ manus indignos fœdavit sanguine vultus? Cui tantum in superos licuit? bella impia cœlo

350 Quis parat? hunc ego te post tot male tuta labores,

Postque tot infelix elapsæ incommoda vitæ

 Adspicio? tune illa tuæ lux unica matris?
 Tune animæ pax, et requies, spesque ultima nostræ

Sic raperis? sic me solam, exanimemque relinquis?

555 O dolor! exstincto jam te pro fratre sorores,
Pro natis toties exoravere parentes:
Ast ego pro nato, pro te dominoque Deoque
Quemmisera exorem? quo tristia pectora vertam?
Cui querar? ô tandem diræ me perdite dextræ:
560 Me potius, si qua est pietas, immanibus armis

» mence en ces termes; elle commence et couvre » de baisers le bois insensible : - Qui donc m'a » sitôt, ô mon fils! précipitée du faîte du bonheur » dans cet abîme de misère imprévue? Mon fils, » la vertu de ton père, le fruit de mes entrailles, » comment s'est tout à coup déchaîné ce cruel » orage? Quel flot t'a arraché à ma tendresse? Ce » sang qui souille ton visage, quelle main l'a » fait couler? Cet attentat sur les immortels, qui » l'a commis? et de cette guerre contre le ciel, » quel est le sacrilége artisan? Hélas! après une » vie de fatigues et de disgrâces, sans appui, mal-» heureuse, quel aujourd'hui je te vois! Ainsi, ô » toi, le charme unique de mon existence, toi, » la paix de mon âme et son dernier espoir, ainsi » tu m'es ravi! ainsi tu m'abandonnes seule et » demi-morte! Quel excès de douleur! Des sœurs » t'ont imploré pour un frère, des mères pour » leurs fils; moi, pour mon fils, mon Seigneur » et mon Dieu, hélas! qui pourrai-je implorer? » Quel secours réclamera mon cœur éperdu? A » qui adresser mes plaintes? Bras cruels, arraObruite: in me omnes effundite pectoris iras; Vel tu, si tanti est hominum genus, eripe matrem,

Quæ rogat, et Stygias tecum duc, nate, sub umbras.

Ipsa ego te per dura locorum, inamœnaque vivis
365 Regna sequar: liceat rumpentem cernere portas
Æratas: liceat pulchro sudore madentem
Eversorem Erebi materna abstergere dextra.
Hos illa, et plures fundet de pectore questus.

» Quod scelus Eois ut primum cernet ab undis
 370 Sol, indignantes retro convertere currus
 Optabit: frustraque suis luctatus habenis,
 Quod poterit tandem, auratos ferrugine
 crines

Inficiet, mœstamque diu sine lumine frontem
Ostendet terris: ut qui jam ploret ademptum
375 Auctorem, regemque suum: quin ipsa nigranti
Fratris ab ore timens, et tanto concita casu

» chez-moi la vie! Plutôt, si votre cœur connoît » encore la pitié, écrasez-moi du poids de vos » armes et déchargez sur moi toute votre fureur! » Oui, si tel est le prix de la race humaine, ô » mon fils ! abrège les jours de ta mère, elle t'en » conjure, et conduis-la sur tes pas au séjour de » la mort : je te suivrai dans ces lieux inhospita-» liers, que détestent les vivans : puissé-je te » voir briser les portes d'airain! puissé-je es-» suyer d'une main maternelle la sueur qui em-» bellira le vainqueur de l'Enfer! — A ces plain-» tes, sa douleur joindra d'autres plaintes encore. » A peine, au sortir des ondes orientales, le so-» leil découvrira ce crime, qu'il voudra faire re-» brousser son char indigné: en vain il luttera, les » rênes à la main : ce que pourront ses efforts, il » couvrira d'une teinte rembrunie ses cheveux do-» rés, et montrera long-temps à la terre son front » obscurci par la douleur : c'est à la perte de son au-» teur et de son maître qu'il donnera des pleurs. » La lune elle-même, effrayée de la tristesse em-» preinte au visage de son frère, et désolée d'un Cinthia cæruleo vultus obnubet amictu,
Avertetque oculos, lacrymasque effundet inanes.
At contra horrisono tellus concussa tremore,
380 Cum gemitu fremet, et ruptis excita sepulcris
Emittet simulacra. Quid, o, quid abire paratis,
Illustres animæ? non omnibus hæc data

Conditio : paucis remeare ad lumina vitæ
Concessum. Sed tempus erit, cum Martia rauco
385 Mugitu cœlum quatiet tuba , cumque
repente

Corpora per terras omnes late omnia surgent.

» Nunc autem sat, Tartarei si claustra tyranni
Effringat Rex ille, et caligantia pandat
Atria; diffugiant immisso lumine diræ

590 Eumenidum facies, jactis in terga colubris:
Quas atro vix in limo Phlegethontis adustum
Accipiat nemus, et fumanti condat in ulva.

Tum variæ pestes, et monstra horrentia Ditis Ima petant: trepident Briareia turba, Cerastæ,

Digitized by Google

» si cruel événement, la lune, un voile épais » étendu sur son front, détournera les yeux et ré-» pandra des larmes impuissantes. Pour la terre, » agitée d'un horrible fracas, elle tremblera, » gémira et, des tombeaux entr'ouverts, vomira » des fantômes. Ombres illustres, pourquoi cet » empressement à les quitter? Cet avantage n'est » pas commun à toutes les âmes: il en est peu qui » obtiennent de revoir la lumière. Mais un jour » viendra que la trompette guerrière remplira le » ciel de lugubres mugissemens, et que les corps, » dans toute l'étendue de la terre, reparoîtront à » la vie.

» Aujourd'hui, c'est assez que ce monarque » brise les portes de l'Enfer, ouvre le sombre re-» paire de son tyran, et qu'à l'aspect de la » lumière, les Euménides, à la face hideuse, les » serpens rejetés sur le dos, prennent la fuite: » à peine le Phlégéton les recevra dans un bois » embrasé, sur ses bords limoneux, et les ca-» chera dans ses roseaux fumans. Alors, dans ce » gouffre, descendront les monstrueux habitans 395 Semiferumque genus Centauri, et Gorgones atræ, Scyllæque, Sphingesque, ardentisque ora Chimeræ,

Atque Hydræ, atque Canes, et terribiles Harpyiæ,

Ipse catenato fessus per Tartara collo
Ducetur Pluton: tristi quem murmure circum
400 Inferni fractis mœrebunt cornibus amnes.

At nos virginea præcincti tempora lauru,
 Signa per extentos cœli victricia campos
 Tollemus, lætoque ducem clamore sequemur:
 Victor io, bellator io, tu regna profunda,
 Tu Manes, Erebumque, Potestatesque coerces
 Aerias, Lethumque tuo sub numine torques.
 Ille alto temone sedens, levibusque quadrigis

Non jam cornipedum ductos de semine equorum, 410 Nec qui consuetas carpant præsepibus herbas.

jugales,

Lora dabit, volucresque reget placido ore

» de l'abîme: l'effroi glacera Briarée et ses frères, » les cérastes et les centaures à double forme, » les noires gorgones, les scylles et les sphynx, » les chimères au visage enflammé, les hydres, » les chiens et les redoutables harpyes: Pluton, » lui-même, le col chargé de chaînes, Pluton sera » traîné, haletant, à travers le Tartare: à ses cô-» tés, les fleuves de l'infernal séjour, les cornes » brisées, déploreront son sort avec un plaintif

» marmare.

» Nous, le front ceint d'un laurier virginal, » nous éleverons dans les vastes plaines du ciel » nos drapeaux triomphans, et nous accompa-» gnerons notre chef de ces accens joyeux: Gloire » au guerrier, gloire au vainqueur qui soumet » l'empire souterrain et les mânes, l'Érèbe, les » puissances aériennes et la mort à ses lois! Assis » sur le timon élevé, il laissera flotter les rênes » sur son char léger, et guidera d'un regard se-» ¿sin ses coursiers ailés, coursiers étrangers à » ceux dont la corne arme les pieds, à ceux qui, » dans la crèche, paissent des plantes vulgaires.

- » Primus enim valido subnixus eburnea collo Fert juga, formosi pecoris custodia, Taurus; Stellatus minio Taurus: cui cornua fronti Aurea, et auratis horrent palearia setis:
- 415 Perque pedes bifidæradiant nova sidera gemmæ.

  Torva bovi facies; sed qua non altera cœlo

  Dignior, imbriferum quæ cornibus inchoet
  annum,

Nec quæ tam claris mugitibus astra lacessat.

- » Et juxta nemorum terror, rexque ipse ferarum
- 420 Magnanimus nitet ore Leo: quem fusa per armos

Convestit juba : pectoribus generosa superbit Majestas : non jam ut cædes, aut prælia sævus Adpetat, innocuis armantur dentibus ora : Grataque tranquillo ridet clementia vultu;

- 425 Sed cœlo ut spatietur, et alta ad sidera tendat.
  - » Hos post insequitur pulchros pennata per artus

» Le premier qui, sur son col vigoureux, porte » le joug d'ivoire, c'est le gardien d'un troupeau » superbe, le taureau embelli d'étoiles de pour-» pre: sur son front s'élèvent des cornes dor; des » soies d'or hérissent son fanon; et sous ses pieds » rayonnent, astres nouveaux, des diamans par-» tagés. Son air est farouche: mais le ciel n'en a » pas de plus digne d'ouvrir avec ses cornes la » saison pluvieuse, et d'éveiller les astres par de » plus sonores mugissemens.

» A ses côtés paroît le roi même des animaux,

» la terreur des forêts, le lion. Le courage siége

» sur son front: une longue crinière tapisse ses

» flancs: sur sa poitrine règne une imposante

» majesté. Ce ne sont plus les combats, le car
» nage et le sang qu'il respire: sa gueule est

» armée de dents pacifiques; et, dans le calme

» de ses traits, sourit une douce clémence. Sa

» destinée est de parcourir les airs et de monter

» vers la céleste voûte.

» A leur suite vient le roi du ciel : un plu-» mage épais embellit son corps, une aigrette Alituum regina : sacræ cui vertice plumæ Adsurgunt; flavoque caput diademate fulget. Ipsa, ingens alis, ingentis fulminis instar,

430 Supra kominum tecta, ac montes, supraque volucres

Fertur; et obstantes cursu petit obvia nubes.

- » Ultimus humana sociat cervice laborem Alatus tergo juvenis : cui lutea lævo Ex humero chlamys, Eois inspersa lapillis,
- 435 Pendet: eam variant centum longo ordine reges,
  Antiquum genus, et Solymæ primordia gentis,
  Ostro intertexti. Veros cognoscere vultus
  Est illic: veros montes et flumina credas:
  Et vera extremo Babylon nitet aurea limbo.
- 440 » Tali sidereas curru subvectus in auras Indutos referens spoliis pallentibus axes,
  Perveniet: recto qua panditur orbita tractu
  Lactea, et ad sedes ducit candentis Olympi.
  Illic auratæ muros mirabimur urbis,

» sacrée surmonte sa tête: sur son front brille un » diadème d'or: à l'aide de ses ailes étendues, il » se lance, ainsi qu'un immense météore, par-» delà le séjour des humains, les montagnes, les » oiseaux, et monte, audacieux, vers la nue op-» posée à son essor.

» Le dernier, dont la tête partage la fatigue,
» est un jeune homme : des ailes s'attachent à
» son dos : de l'épaule gauche descend vers la
» poussière un manteau d'or, semé de perles
» orientales. Représentés sur un tissu de pour» pre, cent rois, race antique et prémices de
» la nation sainte, l'émaillent de leur nom» breux essaim. L'œil reconnoît des traits réels :
» il croit voir de vraies montagnes, de véritables
» fleuves : c'est Babylone qui brille à l'extrémité
» du tissu.

» Tel, porté dans l'espace étoilé, et ramenant » son char tapissé des dépouilles du pâle séjour, » il parviendra à ce sentier où la voie Lactée s'ou-» vre et conduit au palais lumineux du ciel. C'est » là que, d'un œil étonné, nous verrons dans une

- 445 Auratasque domos, et gemmea tecta, viasque Stelliferas, vitreosque altis cum montibus amnes. Atque ibi, seu magni celsum penetrale Tonantis, Sive alios habitare lares, ac tecta minorum Cœlicolûm dabitur, stellas numerare licebit:
- 450 Surgentemque diem pariter, pariterque cadentem

Sub pedibus spectare, et longos ducere soles: Longaque venturis protendere nomina seclis.»

Hæc ubi dicta : patres plausu excepere frequentes

Fatidicum vatem; sublatumque aggere ripæ
455 Adtollunt humeris, lætumque per avia ducunt.
Intremuere Erebi sedes, obscuraque Ditis
Limina. Suspirans imo de corde Megæra
Dat gemitum, et torvas spectat sine mente

Tum caudam exululans sub ventre recondidit

j.c.

» cité, des murs formés d'or, l'or élevé en palais, » des toits de diamans, des chemins semés d'é-» toiles, des fleuves de cristal et des monts sour-» cilleux. C'est là, s'il nous est donné d'habiter » le sanctuaire du maître du tonnerre, ou d'au-» tres demeures, et le séjour des esprits subalter-» nes, c'est là que nous pourrons compter les as-» tres, contempler sous nos pieds le soleil à son » aurore, aussi bien qu'à son coucher, couler de » longs jours, et transmettre aux siècles futurs » nos noms immortels. »

A peine il a parlé: les patriarches accueillent par de nombreux applaudissemens le chantre interprète de la destinée: ils l'enlèvent du rivage et le portent avec de joyeux transports, élevé sur leurs épaules, en d'inaccessibles espaces. Les gouffres de l'Érèbe ont tremblé: avec eux a tremblé le sombre palais de Pluton. Du fond de son cœur, Mégère tire de profonds soupirs et jette sur ses farouches compagnes de farouches regards. Alors, avec d'horribles hurlemens, Pluton cache sous lui sa queue tremblante et, de ses

460 Cerberus, et sontes latratu terruit umbras :
Commotisque niger Cocytus inhorruit antris :
Et vaga Sisyphiis hæserunt saxa lacertis.

**Þ®**≢

# L'ENFANTEMENT DE LA VIERGE. LIV. I. 59

cris, épouvante les ombres criminelles. Dans ses antres agités, le noir Cocyte se trouble, et le mobile rocher s'arrête dans la main de Sisyphe.

DE COMPASS

## L'ENFANTEMENT

# DE LA VIERGE.

LIVRE II.

## DE PARTU

## VIRGINIS.

## LIBER SECUNDUS.

REGINA, ut subitos imo sub pectore motus
Sensit, et adflatu divini numinis aucta est:
Haud mora, digressu volucris suspensa ministri,
Exsurgit; montesque procul contendit in altos
5 Festinans. Ea cura animo vel prima recursat,
Matronam defessam ævo, cui nulla fuissent
Dona uteri, mirum dictu! jam segnibus annis
Fœcundam, sextique gravem sub pondere
mensis

Protinus adfari, vocemque audire loquentis, 10 Et spectare oculis sterili data pignora matri.

Ergo adcincta viæ, nullos studiosa paratus

### L'ENFANTEMENT

## DE LA VIERGE.

## LIVRE SECOND.

MANTE sent à peine son sein, agité de mouvemens imprévus, grossir au souffle de la divinité: à peine l'envoyé céleste a disparu: après quelque incertitude, elle se lève et, d'une marche rapide, se dirige vers des montagnes lointaines. Il est un premier soin qui l'occupe: c'est une femme, déjà fatiguée par les ans et privée des gages que lui promettait l'hymen; une femme, qui le croirait? féconde sous le poids même de la vieillesse, et, depuis six mois, appesantie par un doux fardeau. Marie veut l'entretenir, entendre les réponses sorties de sa bouche et considérer, d'un œil attentif, le fruit accordé à sa stérilité.

Déjà, près de partir, elle n'a pas revêtu des

Induitur, nullo disponit pectora cultu:

Tantum albo crines injectu vestis inumbrans,

Qualis stella nitet, tardam quæ circuit Arcton,

15 Hiberna sub nocte: aut matutina resurgens
Aurora: aut ubi jam Oceano Sol aureus exit.
Quaque pedes movet, hac casiam terra alma
ministrat,

Pubentesque rosas, nec jam mœstos hyacinthos, Narcissumque, crocumque, et quicquid purpureum ver

- 20 Spirat hians, quidquid florum per gramina passim Suggerit, immiscens varios natura colores. Parte alia, celeres sistunt vaga flumina cursus: Exsultant vallesque cavæ, collesque supini: Et circumstantes submittunt culmina pinus;
- 25 Crebraque palmiferis erumpunt germina silvis.
  Omnia lætantur: cessant Eurique, Notique:
  Cessat atrox Boreas: tantum per florea rura
  Regna tenent Zephyri, cœlumque tepentibus auris
  Mulcent, quaque datur, gradientem voce salutant.

parures recherchées et couvert sa poitrine de poinpeux ornemens. Seulement, un voile blanc jeté sur ses cheveux, elle brille à l'égal de l'étoile qui, dans les nuits de l'hiver, parcourt l'Ourse paresseuse, telle que l'aurore qui lève sa tête matinale, telle encore que le soleil sortant, en gerbes d'or, de l'océan. Partout où se portent ses pas, naissent le romarin, les jeunes roses, l'hyacinthe étranger désormais à la tristesse, le narcisse, le safran, les parfums divers qu'exhale l'haleine du printemps, et toutes ces fleurs que la nature enfante, émaillées de diverses couleurs, sur les gazons. D'un autre côté, les fleuves suspendent leur course rapide : la joie fait tressaillir et les humbles vallons et les coteaux inclinés. Le pin d'alentour courbe sa tête, et de nombreux bourgeons éclosent sur les palmiers des bois. Partout éclate l'allégresse : l'Eurus se taît : comme lui, se taisent le Notus et le farouche Borée : le seul zéphyr règne dans les campagnes, caresse le ciel de sa tiède haleine et salue, par son murmure, les pas de la Vierge.

5

- Occurrit conjux justi senis: atque repente
  Plena Deo, subitoque uteri concussa tumultu,
  Excipit amplexu venientem, ac talibus infit:

  « O decus, o laudis, mulier, dux prævia nostræ,
- 35 Cœlitibus sola humanum quæ digna reperta es Conciliare genus, cœtusque adtollere ad astra Femineos: gremium cujus divinus obumbrat Palmes, inexhaustis terras qui compleat uvis: Quis me, quis tanto superûm dignatur honore?
- 40 Tune procul visura humiles, Regina, penates Venisti? tune illa mei pulcherrima regis Mater ades? viden', ut nostra puer excitus alvo,

Cum mihi vix primus vocis sonus ambiat aures, Jam salit, et dominum ceu præcursurus adorat?

45 Felix, Virgo, animi, felix, cui tanta mereri Credulitas dedit una: in te nam plena videbis

On arrive : sur le seuil se présente, d'un air auquel l'âge imprime le respect, l'épouse du saint vieillard : soudain, pleine de Dieu, étonnée du mouvement qui, tout à coup, agite ses entrailles, elle accueille l'étrangère dans ses bras, et lui parle en ces termes : « O toi qui, l'hon-» neur des épouses, nous ouvres la carrière de la » gloire; toi qui, par tes vertus, as, seule, mé-» rité d'unir la terre au ciel et d'élever notre » sexe jusqu'aux astres; toi, dont un pampre » divin ombrage les entrailles, pour remplir » l'univers de ses fruits inépuisables; lequel » des immortels m'honore d'une si grande fa-» veur? Quoi! tu viens, d'une contrée lointaine, » visiter mon humble demeure! toi, reine des » Anges, mère de mon Dieu, c'est toi qui, dans » tout l'éclat de la beauté, t'offres à mes regards! » Tu le vois, au premier son qui, de ta bouche, » vient frapper mes oreilles, l'Enfant s'agite, » tressaille dans mon sein, et, comme son pré-» curseur, adore déjà son maître. Vierge mille » fois heureuse, c'est à ta foi seule que tu dois

Omnia, quæ magni verax tibi dixit Olympi Aliger, arcano delapsus ab æthere cursu. » Illa sub hæc: «Miranda alti quis facta Tonantis,

50 O mater, meritas cœlo quæ tollere laudes
Vox queat? exsultant dulci mea pectora motu
Auctori tantorum operum: qui me ima tenentem,

Indignamque, humilemque suis respexit ab astris.

Munere quo gentes felix ecce una per omnes 55 Jam dicar : nec vana fides : ingentia quando Ipse mihi ingenti cumulavit munera dextra Omnipotens , sanctumque ejus per sæcula nomen ,

Et quæ per magnas clementia didita terras Exundat, qua passim omnes sua jussa verentes 60 Usque fovens, nullo neglectos deserit ævo.

Tum fortem exsertans humerum, dextramque coruscam,

Insanos longe fastus, mentesque superbas

» cet excès de bonheur. Tu verras réaliser en toi
» toutes les promesses du Ciel : descendu par un
» sentier mystérieux, un Ange, organe de la vé» rité, te les apporta des célestes hauteurs. »

« Mère fortunée, répond la Vierge, qui pourra » jamais exalter assez les merveilles qu'opère le » Seigneur? Est-il une voix capable de chanter » ses louanges? Mon cœur palpite, d'un doux » transport pour l'auteur des prodiges, le Dieu » qui, du haut des astres, a daigné, tout indigne » que j'en suis, jeter un regard sur mon humble » séjour. Étonnées de cette faveur, toutes les na-» tions me proclameront la plus heureuse des » mortelles. Non, ma foi n'est pas déçue : ces » grands bienfaits, c'est la main du Tout-Puissant » qui me les a prodigués : ah! son nom est saint, » tous les siècles le diront : sa bonté, à grands » flots répandue sur la terre entière, sans cesse » protége les hommes soumis à ses lois, sans » que le cours des siècles leur ravisse son intérêt » et ses soins. Il a, découvrant son bras irré-» sistible et sa main foudroyante, terrassé le

Dispulit, afflixitque super : solioque potentes Deturbans dedit in præceps , et ad ima repressit

65 Extollensque humiles aliena in sede locavit :
Pauperiemque famemque fugans, implevit
egenos

Divitiis: vacuos contra nudosque reliquit, Qui nullas opibus metas posuere parandis. Postremo sobolem, neque enim dare majus habebat,

70 Æternam genitor sobolem, sæclisque priorem Omnibus, æqualemque sibi de sanguine fidi Suscepit pueri, tantis quod honoribus unum Deerat adhuc, non ille animi, morumque suorum

Oblitus. Quippe id meditans, promiserat olim 75 Sacrificis proavorum atavis, stirpique nepotum.»

Hæc virgo. At senior, nullus cui vocis ademptæ

Usus erat, supplex nunc gressum observateuntis,

» faste insolent, abattu le superbe : il a renversé, » précipité de leur trône et plongé les rois dans » la poussière, tandis que, de la poussière re-» levant l'indigent, il l'a placé sur un trône » étranger. Le pauvre, soustrait à l'horreur de la » misère et du besoin, s'est vu comblé de ri-» chesses : pour le riche qui n'a pas su borner sa » fureur d'entasser des trésors, il l'abandonne, » dépouillé, sans ressources. Un fils enfin, un » fils, le plus signalé des biens qu'il pût donner, » un fils ternel, antérieur à tous les siècles et » l'égal de lui-même, le Seigneur rappelant sa » bonté première, l'a fait naître, pour mettre le » comble à tant de bienfaits, du sang de son » fidèle serviteur. Telle, dès l'origine, avoit été » sa pensée ; et les pères de nos ancêtres et la pos-» térité de leurs neveux en avoient reçu la pro-» messe. »

Ainsi parle Marie. Mais le vieillard, privé qu'il est de la parole, tantôt observe, d'un regard suppliant, la démarche et les pas de la Vierge, et, sur la terre qu'elle a foulée, il imprime des bai-

Nunc lætus tollit duplices ad sidera palmas:

Virgineosque pedes, tactæque dat oscula terræ:

80 Quoque potest, solo testatur gaudia nutu:

Ostenditque manu vatum tot scripta priorum :

Quæ quis agente Deo, quondam, dum vita manebat,

Edidit, et populis liquit celebranda futuris :

Scilicet effusum tactis de nubibus imbrem

85 Lanigerum in tergus : germenque e stirpe vetustæ

Arboris exsurgens: incombustumque sonoro

Igne rubum: et priscis stellam de patribus ortam.

Quæ dum cuncta gravi, venturi haud inscia, visu

Percurrit relegens, alto cum corde volutat 90 Conceptus virgo insolitos, et ab æthere lapsam Progeniem, pluviæ in morem, quæ, vellere molli Excepta, haud ullos sonitus, nec murmura reddit: Seque rubum, virgamque, alto se denique

missam

sers; tantôt, dans un joyeux transport, il lève ses mains vers le ciel, et par des signes, l'unique moyen qui lui reste, témoigne son allégresse; puis, il montre de la main les nombreux écrits que les prophètes publièrent pendant le temps de leur vie, sous l'influence de Dieu même, et transmirent à la connaissance des races futures. C'est une pluie épanchée, du sein de la nue silencieuse, sur une épaisse toison; c'est un rejeton qui s'élève du tronc d'un vieux arbre; c'est un buisson qui résiste à une flamme pétillante; c'est encore l'étoile qui naquit d'antiques patriarches.

Tandis que, d'un œil attentif qui lit au sein de l'avenir, Marie parcourt tous ces objets, elle médite, au fond de son cœur, cette mystérieuse conception, cet Enfant tombé du ciel, comme une rosée qui, reçue sur une laine moelleuse, ne produit ni bruit, ni murmure: elle voit, elle reconnaît en elle-même le buisson, la verge, l'astre éclatant destiné à éclairer la mer. Cependant elle craint de parler et de se proclamer digne d'un

## 74 DE PARTU VIRGINIS. LIB. II.

Sidus grande mari prorsum agnoscitque videtque,
95 Non tamen ausa loqui, tanto aut se dicere dignam
Munere: sed tacito affectu tibi, maxime divûm,
Grates, rector, agit, mentemque ad sidera tollit.
Et jam Luna cavum ter luce repleverat orbem,
Ter solitas de more intrarat cæca latebras:
100 Cum Virgo in patriam reditum parat, omnia
quando
Certa videt: subeunt dilectæ grata parentis
Adloquia, adsuetæque piis sermonibus ædes:
Quæque salutantis voces ac verba ministri
Audiit, et primos excepit cella volatus:

Ergoiter incæptum, caris digressa propinquis, Accelerat, relegitque viam per nota locorum Necmora, necrequies usquam: neclumina flectit, Cælicolûm quamvis sacro circumdata cætu, 110 Donec ad optatum pervenit sedula limen: Atque ibi, dum consueta suo cum pectore versat

105 Cella choris superûm lustrata, et cognita cœlo.

pareil honneur; mais, pénétrée d'une secrète sensibilité, elle vous rend grâces, ô Roi des immortels, et élève son esprit à la hauteur des cieux.

Déjà trois fois la lune a rempli de sa lumière le creux de son disque, et trois fois, fidèle à son usage, s'est replongée dans les ténèbres. Désormais tout est certain: Marie dispose le retour dans sa patrie. Elle rappelle à la fois les doux entretiens d'une mère chérie, cette demeure accoutumée à de pieux discours, et ce réduit qui, connu du Ciel et visité des immortels, vit l'envoyé du Seigneur, descendu dans cette modeste enceinte, apporter un respectueux salut et son important message.

Arrachée à la tendresse de ses parens, elle commence, elle hâte son voyage et foule les lieux qu'elle a déjà foulés. Il n'est pour elle ni délais, ni repos: au milieu même d'un cercle d'immortels, ses yeux ne voient que le seuil paternel, où la portent ses désirs. Elle arrive et rouvre son âme au bonheur qu'elle a déjà goûté.

Gaudia, paulatim maturi tempora ventris Adventare videt, scires jam numen in illa Grande tegi: nullos adeo sentire dolores 115 Dat superûm genitor, nullaque ex parte gravari.

Interea terra parta jam pace, marique,
Augustus pater æratis bella impia portis
Clauserat, et validis arctarat vincta catemis:
Dumque suas regnator opes, viresque potentis
120 Imperii, exhaustasque armis civilibus urbes
Nosse cupit, magnum censeri jusserat orbem,
Describi populos late, numerumque referri
Cunctorum ad sese capitum, quæ maxima tellus

Sustinet, et rapido complectitur æquore Nereus.

125 Ergo omnes lex una movet : Sua nomina mittunt

Qui montes, Aurora, tuos, regna illa feracis Armeniæ, qui convalles, atque alta Niphatæ Saxa tenent, longè pictis gens nota pharetris, Gens fines lustrare suos non segnis, et arcu, 130 Qua vagus Euphrates, qua devius exit Araxes, Cependant elle voit approcher le moment qui mûrit le fruit de son sein : on reconnoît que c'est un Dieu qu'il renferme; car, par une faveur du Roi des cieux, elle ne sent ni fardeau, ni douleur.

Cependant la paix régnoit sur la terre et les mers. Bellone, la cruelle Bellone, gémissoit enfermée sous des portes de bronze, chargée de chaînes étroites et pesantes. Auguste veut connoître la population, la force de ses Etats et les villes qu'ont épuisées les guerres civiles. L'ordre est porté: on va décrire l'empire, et compter les peuples et les hommes que la terre contient et que la mer embrasse dans sa vaste ceinture.

A cet ordre, l'univers est en mouvement : ils envoient leurs noms, ceux qui habitent les montagnes de l'Orient, les fertiles contrées de l'Arménie, les vallées et les roches sourcilleuses du Niphate, peuple que signalent des carquois colorés et l'empressement à parcourir ses frontières et défendre, l'arc à la main, ces espaces fortunés, ces champs bénis du ciel que l'amome embaume Felices tractus, et late munere divûm
Concessos defendere agros bene olentis amomi.
Censetur Tauri passim, censetur Amani
Incola: prædatorque Cilix: et Isaurica quisquis
135 Rura domat: quicumque tuas, Pamphylia, silvas,
Quique Lycaoniam, felicia jugera, quique
Flaventem curvis Lyciam perrumpit aratris.
Jam clari bello Leleges, populique propinqui
Jussa obeunt: gens quæque suo dat nomina ritu:
140 Qui Ceramon, bimaremque Gnidon, quique alta

Mœnia, dispositis ubi circumsepta columnis Tollit se nivei moles operosa sepulchri, Barbara quam rapto posuit regina marito: Et quos Mæandri, toties ludente recursu,

tuentur

145 Unda rigat, rigat ipse suo mox amne Cayster,
Herboso niveos dum margine pascit olores:
Quosque metalliferis veniens Pactolus ab antris
Circuit, et rutila non parcior Hermus arena:
Mysorum manus omnis, Apollineæque Celenæ:

de ses parfums, et qu'arrosent l'Euphrate et l'Araxe dans leur cours tortueux.

On compte à la fois l'habitant du Taurus et de l'Amanus, le Cilicien partisan du pillage, le cultivateur des plaines de l'Isaurie, le Pamphylien · relégué dans les bois, le laboureur de la fertile Lycaonie, et celui qui, courbé sur la charrue, sillonne la Lycie que dorent les moissons. Les Lélèges fameux dans les combats et les nations rapprochées obéissent à la loi; il obéit aussi le peuple qui garde Cérame et Gnide assise sur deux mers, les hauts remparts où s'élève, entouré de colonnes disposées avec symétrie, ce tombeau de marbre blanc, structure somptueuse, qu'une reine barbare consacra aux mânes de son époux ; celui que baignent le Méandre qui se joue en mille replis, et le Caystre lui-même qui nourrit sur ses bords verdoyans des cygnes argentés; celui qu'environnent le Pactole au sortir des antres fertiles en métaux, et l'Hermus également prodigue d'un sable d'or. Là, paroissent aussi tous les nourrissons de la

150 Idaque, Rhœtææque arces, celebrataque musis Pergama, Sigæumque jugum, Priameia quondam

Regna armis, ducibusque, ducum nunc nota sepulchris:

Quæ nauta, angustum dum præterit Hellespontum,

Ostendens sociis: « hoc, inquit, littore flentes 155 Nereïdes steterant, passis cum mœsta capillis Ipsa suum, de more, Thetis clamaret Achillem.»

His et Bithynæ classes, et Pontica late
Accedit regio: paret scopulosa Carambis:
Parendi studio fervet simul alta Sinope:
160 Fervet Halys: quique immensis procul amnibus
auctus

Cappadocum medios populos discriminat Iris: Thermodonque, Halybesque, adtritaque saxa Prometheo.

Præterea qua se Thracum Mavortia tellus

Mysie: Célènes témoin du triomphe d'Apollon, l'Ida, les forts de Rhœtée, Pergame qu'ont célébrée les Muses, et le promontoire de Sigée: contrées fameuses autrefois, sous l'empire de Priam, par des héros et des combats, aujour-d'hui par des tombeaux.... Le pilote qui fend les ondes resserrées de l'Hellespont, les montre aux compagnons de son voyage. « Voilà, dit-il, » le rivage où coulèrent les larmes des Néréi-» des, lorsque Thétys, les cheveux épars et les » yeux en pleurs, redemandoit avec des cris ré-» pétés, Achille, Achille, l'objet de son amour. »

Aux pilotes de la Bithynie se joint le citoyen du Pont : comme eux obéit la rocailleuse Carambis : la même ardeur entraîne l'altière Sinope, enflamme l'Halys et l'Iris, l'Iris qui, grossi dans le lointain d'immenses rivières, traverse les terres de Cappadoce, le Thermodoon, Halybe et les roches que pressa Prométhée: dans ces lieux divers qui voient la Thrace étendre son sol belliqueux, le Rhodope s'approcher des glaçons de l'Hémus, l'Axius précipiter ses ondes impétueuses à travers

Pandit, et algentem Rhodope procurrit in Æmum,
165 Qua Macedûm per saxa ruit torrentibus undis
Axius, umbrosæque tegunt Halyacmona ripæ:
Quaque jacet diris omen Pharsalia bellis,
Et bis Romana ferales clade Philippi,
Conveniunt populi certatim, et jussa facessunt.

Vos etiam vestros his adjunxistis alumnos,
Vicinæ passim vacuis jam mænibus urbes,
Antiquæ Grajorum urbes, gens optima morum
Formatrix, clara ingeniis et fortibus ausis:
Seu quæ littoreos tractus montesque tenetis:

Tum latus Epiri, qua formidabile nautis
Adtollunt summo caput Acroceraunia cœlo,
Urget opus; jamque Alcinoi dat regia censum,
Illyricæque manus, impacatique Liburni,

180 Littoraque Ionio passim pulsata profundo.

Nec tu, cui late imperium terræque marisque Bellatrix peperit virtus, et martius ardor, les rochers de la Macédoine, l'Halyacmon couler sous les épais ombrages de ses rives, Pharsale présenter des présages de sinistres combats, et Philippes montrer le théâtre de la double défaite des Romains, dans ces lieux, le même empressement réunit les peuples et les soumet à la loi.

A ces peuples se réunissent aussi vos nourrissons, cités voisines, dont les murs sont aujourd'hui déserts; antiques cités de la Grèce, la Grèce également habile à former les mœurs, cultiver les talens, enfanter les héros, soit que vous couvriez les bords de la mer ou le sommet des montagnes, soit que vous leviez vos têtes dispersées au milieu des ondes. Le même zèle éclate sur la côte de l'Épire, où le mont Acrocéraunien va frapper le ciel de sa cime que redoute le nautonnier. La loi atteint aussi le palais d'Alcinoüs, les peuplades illyriennes, le Liburnien ennemi de la paix, et les rivages battus des flots ioniens.

Tu soumets aussi tes peuples au dénombrement, toi qui dois ton empire sur l'étendue de la Non populos, non ipsa tuas, terra inclyta, gentes Describis, terra una armis et fœta triumphis, 185 Una viris longe pollens, atque æmula cœlo:
Nubiferæ quam præruptis anfractibus Alpes
Præcingunt, mediamque pater secat Apenninus,
Et geminum rapido fluctu circumtonat æquor.
Descripsere suos, quamvis non axe sub uno, 190 Hinc Rhenus pater indigenas, hinc latior undis Danubius, qui, silvarum per vasta volutus,
Pascere non populos, non lambere desinit urbes,
Donec ad optatam rapido venit agmine Peucen.

Quin et proceras scrutatur Gallia silvas,
195 Gallia Cæsareis Latio dignata triumphis:
Quam Rhodanus, quam findit Arar, quam permeat ingens
Sequana, piscosoque interluit amne Garumna.
Tum quas piniferis gentes prærupta Pyrene
Rupibus Herculeas prospectat ad usque columnas,

terre et des mers à ta vertu guerrière, à ton ardeur martiale, seule contrée fameuse par les armes, remplie de trophées, illustre par tes héros et rivale du ciel, toi que bordent les caverneux sommets des Alpes sourcilleuses, dont l'Apennin partage le centre, et que font retentir les flots bruyans des deux mers.

Ils comptent les habitans de leurs bords, quoique placés sous un ciel différent, ici le Rhin, là le Danube qui, roulant un plus vaste volume à travers de vastes forêts, ne cesse de nourrir des peuples divers, d'effleurer diverses cités, jusqu'au moment où, d'une course rapide, il atteint Peucé, l'objet de ses désirs.

La Gaule même fouille ses hautes forêts; la Gaule que les triomphes de César associèrent au Latium; la Gaule que fendent le Rhône et l'Arar, dont la Seine parcourt la longueur, et que la Garonne arrose de ses flots poissonneux.

Ils inscrivent aussi leurs noms, les peuples que Pyrène considère de ses rocs chargés de pins jusqu'aux Colonnes d'Hercule, que rassemble le 200 Cogit Anas, cogit ripa formosus utraque
Duria, et albenti Bætis præcinctus oliva,
Auratamque Tagus volvens sub gurgite arenam,
Quique suo terras insignit nomine Iberus.

Parte alia, vastas circumvocat Africa vires:
205 Getuli, Maurique duces rimantur opaci
Atlantis nemora, et dispersa mapalia silvis.
Scribitur et, vacuis ut quisque inventus arenis,
Seu pastor, seu subcinctis venator in armis
Observans sævos latebrosa ad tesqua leones.

210 Massylum quicumque domos, quicumque repostos

Hesperidum lucos, munitaque montibus arva Incolit, et ramis nativum decutit aurum: Et qui vertentes immania saxa juvencos Flectit arans, qua devictæ Carthaginis arces 215 Procubuere, jacentque infausto in littore turres Eversæ. Quantum illa metus, quantum illa

Urbs dedit insultans Latio et Laurentibus arvis!

laborum

Guadiana, que le Douro réunit sur ses bords enchantés, qu'abreuvent le Bétis bordé d'oliviers blanchissans, le Tage qui roule dans son lit un sable doré, et l'Hèbre qui, de son nom, embellit la contrée.

Plus loin, l'Afrique, à grands cris, convoque tous ses enfans : les tyrans du Gétule et du Maure fouillent les sombres réduits de l'Atlas et les chaumières éparses dans les bois : tout, sur ses sables arides, est compté, et le berger, et le chasseur qui, l'arme au côté, épie le lion farouche près de ses obscurs repaires. Il n'est oublié, ni celui qui habite les cabanes du Massylien, les bois lointains des Hespérides, les champs entourés de montagnes, et ravit à la branche l'or qu'elle a produit; ni celui dont les taureaux attelés à la charrue retournent d'énormes cailloux dans les lieux où Carthage vaincue vit tomber ses remparts et couvre du débris de ses tours un funeste rivage. O Latium! ô plaines de Laurente! que d'effroi, que de peines vous causa cette orgueilleuse cité! Apeine conserve-t-elle aujourd'hui quelques resNunc passim vix relliquias, vix nomina servans, Obruitur propriis non agnoscenda ruinis.

220 Et querimur, genus infelix, humana labare Membra ævo, cum regna palam moriantur et urbes?

Jamque Macas idem ardor habet : venere volentes

Barcæi: venere suis Nasamones ab arvis,
Navifragas qui per Syrtes, infidaque circum
225 Littora mœrentum spoliis onerantur, et altos
Insiliunt nudi cumulos exstantis arenæ,
Inque suas vertunt aliena pericula prædas.
Postremo Psylli, Garamanticaque arva tenentes:
Quique Cyrenæas suspendunt vomere glebas,

- 230 Laudatasque legunt succis præstantibus herbas; Quique Jovis palmeta, Hasbytarumque recessus: Marmaricas qui late oras, qui pascua servant Ægypti Meroesque, sacer quos Nilus inundat, Nilus ab æthereo ducens cunabula cœlo.
- 235 Nec minus et casta senior cum Virgine custos

tes, à peine un nom... Ensevelie sous ses propres ruines, l'œil ne la peut reconnoître. Et nous, race infortunée, nous nous plaignons des atteintes que l'âge porte à nos corps, quand nous voyons mourir les États et les villes!

Le zèle anime aussi le Mazace, entraîne le Barcéen, arrache le Nasamon à ses champs, le Nasamon qui, fixé au milieu des syrtes fécondes en naufrages, sur des rives infidèles, va se charger des dépouilles du malheureux, et qui, sans vêtemens, élancé sur des montagnes de sable, se fait, du péril d'autrui, une source de butin. Ils partagent ce zèle, le Psylle, le Garamante répandu dans les plaines, le cultivateur dont la charrue soulève les glèbes de Cyrène , l'amateur des plantes renommées pour leurs sucs salutaires, l'habitant des bois où croît le palmier de Jupiter, des réduits déserts du Hasbyte, des vastes rivages de Marmarie, des pacages de l'Égypte et de Méroé que le Nil arrose de ses flots sacrés, le Nil qui, des hauteurs du ciel, tire son origine.

La Vierge aussi revient dans sa patrie : avec

Ibat, ut in patria nomen, de more, genusque Ederet, et jussum non segnis penderet aurum. Ille donnum antiquam, et regnata parentibus arva

Invisens, secum proavos ex ordine reges,

240 Claraque facta ducum, pulchramque ab origine
gentem

Mente recensebat tacita: numerumque suorum, Quamvis tunc pauper, quamvis incognitus ipsis Agnatis, longe adveniens explere parabat. Jam fines, Galilæa, tuos emensus, et imas

245 Carmeli valles, quæque altus vertice opacat Rura Thabor, sparsamque jugis Samaritida terram

Palmiferis, Solymas a læva liquerat arces: Cum simul e tumulo muros ac tecta domorum Prospexit, patriæque agnovit mænia terræ.

250 Continuo lacrymis urbem veneratur obortis, Intenditque manus, et ab imo pectore fatur: « Bethlemiæ turres, et non obscura meorum

Digitized by Google

elle revient le vieux gardien de sa vertu. Il voulait, fidèle à l'usage, déclarer son nom, sa famille, et payer sans délai le tribut demandé. A la vue de l'antique demeure et des champs où régnèrent ses aïeux, Joseph rappeloit en silence les rois auteurs de sa race, les exploits des héros, la noble origine de sa nation; et, quoique pauvre et même inconnu de ses parens, il vient, d'une contrée lointaine, pour en compléter le nombre. Déjà il a franchi les frontières de la Galilée, les profondes vallées du Carmel, les champs qu'ombrage la tête altière du Thabor, les collines de Samarie couvertes de palmiers, et laissé sur la gauche les remparts de Solyme. Tout à coup, du haut d'un tertre, il aperçoit dans le lointain les murs et le toit des maisons, et reconnoît l'enceinte de sa terre natale. Aussitôt, les yeux mouillés de larmes, il salue la cité, lève les mains au ciel, et, du fond de son cœur, tire ces paroles : « Tours de Bethléem, et toi, empire long-temps » célèbre, demeure jadis illustre de mes ancê-» tres, je vous salue! Je te salue, ô terre qui as Regna patrum, magnique olim salvete penates: Tuque, o terra parens regum, visuraque regem,

- 255 Cui sol, et gemini famulantur cardinis axes, Salve iterum: te, vana Jovis cunabula, Crete Horrescet, ponetque suos temeraria fastus: Mœnia te Dircæa trement: ipsamque pudebit Ortygiam geminos Latonæ extollere partus.
- 260 Parva loquor: prono veniet diademate supplex
  Illa potens rerum, terrarumque inclyta Roma,
  Et septemgeminos submittet ad oscula montes. »
  Dixit, et extrema movit vestigia voce:
  Maturatque viam senior, tardumque fatigat
  265 Vectorem, et visas gressum molitur ad oras.

Et jam prona dies fluctus urgebat Iberos,
Purpureas pelago nubes aurumque relinquens.
Ecce autem magnis plenam conventibus urbem
Protinus, ut venêre, extremo e limine portæ
270 Adspiciunt. Mistum confluxerat undique vulgus,
Turba ingens. Credas longinquo exæquore vectas

» produit des rois, et qu'un roi étonnera bientôt » par son empire sur le soleil et l'un et l'autre pôle, » oui, je te salue! La Crète, fabuleux berceau de » Jupiter, te redoutera et déposera ses superbes » dédains: à ton nom, trembleront les murs de » Dircé; Ortygie même rougira de vanter les » deux fils de Latone. Que dis-je? tu verras la » maîtresse de l'univers, Rome, fière de ses con-» quêtes, incliner à tes pieds son diadème, et, » pour les couvrir de baisers, abaisser devant toi » les sept collines. »

Il dit: le vieillard, à ces mots, reprend son voyage, franchit l'espace; et, hâtant la marche de son humble coursier, il dirige ses pas vers les lieux que ses yeux ont aperçus.

Déjà, sur son déclin, le jour pressoit les flots de l'Ibérie, et teignoit de pourpre et d'or les nuages épars sur la mer. Les époux touchent à peine la porte, que, du seuil même, ils voient la ville remplie d'une foule immense: là étoit accouru de toutes parts un peuple innombrable. On le croiroit attiré par l'appât de marchandises Ad merces properasse: aut, devastantibus arva Hostibus, in tutum trepidos fugisse colonos. Cernere erat, perque anfractus, perque arcta viarum.

- 275 Cuncta replesse viros, confusoque ordine matres:
  Permistos pecori agricolas, hos jungere plaustra,
  Hos intendere vela, alios discumbere apertis
  Porticibus, resono compleri cuncta tumultu,
  Accensos variis lucere in partibus ignes.
- 280 Quæ pater admirans, tacito dum singula visu
  Percurrit, circumque domos et limina lustrat,
  Nec superesse locum tecto videt: «Ibimus,
  inquit,
  - Quo Deus, et quo sancta vocant oracula patrum.»
    Est specus haud ingens parvæ sub mœnibus
    urbis;
- 285 Incertum, manibusne hominum, genione potentis

Naturæ formatus, ut hæc spectacula terris Præberet, tantosque diu servatus in usus apportées d'un rivage éloigné, ou soustraites, par une fuite empressée de la campagne dans un sûr asile, à des ennemis dévastateurs. On voit, dans des passages étroits et tortueux, pressés, confondus sans ordre, les hommes et les femmes, les laboureurs et leurs troupeaux; ici les chars rapprochés des chars; là des toiles déployées, plus loin des tables dressées sous de vastes portiques : partout retentit un tumultueux fracas, partout brillent des feux étincelans. Tandis que le vieillard silencieux parcourt d'un œil surpris ces objets divers, et que ses regards promenés sur les vestibules et les maisons d'alentour, n'aperçoivent pas un lieu propre pour un abri : « Allons, dit-il, où nous » appellent le Seigneur et les oracles des pro-» phètes! »

Il est une grotte peu étendue au pied des remparts de cette étroite cité. Est-ce la main des hommes, est-ce le génie de la puissante nature qui l'a formée, pour offrir ce spectacle à la terre, et recevoir, long-temps conservée pour cette noble destination, le ciel même dans son enceinte

Ş

## 96 DE PARTU VIRGINIS. LIB. II.

Hospitio cœlum acciperet; cui plurima dorso Incumbit rupes, pendentibus undique saxis 290 Aspera; et exesæ cingunt latera ardua cautes: Defunctis operum domus haud ingrata colonis.

Huc heros tandem, superata ambage viarum, Sic monitus ducente'Deo, cum conjuge sancta Devenit, multaque senex se nocte recepit.

295 Ac primum siccis ramalibus excitat ignem :
Stramineoque toro comitem locat, ægra cubantis
Membra super vestem involvens : mox adligat
ipsos

Permulcens, jam non duros, jam sponte sequentes

Quadrupedes, ut forte aderat fænile saligna 300 Subfultum crate, et palmarum vimine textum.

Nunc, age, Castaliis quæ nunquam audita sub antris,

Musarumve choris celebrata, aut cognita Phoebo, Expediam: Vos secretos per devia calles, hospitalière; on l'ignore: mais sur son dos pèse un énorme roc, hérissé de pierres inclinées; des masses rongées s'attachent à ses flancs: c'est là qu'après ses travaux, le laboureur aime à se retirer.

C'est là aussi que, vainqueur des longs embarras de la route et docile à la voix du dieu qui le guide, arrive le vieillard avec sa vertueuse épouse, là que la nuit avancée le force de chercher un asile. Aussitôt, avec des branches séchées, il allume la flamme, et, plaçant sa compagne sur un lit de sarmens, il enveloppe d'un vêtement ses membres fatigués. Puis il attache les quadrupèdes qui, sensibles à ses caresses, s'empressent de le suivre à l'odeur des herbes suspendues sur un treillis que forment des branches de palmier et de saule.

Je vais donc dévoiler aujourd'hui des secrets qui jamais ne furent entendus dans les antres de Castalie, célébrés par le chœur des Muses et connus d'Apollon. Vous, habitans du Ciel, montrez-moi, si je l'ai mérité, montrez-moi dans ces 98

Cœlicolæ, vos, si merui, monstrate recessus 505 Intactos: ventum ad cunas et gaudia cœli, Mirandosque ortus, et tecta sonantia sacro Vagitu. Stat ferre pedem, qua nulla priorum Obvia sint oculis vatum vestigia nostris.

Tempus erat, quo nox, tardis invecta quadrigis, 510 Nondum stelliferi mediam pervenit Olympi Ad metam, et tacito scintillant sidera motu: Cum silvæque urbesque silent : cum fessa labore Accipiunt placidos mortalia pectora somnos · Non fera, non volucris, non picto corpore serpens

315 Dat sonitum: jamque in cineres consederat ignis Ultimus; et, sera perfusus membra quiete, Scruposo senior caput adclinaverat antro. Ecce autem nitor ex alto novus emicat, omnemque

Exsuperat veniens atræ caliginis umbram: 320 Auditique chori superûm, et cœlestia curvas lieux écartés, des sentiers mystérieux, des réduits inconnus des mortels. J'arrive au berceau, aux transports du Ciel, à la miraculeuse naissance, à ce séjour retentissant de vagissemens sacrés. Je vais porter mes pas où ne s'offriront point à mes yeux les traces de mes devanciers dans la poésie.

C'est le temps que, portée sur son char paresseux, la Nuit n'a pas encore atteint le milieu de l'espace étoilé: les astres étincellent dans leur paisible marche: le silence règne dans les bois et les villes: le sommeil verse ses douceurs dans l'âme des mortels fatigués: on n'entend ni monstres, ni volatiles, ni serpens à la peau tachetée. Déjà le dernier charbon s'étoit réduit en cendres; et le vieillard, les membres appesantis par un sommeil tardif, le vieillard avoit incliné sa tête sur la pierre de la grotte.

En ce moment, paroît une lumière nouvelle : descendue d'en haut, elle efface l'épaisseur des ombres de la nuit : l'oreille est frappée du son des guitares que pincent de leurs doigts célestes les Agmina pulsantum citharas, ac voce canentum.
Agnovit sonitum, partusque instare propinquos
Haud dubiis Virgo sensit lætissima signis.
Protinus erigitur stratis, cœloque nitentes

- 325 Adtollit venerans oculos, ac talia fatur:
  - « Omnipotens genitor, magno qui sidera nutu, Aeriosque regis tractus, terrasque, fretumque, Ecquid adest tempus, quo se sine labe serenam Efferat in lucem soboles tua? quo mihi tellus
- 530 Rideat, et teneris depingat floribus arva?

  En tibi maturos fructus, en reddimus ingens
  Depositum: tu, ne qua pio jactura pudori
  Obrepat, summo defende et consule cœlo.
  Ergo ego te gremio reptantem, et nota petentem
- 335 Ubera, care puer, molli studiosa fovebo
  Amplexu: Tu blanda tuæ dabis oscula matri
  Adridens; colloque manum et puerilia nectes
  Brachia, et optatam capies per membra quietem. »

chœurs desimmortels, et des accens de leurs voix mélodieuses. La Vierge avec transport a reconnu ce bruit; des signes certains lui annoncent l'approche de l'instant qui va la rendre mère. Soudain elle se lève sur sa couche, et, d'un air suppliant, porte au Ciel ses beaux yeux. « Dieu » puissant, s'écrie-t-elle, dont la volonté suprême » régit les astres, les plaines de l'air, et la terre » et les eaux! est-il donc arrivé le moment où ton » fils va se montrer sans tache à la clarté du jour; » ce moment où je verrai la terre me sourire, et » de tendres sleurs émailler les campagnes? Le » voici, le fruit est mûr, je te rends ce précieux » dépôt. Toi, du haut des cieux, veille à la con-» servation de ma pureté et garantis-la des souil-» lures. Ainsi, dans mes bras tu essaieras tes pre-» miers mouvemens, tu chercheras mon sein » nourricier, tu recevras, enfant chéri, les soins » et les doux embrassemens de ta mère : tu lui » donneras, en souriant, de doux baisers, tu en-» laceras à son cou tes mains enfantines, et goû-» teras sur mon cœur les douceurs du sommeil. »

#### DE PARTU VIRGINIS, LIB. 11.

102

Sic memorat, fruiturque Deo, comitumque micanti

- 540 Agmine, divinisque animum concentibus explet.
  Atque olli interea, revoluto sidere, felix
  Hora propinquabat. Quis me rapit? accipe vatem
  Diva, tuum: rege, Diva, tuum. Feror arduus altas
  In nubes: video totum descendere cœlum
- 545 Spectandi excitum studio. Da pandere factum Mirum, indictum, insuetum, ingens: absistite, curæ

Degeneres, dum sacra cano. Jam læta laborum, Jam non tacta metu, secli regina futuri Stabat adhuc, nihil ipsa suo cum corde caducum,

350 Nil mortale putans: illam natusque, paterque, Quique prius quam Sol cœlo, quam Luna niteret, Spiritus obscuras ibat super igneus undas, Stant circum, et magnis permulcent pectora curis.

Præterea redeunt animo quæcumque verendus 355 Dixerat interpres, acti sine pondere menses,

Elle dit : heureuse de son Dieu et de la troupe radieuse qui l'accompagne, son âme se rassasie de divins concerts. Cependant les astres ont fourni leur course, l'instant fortuné approche. Quel est ce ravissement que j'éprouve? Reine des cieux, accueille et daigne guider ton poète : mon essor m'élève vers la nue : je vois descendre le Ciel entier que ce spectacle attire. Donne-moi de dévoiler un prodige éclatant, qui jamais n'occupa ni la voix, ni la pensée d'un mortel. Loin de moi des soins profanes! c'est un événement sacré que je chante. - Debout encore, étrangère à la crainte, la reine du siècle futur s'applaudit de ses peines : son esprit n'admet rien de fragile et de mortel. Le fils et son père, et cet esprit qui, avant que le soleil partageât avec la lune l'empire du ciel, déjà promenoit ses flammes sur l'obscurité des eaux, tous sont à ses côtés et charment son esprit par de sublimes pensées. Puis à sa mémoire se retracent toutes les paroles du céleste messager, et ces mois écoulés sans fardeau pénible, et sa pureté sans atteinte. Tout à coup, ô nuit de bon-

### 104 DE PARTU VIRGINIS. LIB. II.

Servatusque pudor : clausa cum protinus alvo, O noctem superis lætam, et mortalibus ægris! Sicut erat foliis, stipulaque innixa rigenti, Divinum, spectante polo, spectantibus astris,

360 Edit onus. Qualis rorem cum, vere tepenti,
Per tacitum matutinus desudat Eous,
Et passim teretes lucent per gramina guttæ:
Terra madet: madet adspersa sub veste viator
Horridus, et pluviæ vim non sensisse cadentis

565 Admirans, gelidas udo pede proterit herbas.

Mira fides! puer æthereas jam lucis in auras Prodierat, fænoque latus male fultus agresti Impulerat primis resonum vagitibus antrum. Alma parens nullos intra præcordia motus,

370 Aut incursantes devexi ponderis ictus Senserat : hærebant immotis viscera claustris. Haud aliter, quam cum purum specularia solem Admittunt : lux ipsa quidem pertransit, et

Irrumpens laxat tenebras, et discutit umbras:

heur pour les anges et les malheureux mortels! tout à coup, appuyée qu'elle était sur une couche de feuillage et de chaume, de ses entrailles toujours fermées, sort et paroît, aux yeux du ciel, aux yeux des astres, ce divin fardeau. Telle, au retour du tiède printemps, l'aurore matinale distille en silence la rosée: la rosée émaille le gazon de perles arrondies, humecte la terre et pénètre le voyageur sous son grossier vêtement: étonné de ne l'avoir pas sentie au moment de sa chute, il foule d'un pied humide les herbes glacées.

Qui le croira? déjà l'Enfant a paru à la lumière, et, le corps douloureusement étendu sur une paille champêtre, il a, de ses premiers vagissemens, frappé l'écho de l'antre. Pour sa mère, aucun mouvement n'avoit agité ses entrailles, aucun coup n'avoit heurté son sein incliné par le poids : d'immuables barrières l'avoient tenu fermé. Ainsi des vitraux introduisent les rayons du soleil : la lumière a bientôt franchi l'obstacle, et, lancée dans l'enceinte, elle éclaircit les ombres et chasse les ténèbres : mais resté sans fracture, im-

375 Illa manent illæsa, haud ulli pervia vento, Non hyemi, radiis sed tantum obnoxia Phœbi. Tunc puerum tepido genitrix involvit amictu, Exceptumque sinu, blandeque ad pectora pressum

Detulit in præsepe. Hic illum mitia anhelo 580 Ore fovent jumenta. O rerum occulta potestas! Protinus agnocens Dominum procumbit humi bos

Cernuus: et, mora nulla, simul procumbit asellus Submittens caput, et trepidanti poplite adorat. Fortunati ambo! non vos aut fabula Cretæ

785 Polluet, antiqui referens mendacia furti, Sidoniam mare per medium vexisse puellam: Aut sua dum madidus celebrat portenta Cytheron Infames inter thyrsos, vinosaque sacra, Arguet obsequio senis insudasse profani.

590 Solis quippe Deum vobis, et pignora cœli Nosse datum, solis cunabula tanta tueri. Ergo dum refugo stabit circumdata fluctu pénétrable à l'haleine des vents, au souffle des hivers, le cristal offre seul un passage au soleil.

Alors Marie enveloppe l'Enfant de langes moelleux, le prend entre ses bras et le porte, doucement pressé contre son seina, dans la crêche: c'est là que les animaux l'échauffent de leur tiède et bienfaisante haleine. Mystérieuse puissance! le bœuf reconnoît son maître et vers la terre s'incline et tombe : comme lui, tombe l'âne qui, la tête baissée, les genoux fléchis, adore. Couple heureux! la Crète fabuleuse ne te dégradera pas de ses impostures et ne te peindra pas, coupable d'un antique larcin, portant à travers les mers la Vierge de Sidon. Le Cithéron, occupé de célébrer ses orgies au milieu de danses dissolues et d'excessives libations, ne t'accusera pas d'avoir complaisamment courbé sous le poids d'un infâme vieillard. A toi seul il a été donné de connoître un Dieu enfant du ciel, et de contempler un si glorieux berceau. Aussi, tant que l'onde mobile entourera la terre nourricière ; tant Terra parens: dum præcipiti vertigine cœlum Volvetur: Romana pius dum templa Sacerdos 395 Rite colet; vestri semper referentur honores: Semper vestra fides nostris celebrabitur aris.

Quis tibi tunc animus, quæ sancto in corde voluptas,

O genitrix! cum muta tuis famulantia cunis,

Ac circum de more sacros referentia ritus

(co. Adeniceres Domino genua inclinare notenti

400 Adspiceres Domino genua inclinare potenti, Et sua commotum trahere ad spectacula cœlum?

Magne pater, quæ tanta rudes prudentia sensus Leniit? informi tantos quis pectore motus Excivit calor, et pecudum in præcordia venit?

405 Ut quem non reges, non accepere tot urbes, Non populi, quibus una aras et sacra tueri Cura fuit; jam bos torpens; jam segnis asellus Auctorem late, possessoremque salutent?

Vocibus interea sensim puerilibus heros 410 Excitus, somnum expulerat, noctemque fugarat qu'un mouvement circulaire et rapide entraînera le ciel, tant que la piété conduira le pontife dans les temples de Rome, on célébrera à jamais ta gloire; et nos bouches rediront toujours ta fidélité.

Quels furent alors tes sentimens, ô Marie? quelle sainte volupté pénétra ton cœur, quand tu vis de muettes créatures entourer le berceau de leurs soins, porter à l'entour les hommages prescrits par la piété, et, les genoux courbés devant leur maître tout-puissant, appeler le ciel étonné à ce spectacle! Grand Dieu! quelle intelligence amollit leurs organes épais? quelle ardeur a produit de si vives sensations dans ces âmes ébauchées, et pénétré au cœur des animaux? Des rois, des cités, des peuples, chargés de la garde et de la défense de la religion et des autels, ont refusé de le reconnoître; et le bœuf stupide et l'âne paresseux adorent en lui l'auteur et le maître de l'univers.

Joseph, cependant, a entendu les cris de l'enfant : il s'arrache au sommeil et ravit à la nuit 110

Ex oculis: jamque infantem videt, et videt ipsum Majorem adspectu, majori et lumine matrem Fulgentem, nec quoquam oculos, aut ora moventem,

Sublimemque solo, superûm cingente caterva
415 Aligera. Qualis, nostrum cum tendit in orbem,
Purpureis rutilat pennis nitidissima phœnix,
Quam variæ circum volucres comitantur euntem:
Illa volans, solem nativo provocat auro,
Fulva caput, caudam et roseis interlita punctis

420 Cæruleam: stupet ipsa cohors, plausuque sonoro Per sudum strepit innumeris exercitus alis.

Miratur lucem insolitam : miratur ovantes Cœlicolûm cantus senior; tum victus, et amens, Adtonitusque animi, tantisque ardoribus impar

' 425 Corruit, et geminas vultum demisit in ulnas :
Adfususque diu telluri, immobilis hæsit.
Hic illum superi juxta videre jacentem :
Vidit dia parens, nec longum passa seniles

l'empire qu'elle exerce sur ses yeux. Déjà il voit le nouveau-né, il voit la mère même qui s'agrandit à ses regards et brille d'un plus radieux éclat. Sa vue lui semble immobile, ainsi que son visage; debout sur la terre, une troupe ailée d'immortels l'environne. Tel, au moment qu'il se dirige vers notre monde, le phénix étale des ailes rayonnantes d'une pourpre vermeille. Divers oiseaux accompagnent sa marche: dans son vol, il défie le soleil étonné de l'or dont la nature embellit sa tête, et de l'azur et des roses dont sa queue est émaillée. L'escorte, d'un œil surpris, le considère, et remplit l'espace serein des airs du battement tumultueux de ses ailes.

L'admiration, à cet éclat inconnu, à ces joyeux accords des immortels, l'admiration saisit le vieillard. Alors, terrassé, hors de lui-même, interdit, trop foible pour d'aussi vives ardeurs, il tombe, et, couvrant de la main son visage abaissé, long-temps il reste étendu, immobile sur la terre. C'est là, près du berceau, que les Anges le virent couché: Marie le vit aussi: impatiente des ténè-

#### I 12 DE PARTU VIRGINIS. LIB. II.

Obduci tenebris oculos, dat surgere, et ægrum 430 Sustentare genu, tremulisque insistere plantis, Divinosque pati vultus, superique nitorem Ignis, et æthereas vibrantia lumina flammas.

Ille ubi paulatim vires, animumque resumpsit:
Nodoso incumbens baculo, modulantia primum
435 Agmina, reginamque deûm de more salutat.
Mox ipsum accedens præsepe, ulvæque palustri
Impositum spectans dominum terræque marisque,

(O timor, o mentis pietas!) puerilia membra Non ausus tractare manu, cunctatur. Ibi auram,

- 440 Insperatam auram divino efflantis ab ore
  Ore trahens, subito correptus numinis haustu,
  Adflatusque deo, sic tandem voce quietà
  Incipit, et lacrymis oculos suffundit obortis:
  « Sancte puer, non te Phariis operosa columnis
- 445 Atria, non variata Phrygum velamina textu Excepere; jaces nullo spectabilis auro;

bres répandues sur les paupières du vieillard, d'une main complaisante, elle le relève; ses genoux affaiblis se raffermissent, il s'appuie sur ses pieds tremblans et contemple ces visages divins, le feu brillant, les célestes rayons que dardent tous les yeux.

A peine a-t-il repris par degrés les forces et le courage: appuyé sur un bâton noueux, il salue, ainsi le veut l'usage, d'abord les chantres immortels et la reine des cieux; puis, rapproché de la crèche, il considère, placé sur l'algue des marais, l'arbitre de la terre et des mers; et n'osant, craintif à la fois et pieux, toucher de la main les membres de l'enfant, il reste en suspens. Là, respirant un souffle inattendu qu'exhale la bouche du divin nourrisson, saisi d'une soudaine influence de la divinité, inspiré de Dieu même, il remplit ses yeux d'un torrent de pleurs, et, d'une voix calme, profère enfin ces paroles: « Saint enfant, » ce n'est pas dans un palais enrichi des colonnes » de l'Égypte, sur un tissu diversement coloré » par une main phrygienne, que tu reposes à ta

#### 114 DE PARTU VIRGINIS. LIB. [1.

Angustum sed vix stabulum, male commoda sedes,

Et fragiles calami, lectæque paludibus herbæ Fortuitum dant ecce torum. Laqueata tyrannos

450 Tecta, et regifico capiant aulæa paratu:

Te pater æterno superûm ditavit honore
Illustrans: tibi siderei domus aurea cœli
Plaudit, inexstinctosque parat natura triumphos.

Et tamen hanc sedem reges, hæc undique magni

455 Antra petent populi: longe quos cærula Calpe
Littore ab occiduo, nigrisque impellet ab Indis
Sol oriens: quos et Boreas et fervidus Auster
Diverso inter se certantes cardine mittent.
Tu pastor, tu dispersas revocare per agros
460 Missus oves late, pectusque offerre periclis;
Prodigus ah! nimium vitæ, per tela, per hostes

Obscurum nemus irrumpens, rabida ora luporum

#### L'ENFANTEMENT DE LA VIERGE, LIV. II. 115

» naissance. Une couche dorée ne t'attire pas des » regards : mais une étable étroite, un séjour » peucommode, deschaumes fragiles, des herbes » cueillies dans les marais, voilà le lit que tu » dois au hasard. Que les tyrans dorment sous » de superbes lambris, sur des tapis tissus avec » un luxe royal. Toi, le père des immortels t'a » couronné d'une gloire inaltérable. Le palais » radieux du ciel t'applaudit, et la nature te pré-» pare d'impérissalles triomphes. Cependant, » c'est à ce réduit, à cet antre sans beauté que se » rendront des rois fameux, des peuples innom-» brables, qu'enverront à la fois la sourcilleuse » Calpé des rives du couchant, et la naissante Au-» rore des plaines qu'habite l'Indien basané : là » viendront encore, d'un rivage opposé, ceux » que Borée glace, que réchauffe l'Auster. Tu es » ce pasteur descendu sur la terre, pour réunir » les brebis dispersées dans les champs et pré-» senter ta poitrine aux dangers : on te verra, » trop prodigue de ta vie et lancé au milieu des » ennemis et des traits, enchaîner dans les forêts

# 116 DE PARTU VIRGINIS. LIB. II.

Compesces, saturumque gregem sub tecta reduces!

O mihi, certa fides superûm! decus addite terris, 465 Nate deo, deus ipse, æterno e lumine lumen; Te, te, ego, te circum Genitrix, lætique ministri Concinimus, primique tuos celebramus honores,

Longaque perpetuis indicimus orgıa fastis.

ರಾತಿಕ

# L'ENFANTEMENT DE LA VIERGE. LIV. II. 117

» tousfues la gueule écumante des loups et ra» mener au bercail le troupeau rassasié. Garant
» certain des promesses du ciel, nouvel ornement
» de la terre, fils de Dieu, Dieu toi-même, lu» mière de la lumière éternelle, c'est toi que ta
» mère, toi qu'un cercle d'envoyés célestes, toi
» encore que ma voix chantent avec transport: les
» premiers, nous te rendons d'éclatans homma» ges et nous gravons pour toi, dans les fastes
» éternels, d'éternelles solennités. »



# L'ENFANTEMENT

# DE LA VIERGE.

LIVRE III.

# DE PARTU

# VIRGINIS.

#### LIBER TERTIUS.

AURATUM interea culmen bipatentis Olympi
Conscendit genitor, rerum inviolata potestas,
Læta fovens tacito sub pectore: mox jubet omnes
Ad sese acciri superos, quique atria longe

5 Observant, quique arcanis penetralibus adstant.
Præterea quos Eoos Aurora per ortus,
Et quos occiduæ propior videt Hesperus oræ.
Namque ferunt olim, leges cum conderet æquas
Rex superûm, et valido mundum suspenderet axe,

10 Diversas statuisse domos, diversaque divis
Hospitia, et dignos meritis tribuisse penates,

#### L'ENFANTEMENT

# DE LA VIERGE.

# LIVRE TROISIÈME.

CEPENDANT le père des immortels monte, arbitre suprême, aux sommets dorés du ciel, et nourrit une joie secrète au fond de son cœur. Bientôt l'ordre est donné: à ses côtés se rendent tous ceux qui, sentinelles vigilantes, de loin gardent les portiques, ou pénètrent dans l'enceinte du sanctuaire; ceux qu'éclairent l'aurore au berceau du jour et l'étoile du soir aux bords de l'occident. Quand le monarque du ciel imposa de justes lois au monde et le suspendit sur son axe immuable, il éleva diverses demeures pour les immortels, et fit, de ces asiles divers, la récompense du mérite. Le rang à chacun les assigne;

#### 22 DE PARTU VIRGINIS. LIB. III.

Ordine cuique suos. Illi data tecta frequentant: Armaque, et æratis adfigunt nomina valvis.

Haud morafit. Celerant jussi: volat æthere toto

Cœlicolûm glomerata manus, pars igne corusco
Tota rubens, pars stelliferis innexa coronis.

Ipse sedens, humeris chlamydem fulgentibus
aptat

Ingentem, et cœlum pariter terrasque tegentem.

Quam quondam, ut perhibent, vigilans noctesque diesque,

20 Ipsa suo nevit rerum natura Tonanti,
Adjecitque sacræ decus admirabile telæ,
Per medium, perque extremas subtegminis oras
Immortale aurum intexens grandesque smaragdos.

Illic nam varia mundum distinxerat arte

Gnara operum mater, certisque elementa figuris,
Et rerum species, animasque, et quidquid ab alta
Fundit mente pater. Generis primordia nostri,
Cernere erat limum informem: jam præpete penna

L'ENFANTEMENT DE LA VIERGE. LIV. III. 123 et, fidèle à s'y rendre, chacun attache au bronze des portes ses armes et son nom.

Tout à coup, à sa voix, les Anges partent et traversent, en essaims réunis, la plaine éthérée : les uns brillent de l'éclat de la flamme, les autres portent des couronnes d'étoiles. Dieu, placé sur son trône, couvre ses radieuses épaules d'un immense manteau qui s'étend à la fois sur le ciel et la terre. La nature, dit-on, les yeux ouverts et le jour et la nuit, la nature le fila pour son auteur, le maître du tonnerre : jalouse d'embellir ce tissu sacré d'un admirable ornement, elle entrelaça, au centre et sur les bords de la trame, un or immortel et de grosses émeraudes. Industrieuse ouvrière, elle diversifia, par la variété du travail, les parties du monde, et représenta, avec des traits différens, les élémens, les espèces, les âmes, et tout ce que produit l'intelligence suprême. Là, paroît ce limon grossier, origine de la race humaine : là, se montrent les oiseaux élancés, d'une aile rapide, dans le vague des airs, les monstres errant dans les forêts, les

# 124 DE PARTU VIRGINIS. LIB. III.

Deferri volucres liquidum per inane videres :

Jam silvis errare feras, pontumque natari Piscibus, et vero credas spumescere fluctu.

Hic postquam aligeros gemmata sedilia cœtus Accepere, pater solio sic infit ab alto : «Ætherei proceres, neque enimignoratis et ausus

Infandos, dirumque acies super astra frementes,
Si mecum juvat antiquos ab origine motus
Inspicere, et veterum pariter meminisse laborum:
Quandoquidem hæc vobis peperit victoria
laudem:

Huc animos, huc pacatas advertite mentes.

40 Vos, cum omne arderet cœlum servilibus armis,
Arctoumque furor pertenderet impius axem
Scandere, et in gelidos regnum transferre
Triones,

Fida manus mecum mansistis : et ultima tandem. Experti, cœlo victricia signa tulistis;

45 Æternumque alta fixistis in arce trophæum. Quos ego pro meritis insigni munere palmæ-

L'ENFANTEMENT DE LA VIERGE. LIV. III. 125 poissons nageant au sein des ondes; on diroit, sur une mer véritable, une véritable écume.

A peine les troupes ailées occupent leurs siéges de diamans : du haut de son trône, le Tout-Puissant leur parle en ces termes : « Princes du » ciel, il vous souvient des sacriléges attentats et » des cris de révolte proférés dans l'empire » éthéré : si vous aimez à reporter avec moi les » yeux et la pensée sur la cause de ces antiques » mouvemens et de ces antiques travaux qui vous » ont procuré une victoire et une gloire immor-» telles, écoutez et, dans vos esprits pacifiés, » recueillez mes paroles. Lorsque le ciel étoit en » proie à des hordes rebelles, qu'une sureur im-» pie tentoit d'escalader les régions hyperborées » et de transporter l'empire sous les glaces de » l'Ourse, je vous ai vus, troupe fidèle, rester » à mes côtés, puis, échappés aux derniers pé-» rils, planter au ciel vos drapeaux triomphans, » et, sur les célestes hauteurs, ériger un éternel » trophée : une palme éclatante a été la récom-» pense de vos services : associés à mon empire, Donavi, regnique in partem, operumque recepi, Præcipuosque habui lectosque ad jussa ministros: Usque adeo fixa antiqui stat gratia facti.

- 50 Nec minus et nostras audistis sæpe querelas,
  Vidistisque graves flammati pectoris æstus,
  Tunc cum prima novas egit dementia gentes
  Arboris auricomæ cælestia carpere poma:
  Poma gravi seros gustu læsura nepotes.
- 55 Munere quin superûm indignas spoliastis, et umbra

Sacrorum late nemorum : assiduoque labore
Multastis miseras, vitæ et breviorībus annis.
Quid repetam veteri sumptas de crimine pœnas,
Exiliumque informe Erebi, tenebrasque
repostas?

60 Quæ tacito mecum spectastis lumine, et iidem Terrarum sortem mæsti indoluistis acerbam. Aut etiam ut nostri, longo post tempore, tan-

Pectoris indomitas clementia vicerit iras?

# L'ENFANTEMENT DE LA VIERGE. LIV. III. 127

» associés à mes œuvres, mon choix vous a faits » les ministres de mes volontés, tant je conserve » ineffaçable le souvenir de cet ancien exploit! » Souvent aussi, vous avez été les témoins de » mes plaintes; et les violens transports de mon '» cœur enflammé n'ont pas échappé à vos yeux, » lorsque, entraîné par une première fureur, » l'homme, nouveau-né, cueillit sur un arbre » du ciel le fruit doré, fruit dont l'amertume » devait blesser sa plus reculée postérité. Pour » son indignité, vous lui avez ravi la prérogative » des immortels et les ombrages des célestes bos-» quets. Le malheureux! vous avez fait, d'un » travail continuel et d'une vie plus courte, son » châtiment. Mais pourquoi rappeler ce crime et » sa vengeance, l'exil du rebelle et les hideuses » ténèbres de l'abîme souterrain? Ce spectacle, » vous l'avez vu avec moi d'un œil étonné, et » vous avez aussi donné des larmes amères à l'a-» mère destinée des mortels. Dirai-je encore » comment, après bien des jours écoulés, la clé-» mence victorieuse a banni enfin la colère de Visque arcana leves sensim demissa per auras
Fœcundam intactæ complerit Virginis alvum?
An temere hoc, nullaque actum ratione putatis?
Quippe ita mansuras decuit me ponere leges:
Quo terræque polusque, homines divique
vicissim

Fæderibus starent certis, et pignore tanto

Servarent memorem cognatæ stirpis amorem.

Quare, agite, et jam nunc humana capessite fata.

Ac primum duris parvi sub cautibus antri

Gramineos lustrate toros: lustrate beatam

Pauperibus sedem calamis: cunctique recentes

Submissi cunas accedite, dum pia mater

Complexu in molli natum fovet, ubera pernox

Indulgens teneris pueri rorantia labris.

Nec procul, in stipula, demisso pectore, mutum

Procumbit pecus: et Domini vestigia lambens

80 Pervigilat, longos fundit dum tibia cantus.

Hic faustos ortus pueri, noctemque verendam Discursu per inane levi, passimque canoris » mon cœur? Comment une force secrète, lente-» ment descendue à travers les airs, a fécondé le » sein d'une vierge sans tache? Est-ce là l'ouvrage » du hasard? La raison n'y a-t-elle pas présidé? » C'étoient des lois immuables qu'il me falloit » porter pour unir, par une constante harmo-» nie, la terre et le ciel, les hommes et les » Anges; et, par un gage si grand, leur rappeler » à jamais l'amour qui unit leurs espèces. Écou-» tez donc, et connoissez les destinées humaines. » Allez d'abord sous la voûte rocailleuse d'une » grotte étroite, allez considérer ces lits de gazon, » cet heureux réduit formé des roseaux de l'in-» digence; et, tous, les yeux baissés, approchez » de ce berceau récent : c'est là qu'une tendre » mère échauffe de ses doux embrassemens un » enfant nouveau-né, et, pendant la durée de la » nuit, présente un sein fécond à ses tendres lè-» vres. C'est là que, non loin de la mère, des » animaux reposent, la tête inclinée, sur le » chaume; ils veillent en silence, tandis que la » flûte redit des accords prolongés, et flattent de

# 130 DE PARTU VIRGINIS. LIB. 111.

Laudibus excipite, et plausu celebrate faventes Omnia felicem ventura in sæcula pacem,

85 Certatimque renascentis cunabula mundi, Victum anguem, victumque anguis furiale venenum.

Sic placitum, sic aversos conjungere terris Cœlicolas, sic ferre homines ad sidera certum est. »

Hæc ubi dicta, novum superis inspirat amorem,

Quo subito veteres deponant pectoris iras,
 Obliti scelerum; patrisque exempla secuti,
 Terrarum flagrent studio, et mortalia curent.

Nec mora: Lætitiam choreis tum forte vacantem

Advocat : hæc magni motusque animosque
Tonantis

95 Temperat, et vultum discussâ nube serenat :

» la langue les pieds de leur maître. C'est là qu'il » faut, par des courses légères dans les airs et » d'harmonieux accens, honorer cette naissance » fortunée, cette nuit de bonheur, et célébrer à » l'envi, par de joyeux applaudissemens, l'aurore » de la paix qui va embellir les siècles, le ber- » ceau du monde renaissant, la défaite du ser- » pent et l'impuissance des poisons qu'exhale sa » fureur. Telle est ma volonté. Je veux ainsi ré- » concilier les immortels avec les habitans de la » terre, et rendre l'homme au céleste séjour. »

Il dit : les Anges, tout à coup, sentent un amour inconnu qui bannit des cœurs d'antiques ressentimens. Ils oublient les crimes de l'homme: fidèles à l'exemple de leur monarque, ils ne respirent que le bonheur du monde; et les intérêts de la terre fixent leur pensée.

Soudain il appelle la Joie, la Joie qu'occupent alors les danses folâtres, la Joie qui calme le cœur, tempère le courroux du maître de la foudre, et, vainqueur des nuages, rassérène son visage; la Joie qui, sans cesse, parcourt la de-

#### 132 DE PARTU VIRGINIS. LIB. III.

Lætitiam, quæ cœlicolûm per limina semper Discursat, raroque imas petit hospita terras : Curarumque expers, lacrymasque exosa virago Exsultat, totoque abigit suspiria cœlo.

100 Ut stetit ante patrem, terrasque accedere jussa est:

Mobilibus pictas humeris adcommodat alas, Lenimenque viæ comites vocat. Ilicet adsunt, Jucundæ visu facies, Cantusque, Chorique, Gaudiaque, Plaususque et honestis ignibus ardens

105 Rectus Amor : quem nuda Fides, Spesque inscia luctus

Vadentem, mira unanimes pietate sorores

Observant. Sequitur mox inculpata Voluptas,
Gratiaque, et niveam suadens Concordia pacem.

Cumque propinquasset portæ, quæ maxima
cœlo

110 Dicitur, æternumque micat radiata coruscis Astrorum signis · quando mortalibus ægris meure des immortels et cherche rarement icibas un séjour hospitalier; la Joie enfin, qui, étrangère aux soucis, ennemie des larmes, tressaille et proscrit les soupirs de l'étendue des cieux.

Elle paroît aux pieds de l'Éternel: chargée de visiter la terre, elle attache à ses mobiles épaules des ailes diversement colorées, et, pour charmer les ennuis de la route, elle réunit son cortége accoutumé. A ses côtés se rangent aussitôt, avec des traits agréables, l'Harmonie, la Danse, l'Allégresse, les Applaudissemens et la Charité brûlante de flammes honnêtes et vertueuses, la Charité, qu'accompagnent, dans sa marche, la Foi sans artifice et l'Espérance inaccessible à la douleur, sœurs qu'unit une admirable tendresse. Sur ses pas s'avancent l'irréprochable Volupté, la Grâce et la Concorde, conseillère d'une paix sincère.

Elle va toucher, des portes du ciel, celle qui, la plus vaste, brille sans cesse de la radieuse clarté des étoiles, tandis que les autres s'ouvrent aux nuages qui attristent les mortels et condam-

# 134 DE PARTU VIRGINIS. LIB. III.

Dant nimbos aliæ, et damnant caligine terras :
Succinctæ occurrunt Horæ properantibus alis,
Insomnes Horæ : namque his fulgentia divûm
115 Limina, et ingentis custodia credita cœli.
Protinus æratos impulso cardine postes
Cum sonitu, magnoque polos quassante fragore
Præpandunt, obnixæ humeris. Volat illa per

Obscura sub nocte nitens. Gratantur eunti
120 Sidera. Jam festas meditatur Luna choreas:
Exsultant Hyades: gaudet mutata Bootes
Plaustra auro, totosque auro fulgere juvencos.
Tunc primum visa est, miseri post fata parentis,
Risisse Erigone, et longum posuisse dolorem;
125 Armatoque ensis subducitur Orioni.

Ut vero umbrosis posuit vestigia silvis, Culmina conscendit pastorum; atque omnia late Perlustrans tacitis oculis loca, concutit alas Adplaudens: pictosque sinus sub nocte coruscans, nent la terre aux ténèbres. A sa vue se présentent les Heures, le dos garni d'ailes toujours agitées, les Heures qui ne connoissent pas le sommeil. C'est à leur garde que sont confiés le palais lumineux des immortels et l'immensité des cieux. Tout à coup, sur leurs gonds, roulant avec un horrible fracas, dont les pôles sont ébranlés, les portes de bronze cèdent à l'effort irrésistible de leurs épaules. La Joie soudain, élancée dans les airs, éclaire l'obscurité de la nuit : les astres applaudissent à sa marche. Déjà la lune projette des danses enjouées, les Hyades tressaillent d'allégresse, le Bootès voit avec transport l'or embellir son char et briller sur ses taureaux. Alors, pour la première fois depuis la mort de son malheureux père, Érigone sembla oublier enfin sa douleur et sourire. Alors, aussi, Orion laissa tomber le glaive dont sa main est armée.

A peine la Joie a porté ses pas en de sombres forêts, qu'elle monte sur le toit des bergers. De là, promenant les yeux en silence sur les lieux d'alentour, elle bat avec bruit ses ailes, et, des

- 130 Subrisit lætum, puraque in luce refulsit.

  Primi illam sensere canes: sensere jacentes

  Hædorum passim per dura cubilia matres:

  Balatuque ovium valles sonuere propinquæ,

  Saxaque; et adtoniti caput erexere magistri.
- 135 Tunc ait: « O parvi vigiles gregis, o bona pubes

Silvarum, superis gratum genus, ite beati Pastores, ite, antra novis intendite sertis. Reginam ad cunas, positumque in stramine regem,

Certa fides, alti jamjam moderator Olympi 140 Cernere dat, properate: novique tepentia lactis Munera, cumque suo date condita subere mella: Insuetum et silvis stipula deducite carmen. »

Nec plura effata, in nubes taciturna recessit, Et penitus nigra noctis se condidit umbra. 145 Olli inter sese vario sermone volutant,

L'ENFANTEMENT DE LA VIERGE. LIV. III. couleurs de son sein éclairant les ténèbres, elle montre un agréable sourire et brille de la plus pure lumière. Les chiens, les premiers, l'apercoivent : comme eux l'apercoivent les mères des chevreaux, couchées cà et là sur un sol rocailleux. Les vallons et les rochers voisins retentissent du bêlement des brebis; et les bergers lèvent leur tête étonnée. «Gardiens d'un troupeau peu nom-» breux, s'écrie-t-elle, vertueux enfans des fo-» rêts, peuple chéri des immortels, allez, pas-» teurs fortunés, allez décorer de fraîches guir-» landes une grotte éloignée. C'est une reine près » d'un berceau, c'est un roi placé sur le chaume, » n'en doutez pas, que l'arbitre de la voûte » éthérée vous permet de contempler. Hâtez vos » pas, portez des présens, du lait encore tiède, » du miel renfermé dans son liége natal; et tirez » de vos chalumeaux des accens inconnus dans les » bois. »

A ces mots, elle remonte en silence vers la nue, et se replonge dans l'épaisse obscurité de la nuit. Les bergers, dans leurs entretiens divers,

### 138 DE PARTU VIRGINIS. LIB. 111.

Quid superûm mandata velint, quas quærere cunas,

Quos jubeant reges, quæ cingere frondibus antra.

Continuo variis innectunt tempora ramis : Nectitur et lentiscus, opacæque arbutus umbræ,

150 Rosque maris, buxusque, et densa comam terebinthus:

Cunctaque frondenti redimitur turba corona. Mox silvam exquirunt omnem: saltusque repostos Flammiferis lustrant tædis. Ardere putares Arva procul, totumque incendi lumine montem.

155 Tandem inter dumos, fessi, sub rupe cavata Speluncam adspiciunt; vocemque rudentis aselli

Auribus accepere: vident ipsumque, bovemque, Longævumque senem, stantemque ad lumina matrem

Insomnem, et pressis refoventem pignus in ulnis.

roulent mille pensers. Que nous commande le ciel? Quel berceau, quel roi faut-il chercher, quelles grottes tapisser de feuillage? Aussitôt ils enlacent leurs cheveux de rameaux différens que fournissent à la fois le lentisque pliant, l'arbousier à l'ombrage touffu, le romarin, le buis, le térébinthe à l'épaisse chevelure. La troupe entière ceint son front d'une couronne feuillue. Bientôt on parcourt l'enceinte du bois, on fouille, la torche à la main, les endroits reculés; de loin, on diroit les plaines en feu, la montagne embrasée d'un vaste incendie.

Enfin, après de longues fatigues, les bergers découvrent entre des buissons, dans le creux d'un rocher, une grotte. Soudain un cri, un âne l'a fait entendre, vient frapper leurs oreilles: ils l'aperçoivent, et, près de lui, un bœuf, un vieillard chargé d'années, et la mère qui veille, debout, à la lueur d'un flambeau, et réchauffe le nouveau-né dans ses bras caressans. Heureux du spectacle inespéré que leur offre le hasard, à l'instant ils déracinent un laurier à la tige élancée,

#### 140 DE PARTU VIRGINIS. LIB. III.

- 160 Ergo insperatæ gavisi munere sortis, Ocyus ingentem procero stipite laurum, Avulsamque solo palmam ab radicibus imis Adtollunt humeris: perque intervalla canentes Cum plausu choreisque, et multisono modulatu,
- 165 Vestibuli ante aditum statuunt : omnemque coronant

Fronde locum: grandes oleas, cedrosque comantes Adfigunt: longisque advelant limina sertis: Et late Idaliam spargunt cum baccare myrtum. Quos bonus ex antro, dictis adgressus amicis,

- 170 Compellat senior, placidaque hæc voce profatur:

  «Dicite,pastores (neque enim sine numine, credo,
  Tam certum tenuistis iter) cui tanta paratis
  Munera? cui virides ramis frondentibus umbras
  Texitis? an ne aliquis superûm, patre missus
  ab alto,
- 175 Has docuit sedes, locaque hæc accedere jussit?» Sic memorans, sese lætum venientibus offert. Illi autem: «Nova per tenebras, nova lucis imago,

#### L'ENFANTEMENT DE LA VIERGE. LIV. III. 141

ils arrachent du sein de la terre un palmier, dont ils chargent leurs épaules; et, commençant, suspendant tour à tour leurs accords, ils viennent, avec des applaudissemens, des danses, une bruyante harmonie, les planter à l'entrée de la grotte, jonchent ce lieu de rameaux, y fixent et de hauts oliviers et des cèdres chevelus, couvrent le seuil de longues guirlandes et répandent sur la terre le baccar odorant et le myrte d'Idalie.

Le vieillard, du fond de son réduit, les salue, et, du ton de l'amitié, leur adresse ces paroles: « Répondez à ma voix, ô bergers! car je ne crois » pas que, sans l'aveu du ciel, vous ayez atteint » ce séjour; répondez: pour qui préparez-vous » ces présens, enlacez-vous ces verts rameaux, ces » feuillages touffus? Est-ce quelque immortel, » un envoyé du maître des cieux qui vous a en- » seigné cette demeure et commandé d'y porter » vos pas? »

Il parle encore que, la gaîté sur le front, il se présente aux étrangers. « Nous avons vu, di-» sent-ils, à travers les ténèbres, une lueur in-

### 142 DE PARTU VIRGINIS. LIB. 111.

O genitor, media visa est modo lumina silva Spargere, et in nostras diffundere gaudia mentes:

180 Sive deus cœlo veniens, seu forte deorum Nuntius, in dubio est : nos vultum, habitumque loquentis

Vidimus, et motas per noctem audivimus alas. »
Sic fati, jungunt dextras: mox, ordine longo,
Antrum introgressi, calathis silvestria plenis
185 Dona ferunt: matrem et læto simul ore salutant.

Tum puero adstantes Lycidas, et maximus Ægon,

Ægon, Getulis centum cui pascua campis,
Centeni per rura greges Massyla vagantur
Ipse caput late qua Bagrada, qua vagus errat
190 Triton, Cinyphiæ qua devolvuntur arenæ,
Ingens agricolis, ingens pastoribus Ægon.
At Lycidas vix urbe sua, vix colle propinquo
Cognitus, æquoreas carmen deslexit ad undas

» connue, une forme lumineuse: elle vient d'é» clairer le centre de la forêt et de répandre l'al» légresse dans nos cœurs. Est-ce un Dieu des» cendu de la céleste voûte? est-ce un messager
» des immortels? nous l'ignorons. Mais pendant
» qu'il parloit, nous avons contemplé son main» tien et ses traits; et, dans la nuit, nous avons

» entendu le mouvement de ses ailes. »

A ces mots, les mains l'une à l'autre enlacées, ils entrent, dans un long ordre, au sein de la grotte, et présentent, à pleines corbeilles, les productions de leurs bois; puis, d'un air joyeux, ils portent à la fois leurs hommages à la mère. A côté de l'enfant sont placés Lycidas et le riche Égon, Égon pour qui, dans les champs de Gétulie, s'étendent de vastes pâturages, et d'innombrables troupeaux errent dans les plaines de Massylie; Égon, qui, aux lieux où s'égarent le Triton et le Bagrada, où le Cyniphe roule et précipite ses sables, compte sous ses lois et des cultivateurs nombreux et de nombreux pasteurs. Mais Lycidas, connu à peine dans sa cité, à

Et tamen hi non voce pares, non viribus æquis, 195 Inter adorantum choreas, plaususque deorum Rustica septena modulantur carmina canna: « Hoc erat, alme puer, patriis quod noster in antris

Tityrus adtrita sprevit rude carmen avena, Et cecinit dignas Romano Consule silvas.

» Ultima Cumæi venit jam carminis ætas :

Magna per exactos renovantur sæcula cursus.

Scilicet hæc Virgo est, hæc sunt Saturnia regna :

Hæc nova progenies cælo descendit ab alto,

Progenies, per quam toto gens aurea mundo

205 Surget, et in mediis palmes florebit aristis.

Qua duce, si qua manent sceleris vestigia nostri,

Irrita perpetua solvent formidine terras,

Et vetitum magni pandetur limen Olympi :

Occidet et serpens, miseros quæ prima parentes

210 Elusit, portentificis imbuta venenis.

Tune deûm vitam accipies? divisque videbis

Permistos heroas, et ipse videberis illis?

peine sur le coteau voisin, Lycidas a fait redire ses chants à l'écho des mers. Cependant, malgré l'inégalité de leurs talens et celle de leurs forces, ces bergers, au milieu des chœurs et des applaudissemens des anges adorateurs, tirent, de leurs chalumeaux à sept trous, de champêtres accords. « Voilà donc, ô divin Enfant, pourquoi, » dans les grottes de sa patrie, notre Tityre dés daigna les accens grossiers d'un vulgaire pipeau, et, dans ses vers, releva les bois à la » hauteur d'un Romain et d'un consul.

» Oui, il est arrivé le dernier âge prédit par la
» Sibylle: les siècles de la grandeur vont repren» dre leurcours. Astrée reparoît parmi nous; avec
» elle reparoît le règne de Saturne. C'est du haut
» des cieux que descend ce nouveau rejeton qui
» va ramener l'âge d'or dans le monde, et joindre
» les pampres florissans à l'épi doré. C'est sous
» ses auspices que les traces de nos forfaits, s'il
» en est encore, disparues pour jamais, délivre» ront la terre d'une éternelle alarme. Alors
» s'ouvrira la porte de l'Olympe interdite aux

#### 146 DE PARTU VIRGINIS. LIB. III.

Pacatumque reges patriis virtutibus orbem?

Adspice felici diffusum lumine cœlum,
215 Camposque, fluviosque, ipsasque in montibus
herbas.

Adspice, venturo lætentur ut omnia sæclo.

Ipsæ lacte domum referent distenta capellæ

Ubera: nec magnos metuent armenta

leones:

Agnaque per gladios ibit secura nocentes : 220 Bisque superfusos servabit tincta rubores.

Interea tibi, parve Puer, munuscula prima Contingent, hederæque, intermistique corymbi. Ipsa tibi blandos fundent cunabula flores: Et duræ quercus sudabunt roscida mella: 225 Mella dabunt quercus: omnis feret omnia tellus.

# L'ENFANTEMENT DE LA VIERGE. LIV. III. » humains : alors aussi périra le serpent qui, » gros de mortels poisons, trompa, le premier, » nos malheureux pères. Est-ce la vie des immor-» tels que tu recevras? Verras-tu, pour être vu » par eux, les héros confondus avec les dieux; » et régiras-tu le monde pacifié par les vertus de » ton père? Vois une lumière propice éclairer le » ciel, les plaines, les fleuves et les montagnes » tapissées de verdure! Vois, à l'approche d'un » siècle nouveau, partout se répandre l'allé-» gresse! les chèvres même rapporteront au ber-» cail leurs mamelles gonflées de lait : le lion » formidable ne sera plus l'effroi du troupeau: la » brebis marchera, sans frayeur, à travers les » glaives meurtriers; et sa laine, deux fois » teinte, conservera l'empreinte de la pourpre. » Cependant, Enfant divin, on te réserve pour » premiers présens, le lierre et des grappes entre-» mêlées au lierre : ton berceau même enfantera » des fleurs riantes : pour toi, le chêne le plus dur » distillera une rosée de miel: oui, le miel coulera

» sur le chêne : tout sol produira tous les biens.

4

» At postquam firmata virum te feceritætas, Et tua jam totum notescent facta per orbem : Alter erit tum Tiphys, et altera quæ vehat Argo

Delectos heroas: erunt etiam altera bella:
230 Atque ingens Stygias ibis prædator ad undas.
Incipe, parve Puer, risu cognoscere matrem,
Cara Dei soboles, magnum cæli incrementum.»

Talia dum referunt pastores, avia longe
Responsant nemora, et voces ad sidera jactant
235 Intonsi montes: ipsæ per confraga rupes,
Ipsa sonant arbusta: Deus, Deus ille, Menalca.
Hic subito magnum visi per inane volatus
Cœlestum, cursusque alacres, alacresque recursus,

Auditæque procul voces, sonitusque rotarum. 240 Scilicet innocuis per sudum exercitus armis Ibat ovans: divisæ acies, terna agmina, ternis

### L'ENFANTEMENT DE LA VIERGE. LIV. III. 149

» Mais quand l'âge t'aura donné la force » de l'homme, et que tes actions rempli-» ront l'univers de leur éclat, alors paroîtra un » autre, Tiphys, avec lui un autre Argo chargé » de l'élite des héros. Alors aussi s'allumeront » d'autres guerres; et tu descendras, conquérant » magnanime, sur les rivages du Styx. Com-» mence, ô jeune Enfant, par un sourire, à re-» connoître ta mère, commence: tu es le fils » chéri de Dieu, le noble rejeton du ciel. »

Tandis que les bergers font entendre ces accords, l'écho des bois écartés les redit. Les montagnes chevelues les renvoient jusqu'aux astres : les rochers rabæteux et les arbrisseaux répètent : « C'est un Dieu; oui, c'est un Dieu, » Ménalque. »

A ce moment, on voit soudain les Anges, lancés dans l'immensité de l'espace, s'éloigner avec transport, avec transport revenir. Dans le lointain, on entend des voix, on entend des chars retentissans. L'armée, sur un ciel serein, s'avançoit en triomphe, des armes innocentes à la main:

Instructa ordinibus, belli simulacra ciebant. Ter clypeis jam cedentes invadere nubes Adspiceres: vacuas ter mittere tela per auras:

- 245 Ter clamare ducem : mox dissita cogere signa, Atque unam lætæ faciem præferre phalangis : Rursus et aerios percurrere milite campos : Semotosque alios constanti incedere passu Nubila per, latasque vias, et jungere nexu
- 250 Brachia, perpetuis quatientes motibus alas, Gestantesque manu nostræ argumenta salutis, Spinasque, clavosque, horrenti et vimine fasces,
  - Hæsuramque hastam lateri, medicataque felle Pocula, sublimemque crucem, immanemque columnam.
- 255 Ibant, et dulci mulcebant æthera cantu.

:5

Innumeras alii laudes, et magna Parentis Facta canunt : Ut prima novi fundaverit orbis Mœnia, telluremque vagis discluserit undis : les troupes se divisent : trois bataillons, disposés sur trois rangs, présentent l'image de la guerre: on les voit, couverts de boucliers, trois fois assaillir les nuages qui déjà se replient, lancer trois fois des traits dans le vide de l'espace, trois fois appeler leur chef; puis, réunissant les drapeaux épars, offrir le spectacle d'une joyeuse phalange, et renouveler leurs courses guerrières dans les champs de l'air; d'autres, à l'écart, traverser d'un pas lent les vastes routes des nues, et, les bras unis par des liens étroits, imprimer à leurs ailes un continuel mouvement : ils portent à la main les instrumens de notre salut : ce sont les épines, les clous, les verges d'un bois déchirant; c'est encore la lance qui se plongera dans le côté de la victime, une coupe remplie de fiel, une croix élevée, une monstrueuse colonne: ils marchent, et, par leurs doux accens, attendrissent le ciel.

D'autres célèbrent les louanges et les œuvres sublimes du Tout-Puissant: ils le montrent jetant les fondemens de l'univers, séparant la terre des Ut passim varios cœlo suspenderit ignes,

- 260 Lunamque, stellasque: Ut magni lumina solis, Jam late extremo tenebris Oriente fugatis, Protulerit. «Tu belligeras, metuende, cohortes Dejicis, exturbasque polo: tu fulmine quassas Cum duce signa suo, nigroque involvis Averno,
- 265 Cocytumque jubes, tristesque habitare lacunas.

  Te gemini cecinere axes, te maxima tellus:

  Victorem cecinit vastis cum fluctibus æquor.

  Nec te hominum fraudes, non avertere nefanda

  Crimina: sed læto spectas mortalia vultu:
- 270 Dignatasque tuo solaris numine terras.

  Salve, magne opifex cœli, rex maxime divûm,

  Terrarumque hominumque salus: quem sidera,

  quem sol,
  - Quem metuunt reges tenebrarum, et Tartarus ingens;
- Cui late humanum servit genus : omnia solus 275 Qui regis : omnia amas pariter. Tibi nomina mille,

eaux vagabondes, attachant çà et là, sur la céleste voûte, des feux différens, la lune, les étoiles; chassant les ténèbres des bornes de l'Orient, et montrant le flambeau lumineux du soleil: « C'est toi, s'écrient-ils, dont le bras re-» doutable renverse et précipite, des plaines » azurées, de belliqueuses cohortes, abat, armé » de la foudre, leurs enseignes et leur chef, et » les condamne, plongés au sein du ténébreux » abîme, à n'avoir pour demeure que le Cocyte » et ses obscurs repaires. C'est toi qu'ont à la fois » chanté les deux pôles et la terre immense, toi » dont la mer et ses vastes flots ont célébré la vic-» toire. Des erreurs, des crimes affreux n'ont pu » ravir aux hommes ta présence : tu jettes sur » leurs intérêts un regard favorable, et tu honores » et consoles le monde par la vue de ta divinité. O » toi que révèrent le soleil et les étoiles, le roi » des ombres et l'immensité de l'abîme, toi dont » la race humaine reconnoît les lois, toi qui, seul, » étends sur tout ton empire et ton amour, et » dont les noms, la puissance, les états sont inMille potestatum, regnorum insignia mille. Salve auctor, salve immensi dominator Olympi: Et nobis felix, terrisque labantibus adsis. » Ingeminant plausum nubes: lateque per auras

280 Discursat vox : et cœli convexa resultant.

Herboso tum forte toro, undisonisque sub antris

Venturas tacito volvebat pectore sortes
Cæruleus Rex, humentum generator aquarum,
Jordanes. Quem juxta hilari famulantia vultu
285 Agmina densentur natæ, pulcherrima Glauce,
Dotoque, Protoque, Galenaque, Lamprothoeque
Nudæ humeros, nudis discincta veste papillis:
Callirhoe, Byroque, Pherusaque, Dinameneque,
Asphalthisque adsueta leves fluitare per undas:
290 Ipsaque odoratis perfusa liquoribus Anthis,
Anthis, qua non ulla novos miscere colores
Doctior, aut pictis caput exornare coronis.

» finis, créateur puissant du ciel, puissant mo» narque des immortels, sauveur de la terre et
» des hommes, je te salue! je te salue, auteur de
» l'univers, arbitre et maître du céleste royaume;
» sois propice à l'homme, et prends pitié du
» monde ébranlé!» Les nuages doublent les applaudissemens, la voix parcourt l'étendue des
airs et va se répéter sous la voûte des cieux.

C'étoit l'instant que, sur un lit de gazon, dans ses grottes profondes, le monarque azuré, le père des eaux, le Jourdain repassoit en silence les événemens de l'avenir. Près de lui se pressoit, la joie sur le front, la troupe obéissante de ses filles. C'étoient la belle Glaucé, Doto, Protho, Galène et Lamprothoé: leurs épaules sont nues, et la robe entr'ouverte découvre leur sein virginal. C'étoient encore Callirhoé, Byro, Phéruse, Dinamène, Asphalthis accoutumée à fendre l'onde légère, Anthis inondée de liquides parfums, Anthis, de ses compagnes la plus adroite à assortir les couleurs et parer sa tête de couronnes qu'a nuancées sa main. C'étoient enfin

Mox Hyale, atque Thoe, et vultu nitidissima Crene,

Gongisteque, Rhoeque, et candida Limnoria, 295 Et Dryope, et virides Botane resoluta capillos: Ore omnes formosæ, albis in vestibus omnes, Omnes puniceis evinctæ crura cothurnis.

Ipse antro medius, pronaque acclivis in urna
Fundit aquas. Nitet urna novis variata figuris
500 Crystallo ex alba, et puro perlucida vitro,
Egregium decus, et superûm mirabile donum.
Umbrosis hic silva comis, densisque virebat
Arboribus: cervi passim, capreæque fugaces
Æstivum viridi captabant frigus in umbra.

505 In medio, auratis effulgens fluctibus amnis Errabat campo, et cursu læta arva secabat. Hic juvenis, fulvis velatus corpora setis, Stans celso in scopulo, regem, dominumque deorum.

Vorticibus rapidis, medioque in fonte lavabat. 510-At viridi in ripa, lecti de more ministri

### L'ENFANTEMENT DE LA VIERGE. LIV. 111. 157

Hyale et Thoé, Crène à la figure éclatante, Gongiste, Rhoé, la blanche Limnorie, Dryope et Botané dont la verte chevelure flotte sur les épaules: toutes ont de beaux traits, toutes des robes blanches, toutes les jambes enfermées d'un cothurne de pourpre.

Le fleuve, au milieu de la grotte, appuyé sur son urne inclinée, épanche ses eaux. L'urne est émaillée de diverses figures : taillée dans le cristal dont elle a la blancheur, transparente à l'égal du verre le plus pur, dele est à la fois un savant travail, un merveilleux présent des immortels. Là croît un bois toujours vert : les arbres sont touffus et les feuilles épaisses : sous le verdoyant ombrage, les cerfs et les timides chevreuils respirent dans l'été la fraîcheur. Le centre présente un fleuve qui promène des flots dorés dans la campagne, et, dans son cours, fend les plaines riantes. Là, vêtu d'une peau jaunissante, debout sur le sommet d'un roc, un jeune homme plongeoit au milieu du fleuve, dans un rapide tourbillon, le roi et le maître.

.7

158 DE PARTU VIRGINIS. LIB. III.

Succincti exspectant, pronisque in flumina palmis

Protendunt niveas, cœlestia lintea, vestes. Ipse pater cœlo late manifesta sereno Signa dabat, natoque levem per inane columbam

315 Insignem radiis mittebat, et igne corusco.

Adtonitæ circum venerantur numina nymphæ
Et fluvius refugas ad fontem convocat undas.

Talia cælata genitor dum spectat in urna
Fatorum ignarus, oculosque ad singula volvit
320 Admirans: videt insolitos erumpere fontes,
Ingentemque undare domum, cavaque antra repleri
Fluctibus, atque novum latices sumpsisse saporem.
Dumque hæret, pavitatque simul, dum sublevat undis

Muscosum caput, et taurino cornua vultu, 325 Adspicit insuetas late florescere ripas, Claraque per densas discurrere lumina silvas

### L'ENFANTEMENT DE LA VIERGE. LIV. III. 159

des cieux. Mais, fidèles à l'usage, des ministres, sur le rivage verdoyant, l'attendent, la robe relevée, et tendent vers le fleuve des mains chargées de célestes tissus, de vêtemens pareils à la neige. Dieu, sur l'espace serein, reconnoissoit, par des signes évidens, son fils, et lui envoyoit, à travers les airs, une colombe qu'embellissent les rayons d'une flamme éclatante. Les nymphes d'alentour, frappées d'étonnement, adorent la divinité; et les ondes, à la voix du Jourdain, rebroussent vers leur source.

Le Jourdain, ignorant la destinée, considère les tableaux gravés sur les contours de l'urne, et promène ses yeux surpris sur les objets divers: soudain il voit des sources nouvelles jaillir, inonder son immense palais, remplir l'étendue de la grotte, et les eaux contracter une saveur inconnue. Tandis qu'incertain et tremblant à la fois, il lève au-dessus des ondes sa tête couronnée de mousse et surmontée des cornes d'un taureau, tout à coup, à ses yeux, des fleurs tapissent les rives étonnées: de mobiles flambeaux, pendant les jeux des ber-

#### 160 DE PARTU VIRGINIS. LIB. III.

Pastorum ludo: et lætos ad sidera cantus,
Divinasque audit voces, et numina passim
Advenisse Deum testantia. Protinus ambas
350 Ad cœlum palmas hilaris cum voce tetendit:
« O maris, o terræ, divûmque hominumque
repertor,

Quis tua vel magno decreta incognita cœlo
Detulithuc audax, mediisque absconditin undis?
Ipse mihi hæc quondam, memini, dum talia mecum
335 Sæpe agitat, repetitque volens, narrare solebat
Cæruleus Proteus: mendax si cætera Proteus,
Non tamen hoc vanas effudit carmine voces. »
« Adveniet tibi, Jordanes, properantibas
annis,

Adveniet, mihi crede, inquit, (tertissima colum 340 Signa dedit, nec me delusum oracula fallunt) Qui te olim Nili supra septemplicis ortus, Supra Indum, et Gangen, fontemque binominis Istri Adtollet fama: qui te Tyberique, Padoque Præferet, atque tuos astris æquabit honores.

- gers, éclairent l'épaisseur des bois : des chants viennent frapper ses oreilles, des chants aériens, des voix divines : les esprits célestes proclament l'arrivée d'un Dieu sur la terre; et, dans un doux transport, lui-même il élève aussitôt la voix et les mains vers le ciel : « Créateur de la terre et des » mers, des immortels et des hommes, quel auda-» cieux a donc ici porté et caché, au milieu des » ondes, tes décrets inconnus du ciel même? C'est » là, il m'en souvient; car souvent il traitoit avec » moi ces objets, et se plaisoit à les redire : c'est là » ce qu'aimoit à raconter le vert Protée. Si, dans » le reste, Protée fut imposteur, sa voix n'a » pas ici proféré d'imposture.
  - » Il viendra, m'a-t-il dit, ma parole est certaine, » le ciel l'a confirmée par des signes infaillibles, » et je ne suis pas le jouet d'un oracle trompeur; » oui,le cours des ans l'amènera celui qui, un jour, » élevera ta gloire au-dessus du Nil à sept embou-» chures, de l'Indus, du Gange, de l'Ister à deux » noms: celui qui, te préférant au Tibre, ainsi qu'à » l'Éridan, portera jusqu'aux astres ta renommée.

Cujus in adventu, tristes discedere morbi
Corporibus passim incipient. Jam victa repente
Cessabit, turpes squamas, maculasque remittet
Dira lues: lacerosque elephas effusus in artus
Ulcera sanguineo sistet manantia tabo.

Ş

350 » Quin et lethales, dictu mirabile, febres Diffugient jussæ, possessaque membra relinquent.

Cedet et infestæ violentior ira Dianæ:
Ira nocens, quæ, fulminea velut acta ruina,
Corpora cum gemitu ad terram prosternit, et
igni

- 555 Interdum, nunc perdere aqua, miserabile visu, Festinat. Stygio nimirum armata veneno Exsuperat vis, et spumas agit ore tumentes.
  - » Nec jam ultra longo vires minuente veterno,

Tabificus per operta impune vagabitur hydrops, 360 Exitio obrepens miserorum, atque omnia late

- » A peine il paroîtra : les maladies commence » ront, en mille endroits, à délaisser les corps : un
- » mal cruel cessera tout à coup ses ravages, et fera
- » disparoître ses taches hideuses : étendue sur les
- » membres mutilés, la lèpre ne couvrira plus les
- » membres d'ulcères dégouttans d'une noire sanie.
- » Que dis-je? les fièvres même, ô prodige! les
- » fièvres homicides abandonneront, à sa voix, les
- » corps qu'elles avoient envahis. Elle calmera aussi
- » sa violence, cette rage qui, produite par le cour-
- » roux de la lune, renverse avec de longs gémisse-
- » mens ses victimes, qu'on diroit frappées, abat-
- » tues par la foudre, et les précipite, spectacle
- » déplorable! à une perte prématurée, tantôt au
- » sein des flammes, tantôt au sein des eaux. Armée
- » d'un venin infernal, elle triomphe de l'homme
- » et chasse de sa bouche une épaisse écume.
- » L'hydropisie qui ravit à l'homme le mou-
- » vement et la force, l'hydropisie ne portera
- » plus, sans remède, ses ravages dans les veines,
- » une corruption progressive au sein du malheu-
- » reux, la mort enfin, la mort accompagnée

#### 164 DE PARTU VIRGINIS. LIB. III.

Viscera per varios perdet tumefacta dolores.

» Non alias vinctæ tam crebra silentia linguæ

Abrumpent: noctem aut toties, tenebrasque priores

Excutient oculi, qui nunquam sidera, nunquam 365 Ardentem magni viderunt lampada solis.

» Multa quidem majora fide, sed vera, sed possi

Quæ teneant spectantum oculos, possum ore referre:

Sed propero: ventura tamen mirabitur ætas. Cernere erit, claudos passim genua ægra trahentes,

370 Firmato subitos extendere poplite gressus.

Tumnervis labefacta, diuque trementia membra,
Quis credat, nisi certa meus mihicantet Apollo?

Restringi, et validas cum robore sumere vires.

Atque alius rapto jussus consurgere lecto,

375 Haud mora, prosiliet: passuque in templa citato Contendens, onus ipse humeris portabit. Ibi ingens

- » de mille douleurs dans ses entrailles gonflées.
  - » Jamais plus souvent des langues long-temps
- » enchaînées ne rompront leur silence. Jamais
- » encore des yeux fermés à la clarté des astres,
- » à la brillante lumière du soleil, ne verront
- » plus souvent dissiper leurs longues ténèbres.
  - » Que de faits incroyables, mais vrais et pro-
- » pres à fixer l'attention des spectateurs, je pour-
- » rois révéler! Mais je me hâte et laisse aux
- » âges futurs le soin de les admirer. On verra
- » des hommes qui traînoient avec peine leurs
- » genoux affoiblis, en raffermir les muscles et
- » former des pas assurés. On verra des membres
- » dont les nerfs étoient sans force et le tremble-
- » ment prolongé (qui le croiroit, si mon Apollon
- \* ne me dévoiloit pas la vérité?) on les verra
- » prendre de la consistance et des forces. On verra
- » un autre, à l'ordre de quitter et de prendre son
- » lit, tout à coup se lever, marcher d'un pas pré-
- » cipité vers le temple, et porter lui-même ce far-
- » deau sur ses épaules. Alors, à l'entour des autels
- » chargés de présens, s'élèveront des cris tumul-

#### 166 DE PARTU VIRGINIS. LIB. 111.

Clamor, et innumeræ circum donaria voces Spectantis populi, et rerum novitate paventis.

- » Parte alia exstinctam penitus, sensuque carentem
- 580 Ad sua jam cernes revocari munera dextram.

  » Nec minus et tacta compesci veste cruorem

Femineum: Exsanguesque artus, pallentiaque

Ilicet obstructis calefacta rubescere venis. . Ipsas quin etiam furias sub Tartara pelli,

- Timmanes Erebi Furias: tum fessa levari
  Pectora, vexatosque malis cruciatibus artus:
  Hinc vacuas late impleri stridoribus auras
  Dirarum frustra clamantum, ac sæva trementum
  Verbera, perque cavas conantum evadere nubes.
- 590 » Jam deploratis vitam post funera reddi Corporibus video : jam mœstam incedere pompam,

Feralemque anteire tubam : mox gaudia matrum

## L'ENFANTEMENT DE LA VIERGE. LIV. III. 167

- » tueux : c'est la voix d'un peuple immense qui, » témoin du prodige, reste tremblant et ravi.
  - » D'un autre côté, une main déjà privée de mou-
- » vement et de vie, tu la verras reprendre ses
- » fonctions accoutumées. Tu verras, au seul
- » toucher de sa robe, le sang d'une femme
- » s'arrêter, et, ses veines à peine fermées,
- » un feu nouveau colorer ses membres livides
- » et son visage pâli. Tu verras les Furies mêmes,
- » ces bourreaux impitoyables de l'Érèbe, se re-
- » plonger dans l'abîme, les cœurs fatigués de leurs
- » attaques et les corps désolés d'affreux tourmens
- » retrouver le repos, et l'immensité de l'air retentir
  - » des impuissantes clameurs de ces monstres, qui,
  - » tremblans au bruit des souets vengeurs, tente-
  - » ront, à travers la nue, d'échapper à leurs coups.
    - » Je vois moi-même la vie rentrer en des
  - » corps déjà baignés des larmes du regret :
  - » je vois s'avancer le triste cortége, la pompe
  - » funèbre précéder le cercueil, et bientôt les
  - » mères ressentir des transports inattendus,
  - » les pères verser des pleurs arrachés par la

Insperata, patrumque hilares verso ordine fletus, Et circumfusam populis lætantibus urbem.

595 Huic tu nutantes quoties adsurgere montes, Et, mirum, insuetas curvare cacumina silvas Adspicies? Quoties humenti in gramine ripæ Aut solantem æstus, aut lenes pectore somnos Carpentem, tenui adsuesces mulcere susurro?

400 Macte tuis merito ripis, macte omnibus undis!

Ad te deposito properabunt numina fastu,
Nudabuntque sacros artus, et carmina dicent
Ad numerum, cum tu felix jam flumine sancto
Auctorem rerum, divûmque hominumque parentem,

405 Tantus honos, laus tanta tuo, Rex maxime, fonti,

Exutum veste accipies : atque hospite tanto Adtonitus, trepidas hortabere voce Napæas : Ite citæ, date thura pias adolenda per aras, Cæruleæ comites, viridique sedilia musco

### L'ENFANTEMENT DE LA VIERGE. LIV. III. 169

» joie, la ville entière se remplir d'un peuple » dans l'allégresse. Combien de fois tu verras les » montagnes ébranlées se lever à son approche, » et les forêts, ô prodige! incliner par un mou-» vement spontané leurs têtes à ses pieds! Com-» bien de fois encore, sur l'humide gazon de tes » bords, quand il se dérobera à la chaleur, ou » goûtera les douceurs du sommeil, tu aimeras à » le flatter de ton léger murmure! Honneur à » tes rives, ô Jourdain, oui, honneur à tes » ondes! Vers toi accourront les immortels dé-» pouillés de leur faste : déposant leurs robes, ils » chanteront des vers en cadence. Quel bonheur, » quelle gloire, ô roi des fleuves, quel éclat pour » tes eaux! Tu recevras, sans vêtemens, dans » ton sein humide l'auteur de l'univers, le » père des anges et des hommes. Étonné » de la grandeur de ton hôte, tu encourageras » de la voix les Napées éperdues : — Allez, hâtez » vos pas, ô mes compagnes; prenez, pour le » brûler sur les autels, prenez l'encens religieux, » parez vos siéges d'une mousse verdoyante, sus-

- 410 Instruite: et vitreis suspendite serta columnis:
  Purpureas miscete rosas, miscete hyacinthos,
  Liliaque, et pulchro regem conspergite nimbo.
- » Tunc nomen late clarum Jordanis ad auras Adtollent montes : Jordanem maxima circum 415 Æquora, Jordanem silvæque, amnesque sonabunt.

Illa autem humanis quamvis latura ruinis Auxilium, finemque dies, gratissima quamvis Urbibus adveniet, totumque optanda per orbem: Fluminibus tamen, et nostris felicior undis,

- 420 Siqua fides, siqua est veri prudentia Proteo,
  Ostendet roseos stellis ridentibus ortus.
  Quandoquidem non divitias, non quæret honores
  Ille patris decus, ac virtus, mortalia postquam
  Membra sibi, et fragiles jam sponte induxerit
- 425 Non sceptrum invadet Cypri ; non Caspia regna Diripiet : non exuviis Babylona superbam

» pendez des guirlandes aux colonnes de cristal, » unissez les roses vermeilles, unissez l'hyacinthe » et le lys, et, d'une pluie de fleurs, inondez le » roi du ciel.

» Les montagnes porteront alors, jusqu'aux » astres, le nom fameux du Jourdain: c'est le Jour-» dain que rediront les mers d'alentour, que cé-» lébreront les fleuves et les forêts. Mais ce jour » destiné à mettre fin et présenter un remède » aux disgrâces humaines, quelques charmes qu'il » ait pour les cités, quelques désirs qu'il inspire » à l'univers, c'est de notre fleuve qu'il fera le » bonheur, c'est à nos ondes surtout, si l'on en » croit Protée, et s'il connaît la vérité, qu'il » montrera son aurore à laquelle souriront les » étoiles. Il ne cherchera ni les richesses, ni la » gloire, lui qui est la gloire et la vertu de son » père. Revêtu, par un choix spontané, d'un » corps mortel et de membres fragiles, il ne » portera ni la main sur le sceptre de Chypre, ni » les ravages dans les contrées caspiennes, ni la » destruction au sein de Babylone, fière de ses

## 172 DE PARTU VIRGINIS. LIB. III.

Eruet: aut alto scandet Capitolia curru, Militibus circum, et læto comitante senatu. Sed maris undisom tractus, et littora longe

- 430 Curva secans, media socios sibi quæret in acta:
  Dispersosque mari nautas, nudosque colonos
  Undarum, sinuosa fretis jactare parantes
  Retia, vexatas aut jam reparare sagenas
  Sollicitos, patris ad solium, ac sua tecta vocabit.
- 435 Atque ollis jus omne, potestatemque medendi Adjiciet: pellent morbos, dentesque retundent

Vipereos, Orcique acies, ac monstra fugabunt. Quin et custodes foribus radiantis Olympi Præficiet, servare aditus, et claustra jubebit

440 Aurea : queis non ulla queat vis sæva nocere Eumenidum, durique umbrarum obsistere postes.

Tum sedes passim emeritis duodena per astra Instituet : distincta suos de more sequetur » conquêtes : un char superbe ne le conduira pas » au Capitole, entouré de soldats et de sénateurs » transportés d'allégresse : mais il fendra les » plaines bruyantes des mers et leurs tortueux » rivages ; il cherchera des compagnons sur ces » bords humides. Ce sont des pilotes dispersés » sur les flots et les malheureux habitans des » ondes, occupés de jeter sur la liquide surface » de sinueux filets, ou de réparer d'une main » empressée leurs piéges rompus, qu'il appellera » aux pieds du trône et dans le palais de son » père. Dépositaires de sa puissance et chargés » du pouvoir de guérir, ils banniront les mala-» dies, émousseront la dent des vipères et re-» pousseront les monstrueux bataillons du Tar-» tare. Que dis-je? il les placera, sentinelles vi-» gilantes, à l'entrée du radieux séjour, pour en » défendre l'accès et les barrières dorées. Contre » eux viendra échouer toute la fureur des Eumé-» nides: à leurs pieds tombera la porte impi-» toyable de l'infernale demeure. Alors, rému-» nérateur de leurs services, il leur donnera pour

### 174 DE PARTU VIRGINIS. LIB. III.

Turba duces. Illi leges, et sancta vocatis
445 Jura dabunt, plausu sociorum, atque agmine
læti.

Felices, qui jam cymba, remisque relictis, Alta serenati conscendent culmina cœli.

» Præterea, si certa fides, nec vana futuri Gaudia, cognatas etiam spectabimus undas 450 Lenæos verti in latices. Ea prima deûm Rex Arcana, hos primos per signa ostendet honores Accepti late imperii. Mirabitur auctus Lympha suos, jussa insuetum spumare capaces Per pateras, largeque novum diffundere nectar, 455 Et mensas hilarare, et felices hymenæos.

» Nec semel ille altum remis evectus in æquor,

Cum jam frustrato socios rediisse labore Accipiet, præda ingenti ditabit, et udos Squamigerûm strata cumulos exponet in alga.

## L'ENFANTEMENT DE LA VIERGE. LIV. 111. 175

- » asile deux fois six planètes : à ces chefs
- » divers, sera attaché un cortége différent.
- » Heureux du nombre et des applaudissemens
- » de leurs compagnons, ils imposeront aux élus
- » des lois sacrées. Disciples fortunés, ils n'aban-
- » donneront la nacelle et la rame que pour s'éle-
- » ver au faîte de la voûte éthérée.
- » C'est peu: si l'avenir présente un espoir cer-
- » tain et des jouissances assurées, nous verrons
- » des eaux semblables aux nôtres se changer
- » dans le jus des raisins. Voilà, du roi des cieux,
- » le prémier prodige: voilà le signe éclatant qui
- » montrera son empire sur l'étendue de la na-
- » ture. Cet accroissement mystérieux étonnera
- » les eaux que l'on verra, dociles à sa voix , blan-
- » chir de larges coupes d'une écume inconnue, et,
- » comme un doux nectar à grands flots répandu,
- » égayer les festins et d'heureux hyménées.
- » Souvent encore, quand la rame le conduira
- » du rivage sur la mer, s'il apprend le retour de » ses compagnons et l'inutilité de leurs travaux,
- » il les enrichira d'un abondant butin, et couvrira

## 176 DE PARTU VIRGINIS. LIB. III.

460 Iratos etiam fluctus, tumidasque procellas,
Miscentesque imo turbatam gurgite arenam,
Jamque superjecto mersuras æquore puppim,
Imperio premet increpitans: cadet arduus
undæ

Impetus: atque audisse minantis jussa putares 465 Eurosque, Zephyrosque, et ovantes turbine Coros.

» Quid loquar, ut gemino numerosas pisce catervas,

Munere et exiguo Cereris, miserabile vulgus, Matres, atque viros pariter per gramina pascet? Ut jam bis senis redeant fragmenta canistris?

470 Aut intempesta gradiens ut nocte per altum
Libera substrato ponet vestigia ponto:
Vixque undas sicco tanget pede? scilicet olli
Adnabunt blandæ Nereides: humida passim
Sternent se freta: tum fundo Neptunus ab imo
475 Excitus agnoscet dominum, positoque tridente

## L'ENFANTEMENT DE LA VIERGE. LIV. 111. 177

» l'herbe abaissée d'un vaste amas de poissons » écailleux : les flots même en courroux, les » tempêtes soulevées, déjà près de bouleverser » dans le fond de l'abîme les sables agités et d'en-» gloutir les vaisseaux sous une masse de vagues, » céderont à ses reproches et à son empire : élan-» cée vers le ciel, l'onde retombera : on croira » que l'Eurus, le Zéphyr et les Aquilons, fiers » de leurs bruyantes fureurs, ont entendu ses » ordres et ses menaces.

» Dirai-je comment, de deux poissons et de » pains peu nombreux, il nourrira une foule de » mères, d'époux languissamment épars sur le ga-» zon, et remplira des débris deux foix six corbeil-» les? ou comment, dans une nuit profonde, il » marchera, sur la mer aplanie, d'un pied ferme » qui touchera à peine l'onde salée? Vers lui nage-» ront les Néréides caressantes: la vague de toutes » parts s'abaissera; attiré du fond de l'abîme, Nep-» tune reconnoîtra son maître, déposera le trident, » et, avec Phorcus, Glaucus et son cortége » demi-monstre, élevé à la surface des eaux, il

#### 178 DE PARTU VIRGINIS. LIB. III.

Cum Phorco, Glaucoque, et semifero comitatu Prosiliet, trepidusque sacris dabit oscula plantis.

» Sed quid ego, exili vectus super alta phaselo,

Cuncta sequor memorans? non si Parnassia Musæ 480 Antra mihi, sacrosque aditus, atque aurea pandant

Limina, sufficiam. Non si mihi ferrea centum Ora sonent, centumque ærato e gutture linguæ Vocibus exspument agitantem pectora Phæbum: Laudatos valeam venturi principis actus

485 Enumerare, novoque ampleoti singula cantu. »
« Hæc senior quondam felici pectore Proteus
Vaticinans, ut forte meo diverterat antro,
Præmonuit: nunc eventûs stat signa futuri
Exspectare. Nitor roseo sed fulsit ab ortu

490 Clarior, et radiis dux prævia matutinis Oceani procul extremo se littore tollit Exoriens Aurora, sinusque induta rubentes Ante diem citat auricomos ad frena jugales.

- » pressera d'une lèvre tremblante ses pieds di-» vins.
- » Mais pourquoi, porté dans un léger es-
- » quif sur une vaste mer, entreprends-je ces
- » détails? Non, quand les Muses m'ouvriroient
- » les grottes du Parnasse et l'entrée de leur
- » temple doré, mes forces seroient impuissantes:
- » non, quand, de cent bouches de fer, je forme-
- » rois des accens, et qu'à l'aide de cent lan-
- » gues, j'exhalerois en écume, d'un gosier d'airain,
- » Phœbus même fatiguant ma poitrine, je ne
- » pourrois compter les beaux faits du monarque
- » près de naître: non, dans des chants nouveaux,
- » je ne pourrois tout embrasser.
- » Ainsi parloit sur l'avenir le vieux Protée,
- » heureusement inspiré, un jour que le hasard
- » l'avoit conduit dans ma grotte. Prévenu que je
- » suis, je veux attendre les signes précurseurs
- » de l'événement. Mais, aux portes vermeilles de
- » l'Orient, a paru une clarté plus brillante : la » messagère renaissante du jour, l'Aurore, aux
- » rayons matineux, s'élève des derniers rivages

Et jam consuetis tempus me currere ripis
495 Undantem, magnosque lacus, et prata secantem
Vorticibus. Viden', ut nostros agit impetus
amnes?

Jordanemque vocat tumidarum murmur aquarum? »

Sicfatus, confestim humeris circumdat amictus
Insolitos: quos pulchræ udis nevere sub antris
500 Naïades, molli ducentes stamina musco;
Sidonioque rudes saturantes murice telas,
Aurea consperso variarunt sidera limbo:
Atque ita se tandem currenti reddidit alveo
Spumeus, et motas aspergine miscuit undas.

505 Hactenus, o Superi, partus tentasse verendos Sit satis. Optatam poscit me dulcis ad umbram Pausilypus, poscunt Neptunia littora, et udi Tritones, Nereusque senex, Panopeque, Ephyreque,

Et Melite; quæque in primis mihi grata ministrat

» de l'Océan, et, parée de ses vêtemens de » pourpre, elle appelle, avant le retour de la » lumière, ses coursiers à la crinière d'or, sous » le joug. Cependant, le temps l'ordonne, il faut, » débordé et fendant de mes flots des lacs et de » vastes prairies, reprendre mon lit accoutumé. » Tu vois qu'une force impétueuse agite mes » eaux; elles s'enflent, et leur murmure réclame » ma présence. »

A ces mots, il enveloppe ses épaules d'un vêtement nouveau. Divinités des mers, les Naïades, dans leurs grottes humides, ont, pour le travailler, tiré le fil d'une mousse ductile; et, couvrant de pourpre tyrienne le grossier tissu, elles ont semé sur les bords des étoiles d'or. Tel il est, lorsqu'il se rend, tout blanc d'écume, à son lit, et, de sa chute, trouble l'onde agitée.

J'ai chanté jusqu'ici l'enfantement d'une Vierge: je m'arrête. C'est sous des ombrages désirés que m'appellent aujourd'hui le Pausilype, Neptune sur les bords de la mer, les Tritons amis des eaux, le vieux Nérée, Panope, Éphyre, Mélite,

## 182 DE PARTU VIRGINIS. LIB. III.

510 Otia, Musarumque cavas per saxa latebras, Mergillina: novos fundunt ubi citria flores,

Citria Medorum sacros referentia lucos . Et mihi non solita nectit de fronde coronam.

FINIS.

FIN.

nouveau feuillage.

## HYMNE

# A LA SAINTE VIERGE,

TRADUITE POUR LA PREMIÈRE FOIS

DU LATIN

DE VIDA.

# AVANT-PROPOS.

≽•\*•⊄

LES hymnes sont une partie considérable des œuvres poétiques de Vida. Il suffit, pour s'en convaincre, d'en examiner le nombre et l'étendue. De trente-cinq qu'il a composées, il en est qui renferment plusieurs centaines de vers, et sont de véritables poëmes: la première, qui présente pour inscription DEO, en contient huit cent quatorze, et seroit pour tout autre un titre poétique. Mais il s'en trouve à peine quatre dans ce nombre dont le rhythme et la brièveté permissent l'usage dans les églises; encore, pour les y introduire, seroit-il indis-

pensable de les couper et de faire disparoître, en les retouchant, de nombreuses élisions qui s'accordent mal avec l'harmonie du chant.

Ces hymnes occupèrent, je crois, pour la plupart, les dernières années de l'auteur. Je dirois même, si jamais l'ennui pouvoit gagner un pasteur occupé du soin de son troupeau, quel que soit le lieu qu'il habite; je dirois que ces compositions, conformes au goût ainsi qu'aux fonctions d'un évêque, servirent à adoucir la solitude à laquelle il se vit condamné dans l'étroite enceinte de sa ville épiscopale. Du moins, lorsqu'il leur consacroit ses momens de loisir, la pensée dut sans doute le reporter souvent dans la capitale du monde chrétien, à l'heureuse époque où il mettoit sous les yeux du restaurateur des lettres cette Christiade qui, entreprise par obéissance, exécutée avec succès, trouve encore aujourd'hui, malgré la piété qu'elle respire, et quelques lecteurs, et quelques éloges. Mais je crains

bien qu'il ne soit facile de s'apercevoir que l'âge ou la matière a refroidi son imagination et décoloré son style. Sans doute, on peut lui reprocher, dans tous ses ouvrages, une négligence habituelle à soigner les vers et l'harmonie, laquelle n'étoit cependant à ses yeux qu'une molle aisance, dont il trouvoit le modèle dans l'antiquité. Mais ici elle me semble dégénérer trop souvent dans une foiblesse qui prouve que, si la Christiade fut l'ouvrage de sa maturité, les Hymnes doivent l'être de sa vieillesse. Ce n'est pas qu'elles ne présentent encore de beaux traits et ne rappellent l'auteur de quatre poëmes qui, en des genres différens, sont encore cités comme les chefsd'œuvre de la poésie latine dans les temps modernes. Quand un saint est son héros, sa verve s'échauffe, on retrouve le poète, et l'on se croit reporté à ses beaux jours. Mais s'agit-il d'un mystère, si l'on reconnoît le théologien occupé d'un traité religieux, on ne reconnoît

pas assez souvent le poète qui le devroit toujours faire oublier. Quelque didactique en effet que soit le sujet, il faut que la sécheresse disparoisse sous les formes poétiques dont il est revêtu. C'est là sans doute une entreprise difficile; mais on a dû la prévoir; et quand on ne peut la conduire à bien, il faut rappeler le précepte d'Horace, et l'abandonner:

... Quæ desperat tractata nitescere posse, relinquit.

Ce qui n'étoit d'abord qu'une conjecture se trouve prouvé par les hymnes mêmes; et tout lecteur jugera par les paroles de Vida, qu'elles furent, en grande partie, surtout quand le sujet en est la vie d'un saint, son dernier ouvrage. A l'exception de celle qui porte, avec le nom de saint Sylvestre, l'empreinte de la maturité, et rappelle à la fois l'époque et le séjour qui virent entreprendre et terminer la Christiade, les autres ont été composées pendant son épiscopat. Albe fut son Parnasse; c'est là que, depuis son élévation jusqu'à sa mort, il instruisoit son troupeau pendant ses fonctions religieuses, et l'édifioit encore dans ses délassemens.

C'est lui-même qui nous l'apprend dans les hymnes qu'il consacre à célébrer les divers saints qu'honoroit la piété dans son diocèse. J'en citerai quelques passages: voici l'invocation à saint Etienne:

" a Soit que tu habites le palais fortuné du » ciel, et te plaises à contempler les traits de son » monarque; soit que tu aimes à visiter les » temples de la terre et le séjour de tes aïeux, » cette Solyme dont l'habitant te vit, au lever

<sup>1</sup> Hucades 6: seu felicis te regia cœli Nunc habet, et superûm regis juvat ora tueri; Seu juvat interdum mortalia visere templa, Et patrias Solymorum arces lustrare, ubi quondam Te perhibent sese indigenæ vidisse, per altas

» de l'aurore, seul, assis sur les bords du Jour» dain, laver dans l'onde limpide le sang de tes
» plaies, quitte ce théâtre témoin de ton cruel
» trépas, et rends-toi dans ces murs. Ici, bannis
» les dédains, ici s'élève en ton honneur un
» temple digne de toi, un plus heureux séjour.
» C'est l'ouvrage du Ligurien qui, sur les fron» tières de sa patrie, te consacra jadis ce majes» tueux édifice. Ici, l'encens et des feux qui ja» mais ne s'éteignent, brûlent sur tes autels; ici,
» imitateurs d'un usage antique, les fidèles chan» tent en chœur et portent jusqu'aux astres l'éloge
» de tes vertus. Toi-même, attentif, silencieux

Jordanis ripas, prima sub luce, sedentem,
Dum liquido solus sacrum lavis amne cruorem.
Huc ades, indignæ linquens loca conscia cædis.
Hic tibi digna domus, melior, ne despice, sedes.
Hanc patrio antiqui Ligures in littore molem
Ingentem posuere, tibique hæc templa sacrārunt.
Hic tibi thure calent, æternisque ignibus, aræ:
Alternique tuas jactant ad sidera laudes.
Ipse audis, tacitusque lates, nec cerneris ulli;

» et caché, tu échappes aux regards, et ton » cœur tressaille d'une douce allégresse : ici, ja-» mais l'infortuné ne vint réclamer d'une bouche » suppliante ton secours, sans remporter l'ac-» complissement de ses vœux; et le nautonnier, » sauvé du naufrage, dépose à tes pieds le tri-» but de sa reconnoissance. »

Voici le début de l'hymne à saint Laurent, qui en donne une autre preuve:

<sup>a</sup> « Tel fut donc l'héroïsme de ta vertu, ô Lau-» rent! on te vit, toi des jeunes mortels autre-» fois le plus beau, l'âme embrasée de flammes

Et tibi tranquillam demulcent gaudia mentem. Huc olim quicumque tuam miser imploratum Venit opem supplex, voti reus usque recessit; Donaque servati tibi solvunt debita nautæ.

Hym. Divo Stephano. v. 10.

2 Tantane te, juvenum quondam pulcherrime, virtus Impulit ut, facibus flagrans melioribus intus, In mediis diros tuleris fornacibus æstus Impavidus, regemque ferum irritaveris ultro » vertueuses, supporter sans pâlir, au sein d'une
» fournaise, des flammes cruelles, et provoquer
» la fureur du tyran occupé d'exciter l'ardeur et
» de ranimer par des feux nouveaux les feux de
» l'incendie. Ah! si la guerre me permettoit
» d'habiter les murs d'Albe, dont le Tanaro
» baigne les plaines de ses eaux limpides, évê» que de cette cité ligurienne, je t'offrirois au» jourd'hui le sacrifice que chaque année ramène.
» Placé dans l'enceinte sacrée, au-dessus de
» toutes les têtes, je te présenterois, fidèle à
» mon usage, des hommages solennels : l'or
» couvriroit mon front, l'or embelliroit mes vê-

Instaurantem ignes, incendiaque igne novantem?
Me si bella mea paterentur vivere sede,
Pulcher ubi Tanarus rigat arva Ligustidis Albæ,
Sacra tibi sacer hæc hodie rite annua ferrem
Longè omnes supra in mediis penetralibus adstans,
Solemnemque tibi, ut mihi mos, præfarer honorem,
Tectum auro caput effulgens, et vestibus aureus,
Prosequererque tuas haud ficto carmine laudes.

Hym. XX. Div. Laurentio.

» temens, et, sans recourir à la fiction, je chan-» terois tes louanges. »

La même preuve, on la trouvera répétée dans ces vers qui commencent l'hymne à saint Dalmace:

- 3 « Non, je ne puis sans crime, ô Dalmace! » t'abandonner au silence et passer ta fête sans » la célèbrer par des vers, quand une nouvelle » aurore va te porter notre reconnoissance et nos » hommages. O toi qui, jadis l'ornement de la » terre, l'es aujourd'hui du ciel, viens, après » une vie marquée par des peines cruelles, de » nombreux travaux, un trépas glorieux à la fois
- 3 Nec te nos tacitum indictumve relinquere fas est,
  Nec sinere ire tuos sine carmine, Dalmati, honores,
  Quos tibi rite die memores redeunte novamus.
  Huc ades, o quondam clarum jubar, addite cœlo,
  Post tantas vitæ ærumnas, post mille labores,
  Et quos insigni es perpessus morte dolores
  Pro Christi decore, et veræ pietatis amore.
  Huc ades, et festas quas læti ereximus aras,

» etsanglant que t'ont commandés la gloire de Jé» sus-Christ et l'amour de la vraie religion! viens,
» entre les rives de l'Eridan et de l'Oglio, visiter
» les autels que nous t'avons, avec joie, consacrés;
» viens, et, de tes prières, seconde les vœux
» d'un peuple suppliant; soit que dans ses tem» ples embaumés de parfums, sur les bords du
» Rhône, l'habitant t'invoque, l'habitant qui,
» arraché de l'abîme des ténèbres, te doit de
» voir la lumière de la vérité, la contrée éclairée
» de ses rayons naissans, et les cœurs encore
» barbares adoucis par tes paroles; soit qu'aux
» dernières limites de la Ligurie, Albe te re» tienne; Albe qui, non loin de ses mursfameux,

Inter et Eridani ripas et fluminis Ollii,
Dexter adi, populique tua prece vota secunda:
Seu Rhodani te gens halantibus invocat aris
Accola, quam quondam in tenebris et nocte jacentem
Erexti, verumque dedisti cernere lumen,
Omnem luce nova radiisque recentibus oram
Perfundens, dictisque hominum fera pectora lustrans;
Seu Ligurum extremis tenet inclyta finibus Alba;

.197

» te vit paroître sur le seuil de la vie, joindre tes » vagissemens au murmure du Tanaro, remplir » de l'éclat de tes vertus cette cité chérie, et, par » tes sublimes leçons, élever les âmes à la hau-» teur des cieux. »

Pourquoi ces hymnes trouvent-elles si peu de lecteurs, même parmi des hommes qui, livrés à l'enseignement, ont lu les autres écrits. de Vida? Est-ce le titre qui leur inspire cette indifférence? Mais se laisser ainsi prévenir n'est pas d'un homme instruit ou qui veut l'être. Pareille inscription n'a jamais fait tomber de leurs mains Homère ou Callimaque; autrement, ce que je n'ose soupçonner, il manqueroit quelque chose à leurs connois-

Quandoquidem haud procul inde ferunt te lucis inîsse Limina, et in Tanari ripa vagîsse sonantis; Mox claram implêsti meritis ingentibus urbem, Celsa docens rectas ad sidera tollere mentes. Hym. XXIII. Diy, Dalmatio.

sances littéraires. Est-ce la matière qui leur semble incompatible avec la poésie? Si un protestant, Cellarius, dans la préface de ses éditions, témoigne le désir de voir associer, dans les cours publics, Sédulius à Virgile, Prudence à Horace, afin d'allier l'utilité de la doctrine au charme du langage, ceux qui ont étudié ces poètes chrétiens ne refuseront pas à Vida le même honneur. Est-ce la difficulté que pourroit leur présenter cette lecture? mais je m'adresse à mes maîtres pour qui, sûrement, il n'est rien de difficile, quand moimême, après un long divorce avec les poètes latins, un peu d'attention m'a mis à même de saisir habituellement, je crois, le sens de Vida. ll sussit d'ailleurs d'y jeter un coup d'œil pour reconnoître que l'imitateur du langage de Virgile l'est aussi de sa clarté, et que des matières qui, dans la prose même, ne sont pas sans obscurité, se trouvent souvent développées avec plus de netteté dans ses vers.

Puis, de grandes vérités et de belles actions, quelle que soit leur enveloppe, méritent bien qu'on travaille à les découvrir. Est-ce enfin le style qui les rebute? Sans doute Vida ne sera jamais placé, moderne à côté des anciens, imitateur à côté des modèles; mais je crois, sans prévention aucune, que, des modernes et des imitateurs, il est le moins imparfait. Telle est même la pureté de son langage, qu'on trouveçoit à peine chez lui quelques locutions qui ne pussent être justifiées par l'exemple du prince des poètes; et le lecteur de ses ouvrages, familiarisé, comme il ne peut manquer de l'être, avec ceux de Virgile, ne peut souvent s'empêcher de sourire à l'heureuse adresse avec laquelle le chrétien sait détourner de leur sens primitif et appliquer à développer des mystères ainsi qu'à louer les saints, des expressions que le païen avoit employées à retracer ses fables et célébrer ses héros. C'est lui-même qui nous en prévient dans ces vers de sa Poétique, qui nous montrent sa méthode.

4 « Souvent j'aime à me jouer avec les ex-» pressions des anciens, et attacher aux mêmes » paroles de tout autres pensées. »

Mais le moyen de prouver que ces hymnes ne sont pas indignes d'un coup d'œil, et que le littérateur attentif à les lire ne compromet pas plus son goût que le chrétien ses principes, seroit de les citer. Il n'en est aucune qui ne pût fournir des passages propres a les rassurer. Celles où il célèbre saint Paul et saint Laurent obtiendroient sûrement des suffrages; mais j'ai voulu en rapporter une entière, et j'ai choisi l'Hymne à la sainte Vierge.

Le premier motif qui m'y a engagé, l'homme

<sup>4</sup> Sæpe mihi placet antiquis alludere dictis, Atque aliud longe verbis proferre sub iisdem. Liv. III, v. 257.

pieux, s'il rentre dans lui-même, le devinera facilement, et ne pourra qu'y applaudir. Il est pour la mère du Sauveur un culte tout d'amour, qui, dans le cœur des chrétiens et la demeure des élus, la place au-dessus de tous les êtres créés et la rapproche du trône où siège celui qu'elle aime comme un fils, qu'elle adore comme un Dieu! les seconds hommages sont toujours pour elle, et jamais motif n'a pu les lui ravir. Ses solemités réveillent dans tous les âges et toutes les conditions de religieux transports. Annoncer son éloge, c'est s'assurer des auditeurs! Puisse du moins ma tentative déposer de mon zèle pour sa gloire!

Le second motif, c'est une obligation contractée avec le public, à l'époque où parut la Christiade, de justifier les éloges que j'avois donnés à cette pièce, dont une première lecture m'avoit peut-être exagéré la beauté. Une illusion, dont je me trouvois heureux alors ; m'avoit momentanément identifié avec le poète. En voyant mes sentimens dans un accord parfait avec les siens, et rendus en des vers sans recherche, j'oubliai des taches qui, avec plus de sang froid, ne m'auroient pas échappé. Cependant cette impression que produisit un premier coup d'œil, rarement accompagné d'un jugement réfléchi, n'a pas été entièrement effacée par une lecture plus attentive. Aussi me crois-je porté à penser que l'ouvrage n'est pas dénué de mérite, et que mon opinion, tout improvisée qu'elle fût d'abord, n'est pas tout-à-fait une erreur. Je laisse au lecteur le soin de prononcer. Sans prétendre lui faire une règle de mon jugement, j'avouerai qu'il est des tableaux dont l'onction n'a pas été sur moi sans effet. J'ai béni la religion qui a su les inspirer et le talent assez heureux pour les rendre.

Le dernier motif, c'est de présenter, dans un cadre étroit, les détails d'une vie qu'on

regrette de ne pas connoître davantage. Sannazar s'est borné au développement du trait le plus marquant sans doute; mais loin de diminuer l'intérêt pour les autres, il fait naître le désir de les connoître; et l'on se demande comment, dans un poème destiné à n'être que le panégyrique de Marie, il n'a pas trouvé le secret de la montrer dans toutes les circonstances où l'Evangile et la tradition nous la présentent, et de satisfaire ainsi la curiosité aussi bien que la piété publique. Pour Vida, il satisfait l'une et l'autre. Son hymne est un supplément à des oublis que son prédécesseur s'est pardonnés, mais que ne lui pardonne pas le lecteur. C'est? là que nous voyons Marie tout entière: il nous introduit dans le secret de son enfance, dans les peines de sa maternité, dans les joies de son assomption; il nous la représente heureuse de l'innocence dont le ciel embellit son jeune âge, préparant à la mère encore inconnue du Sauveur des présens; puis, après la

conception annoncée par mille figures et proclamée au bruit du tonnerre, recevant pour son fils, dans la maison d'Elisabeth, le premier hommage du précurseur, et dans la crèche, les adorations des pasteurs et des mages : voilà le temps de son bonheur. Bientôt la prédiction de Siméon amène la fuite en Egypte et le retour, la disparition de Jésus et la douleur de ses parens, la passion du fils et la douleureuse compassion de la mère. Mais à ce spectacle succédera pour Marie celui de l'assomption de Marie même, échangeant la terre pour le ciel, et les peines de la vie pour le bonheur de l'immortalité.

Telle est la composition de Vida. Le reproche qu'on pourra lui faire, c'est que la marche en est trop historique; cependant, quel que soit ce défaut, je ne serois pas étonné que certains lecteurs ne méconnussent le mérite de Sannazar, et que, amis de l'ordre et de la simplicité, ils ne préférassent aux trois livres du poète napolitain, l'Hymne religieuse et touchante du poète de Crémone.

L'auteur et le traducteur ont payé leur tribut à Marie. Le mérite est tout entier à Vida. Ce que je réclame pour moi, c'est une indulgence dont personne ne sent davantage le besoin. Cet essai n'a pas d'autre but que de sonder le goût de l'homme instruit et pieux; car, pour apprécier ce genre de composition, il faut à la fois instruction et piété; et je me plais à croire cette réunion encore possible. Le jugement, porté sur l'original et la version, me dira s'il faut interrompre ou continuer ce travail. Peut-être l'accusera-t-on encore de sentir l'huile du desservant. Je ne m'en défends pas: je n'y ai cherché, pendant une partie des nuits, qu'un délassement aux occupations du jour.

## **HYMNUS**

## VIRGINI.

At quo, diva, tuas mortali carmine laudes
Ingrediar, quas cœlestes cœlestibus oris
Vix audent tentare chori? nec mole gravantur
Corporea, atque tuos coram mirantur honores.

Ipse, mihi quoties animum tua vivida imago
Impulit, atque aciem te contra tollere tendo,
Obruor, et nimia perfundor luce, nec absens
Ferre tui valeo radios, aut spicula vultûs.
Nam tu, sole velut divinum corpus amicta,
Incedis regina, caput redimita coronis

#### HYMNE

# A LA VIERGE.

COMMENT, foible mortel, commencerai-je ton éloge, ô Marie! ton éloge que les chœurs célestes osent à peine essayer dans les célestes plaines? Dégagés, cependant, du poids du corps, ils peuvent contempler ta beauté: pour moi, quand ta brillante image vient frapper mon esprit, et que je m'efforce de lever vers toi mes regards, je succombe: inondé de flots de lumière, je ne puis, malgré la distance, supporter les rayons ou les traits de ton visage. Ton corps semble avoir le soleil pour vêtement: ta marche

208

HYMNUS VIRGINI.

Sidereis: tibi sub pedibus micat aurea luna, Igneaque astra premis subterlabentia mundi.

Mente olim pater omnipotens te legerat alta, Nondum mundus erat, multis de millibus unam,

15 Quæ cœli regem pareres enixa sub auras. Atque ideo, postquam divino fœdere rupto, Primus in orbe parens hominum se perdidit ipse,

Seque suumque genus veniens corrupit in ævum; Sola malo exorta es, veterique impervia noxæ: Seu tua te genitrix intactam, et prorsus avitæ Secretam maculæ gravida concepit in alvo; Seu simul atque utero concreta es, cælicolûm rex Communem exemit labem, puramque reliquit;

Ne tuus exoriens, pura dilapsus ab æthra,

Parte olim fœtus foret insincerus ab ulla,

Nec priscam traheret materno a sanguine labem.

est d'une reine; une couronne d'étoiles ceint ton front; sous tes pieds brillent et la lune argentée et les astres qui parcourent, étincelans, la céleste voûte.

Le monde n'étoit pas encore : un Dieu toutpuissant, dans sa profonde intelligence, t'avoit déjà choisie, seule parmi toutes les mortelles, pour mettre au jour le roi du ciel. Aussi, dès que l'homme, devenu transgresseur des ordres suprêmes et l'artisan de sa propre perte, eut transmis à ses enfans le crime de leur père, seule, tu naquis inaccessible à la faute héréditaire, soit que ta mère dans son sein fécond t'ait concue, étrangère à la souillure de ton aïeul, soit qu'au moment qu'il te forma dans les entrailles maternelles, le roi des immortels t'ait garantie de la tache commune, et conservé la pureté primitive. Il craignoit que, descendu de la demeure de l'innocence, ton fruit, à son aurore, ne perdît un jour son éclat, et que le crime ancien ne coulât dans ses veines avec le sang de sa mère.

Teque dehinc crescens procul omni innoxia culpa.

Sanctam, incorruptam servâsti præside amico Tuta Deo: ac veluti latis nitidissima campis

- Virga oritur, primosque novo dans vertice flores In regum fortunatos traducitur hortos; Continuò sedes liquisti parvula avitas, Templi adytis oblata, parentum debita votis; Sancta ubi priscorum vatum monimenta revol-
- Sensisti superûm regem, tot vocibus olim
   Promissum, terris mortali matre oriturum.
   Jam tum lætitia, dulcique cupidine pectus
   Capta, Deum casta versabas mente propinquum;
   Et venerans matri fœtæ pia dona parabas,
- 40 Si fors ô vestris ea sors contingeret oris, Si vestro concessa forent ea munera seclo. Nescia venturi, nondum tua gaudia cernis; Nondum, Nympha, tuos persentis pectore honores.

Tu croissois, sans que le péché altérât en toi l'innocence. La vigilance d'un Dieu bon étoit ton préservatif et ta sûreté. Pareille à cette plante qui s'élève, superbe, dans une vaste campagne, et, pour les premières fleurs qui embellissent sa jeune tige, est transportée dans les heureux jardins des rois, tu quittas, encore enfant, la maison paternelle; et, placée dans l'enceinte du temple, tu acquittas le vœu des auteurs de tes jours. C'est là que, roulant dans ta pensée les antiques oracles des prophètes, tu reconnus que, promis jadis par tant de voix, le roi des cieux auroit pour mère une mortelle. Dès-lors, le cœur rempli de joie et d'une douce ardeur, tu méditois, dans tes chastes pensées, la naissance prochaine d'un Dieu, et préparois à sa mère un pieux hommage, une offrande religieuse, si cet événement avoit ta patrie pour théâtre, si le ciel accordoit cette faveur à ton siècle. Pour toi, l'avenir étoit un mystère qui te cachoit ton heureux destin : pour toi , la gloire étoit encore un pressentiment inconnu.

6о

Jam jam, nulla mora, adveniet demissus ab

- Mulcebit! quanto implebit præcordia amore
  Pennipotens! tu cœlicolûm acceptissima regi,
  Plena Deo, nuribus felix magis omnibus illa es.
  Parce metu: humanum, virgo, obliviscere
  morem.
- 50 Concipe divinos haustus, teque insere cœlo. Non aliam porro manet hujus gloria partûs. Tu rerum auctorem, tactûs ignara virilis, Concipies, gravis ætherea divinitus aura, Solaque virgineum servabis fœta pudorem;
- Vellus uti lanæ impenetrabile restitit imbri,
  Cætera cum madeant, gravibus circum humida
  nimbis:

Tu porta clausa æternum, superûm ipse per illam Ingreditur rector, nec claustra immota resignat. Tu rubus ille oculis flamma crepitante cremari Visus; at illæsæ mansere in stipite frondes.

Digitized by Google

Mais déjà le temps fuit : bientôt, des célestes hauteurs, descendra un messager ailé. De quels joyeux accens il flattera tes oreilles! de quel amour il embrasera ton cœur! Objet des faveurs du Très-Haut, portant un Dieu même dans tes entrailles, non, il n'est pas de mère qui puisse égaler ton bonheur. Loin de toi les alarmes! Étrangère aux lois ordinaires de l'humanité, conçois de divines influences; c'est au ciel que tu dois te placer; à toi seule est réservée la gloire d'enfanter un Dieu. Sans le concours d'un époux, fécondée par le souffle de la Divinité, tu concevras l'auteur de l'univers, et, seule, malgré ta maternité, tu conserveras la pureté des vierges. Tu es cette toison qui, au milieu de l'humidité dont la nue appesantie pénètre tous les objets d'alentour, résiste, impénétrable, à la pluie. Tu es cette porte à jamais fermée, que traverse le maître des immortels, sans qu'il ouvre cette immuable barrière. Tu es ce buisson que l'œil voit embrasé d'une flamme pétillante; mais les feuilles restent sans atteintes sur la branche. Ainsi, dans

## HYMNUS VIRGINI.

Hinc etiam pueris media in fornace pepercit Ignis, et innocuæ lambebant corpora flammæ.

Hæc te monstra petunt unam, hæc miracula tangunt;

Promissis nec sera fides: simul ecce repente

Cum tonitru medium veluti discedere cœlum
Vidisti; simul, auricoma circumdata nube,
Sensisti præsens in te descendere numen,
Desuper afflatam leviter spirantibus auris.
Quis tibi tunc sensus? qui, virgo, in pectore
motus?

70 Credo equidem, tibi cor dulci flagrabat amore. Et penitus totis ardebas suave medullis.

Tum quoque lætitia, ac mira dulcedine pectus
Delicuisse reor, tibi cum montana petenti
Læta occurrit anus cognato à sanguine juncta;
Atque, utero exsultante, tuos præsensit honores,
Felicemque uteri te terque, quaterque vocavit.
Tu verò, teneri qualis rosa plena pudoris,
Ore rubens, cœlo referebas carmine grates,

le fond d'une fournaise, le feu épargnoit ses victimes, et caressoit innocemment leurs corps.

C'est toi que regardent, à toi que s'adressent ces prodiges; et la promesse ne tarde pas à s'accomplir. Tout à coup, tu entends le tonnerre gronder, tu vois le milieu du ciel s'entr'ouvrir; tu sens, placée dans un nuage doré, touchée d'un souffle légèrement descendu d'en haut, descendre en toi Dieu lui-même. Quels furent alors tes sentimens? de quels mouvemens ton cœur fut agité! Oui, ton cœur, et comment en douter? brûla de l'amour le plus tendre, et la plus douce ardeur pénétra l'étendue de tes entrailles.

Sans doute ton cœur étonné se fondit dans l'ivresse de la joie, à ce moment, où près d'atteindre des montagnes lointaines, tu vis s'avancer d'un pas empressé, malgré le poids de l'âge, une femme que le sang t'unissoit, et qui, trouvant dans le tressaillement de ses entrailles le pressentiment de ta grandeur, trois et quatre fois te proclama la plus fortunée des mères. Pour toi, une modeste rougeur sur le visage, telle

85

Teque adeò indignam, et meritam nil tale canebas.

80 Parva sed hæc; majora manent : date lilia plenis,

Virginei, date thura, chori, date serta canistris.

Nascitur humana sub imagine, nascitur infans,
Qui semper fuit, est, et erit, sine fine, sine ullis
Principiis Deus, immensi quem mœnia mundi
Non capiunt, visusque hominum tactusque
refugit.

Sæpe mihi videor te poplite cernere, Virgo,
Subnixam, infantemque recens mirarier ortum
Flagrantem, et radiis late vibrantibus aureum;
Teque tuos prono venerantem pectore fœt us;
Ottonitumque senem tantis vix hiscere monstris.
Felices nimium pastores o! quibus olim
Contigit in stabulis insuetos cernere partus!
Tantumo si quoque me si secula vestra tulissent,

qu'une rose qu'embellit un tendre incarnat, d'une voix reconnoissante, tu remerciois le ciel et te déclarois indigne de cet excès de faveur.

Mais ces faveurs sont peu encore; de plus grandes te sont réservées. Jeunes Vierges, du fond de vos corbeilles, tirez l'encens, présentez des lys, offrez-lui des guirlandes. Il naît sous la forme de l'homme, il naît enfant, celui qui, Dieu, fut, est et sera toujours, qui, sans commencement, ne connoîtra pas de fin, et trop grand pour être enfermé dans les vastes contours du monde, échappe à l'œil aussi bien qu'à la main des mortels.

Souvent, Vierge fortunée, il me semble te voir, les genoux en terre, les yeux attachés sur le nouveau-né, contemplant les rayons dorés qui jaillissent de toutes parts, et, la poitrine inclinée, adorant le fruit de ton sein. Je vois le vieillard, terrassé de ces merveilles, osant à peine entr'ouvrir les lèvres. Bergers mille fois heureux, à qui le ciel donna de considérer dans la crèche cet enfant de miracles! Que ne m'a

Pavissemque meas vestris in saltibus agnas!

95 Me sine, monstratum vos nunquam issetis ad
antrum

Carminibus moniti cœlestibus; ipse ego primus Speluncæ foribus virides silvestria myrtos Munera suspendissem, et florea serta tulissem, Insuper et canna cecinissem carmina agresti, 100 Carmina, quæ tibi nunc, regina, utcunque laboro.

Nec me felici quisquam extrusisset ab antro Amplius: usque tibi famulari dulce fuisset, Infantique, senique tuo. Tum me neque vestro

Indignum viles stipulas substernere asello.

105 Hîc ego vidissem reges puero ampla ferentes

Munera, ab Æthiopum terris, duce sidere,

vectos,

Ante tuos, carique pedes procumbere nati. Vidissem volucres te mira in veste ministros Sæpius affari, curasque avertere dictis, vu naître aussi votre siècle! que n'ai-je, dans vos bois, conduit mes brebis au pâturage! Jamais, sans moi, vous n'auriez visité la grotte que vous montrèrent les célestes chœurs : le premier, j'aurois, à la porte de l'humble réduit, suspendu les présens des bocages, des myrtes verts, des fleurs arrondies en guirlandes. J'aurois encore, sur mon frêle chalumeau, oui, j'aurois redit des vers, ces vers que j'ose, en ce moment, ébaucher en ton honneur. Jamais mortel ne m'auroit arraché de cet heureux séjour : j'aurois aimé à te prodiguer sans cesse des soins, à toi, à l'enfant, au vieillard; et l'âne même, je n'aurois pas rougi de joncher pour lui un vil chaume sur la terre. C'est là que j'aurois vu des rois, sous la conduite d'une étoile, apportant, des terres éthiopiennes en ces lieux, des présens magnifiques destinés à l'enfant : je les aurois vus tomber à tes pieds, tomber aux pieds de ton fils: j'aurois vu des ministres ailés avec un admirable vêtement, souvent t'aborder, dissiper, par leurs paroles, tes inquiétudes, alléger le poids

110 Solarique inopem vario in discrimine rerum, Dum puero metuis, capitique pericula caro Longe arces, animo semper suspensa labanti.

> Usque adeo senis in templo morientis inhærent

Sensibus extremæ voces, cum jussa, recenti 115 Pro partu, geminas aris fers dona columbas, Affore, cum tibi, Virgo, animum dolor occupet ingens,

Et quasi cor gelidum pertranseat ensis adactus. Nec veterum deerant responsa horrentia vatum, Natum pro multis mactandum funere acerbo.

Jamque minis tum facta fides, jam nuntius ales

Nocte senem monet in somnis consurgere, tecumque

Accelerare fugam, patriæ neque fidere terræ, Ne rex, dum sceptris cavet haud securus avitis, Divinam sobolem crudo necet efferus ense. de ta misère, et charmer ta pénible situation dans ces momens où tu trembles pour l'objet de ton amour, et, l'âme agitée, chancelante, tu écartes les dangers qui menacent une tête si chère.

Combien sont gravées dans ta mémoire les dernières paroles que t'adressa, dans le temple, un vieillard expirant! Pour l'enfant nouveau-né, tu portois à l'autel deux colombes, offrande que prescrivoit la loi. Il t'annonça le moment qu'une vive douleur déchirera ton âme, et qu'un glaive impitoyable semblera percer ton cœur glacé. La pensée te retraçoit aussi les antiques oracles des prophètes, cette mort cruelle qui, pour de nombreux coupables, devoit immoler ton fils.

Les menaces bientôt se réalisent. Déjà, pendant la nuit, un envoyé du ciel commande au vieillard, dans un songe, d'interrompre son repos, et, peu confiant dans sa terre natale, de fuir rapidement avec toi : un roi, troublé par la crainte de perdre un sceptre héréditaire, oseroit, d'un fer sacrilége, immoler le divin enfant. Bar125 Impie, mentis ubi es? quò te rerum impulit

Quid pueros jugulas cunis et ab ubere raptos? Tene putas posse æternis occurrere Olympi Consiliis? morti nondum est obnoxius infans; Nondum jussa patris supremi munera obivit 130 In terris; nondum factis se ingentibus orbi Supra hominem ostendit per tot miracula

rerum,

Quæ non humanis opibus, non artibus edet. Ante novas condet leges, nova fœdera mundo: 🛋 Ante salis sicco pede cærula percurrenda:

- 135 Sedandi imperio fluctus, canæque procellæ. Ante graves linquent languentia corpora morbi Illius ad nutum; rursusque ad munera vitæ Consurgent, quorum tellus jam texerat ossa. Ille etiam prius exigua, mirabile, fruge
- 140 Millia multa hominum desertis pascet in oris. Ille etiam tacitas hominum intra pectora curas Inspiciet : silvæ arebunt, terræque dehiscent,

bare, qu'as-tu fait de ta raison? Où t'égare ta fureur? Pourquoi égorger ces jeunes victimes arrachées de leur berceau et du sein de leurs mères? Crois-tu traverser ainsi les desseins de l'Éternel? Le temps n'est pas encore qui le doit exposer au trépas : les ordres de son père, il ne les a pas encore accomplis: des actions éclatantes, d'étonnantes merveilles, étrangères à la puissance, à l'adresse de l'homme, ne l'ont pas encore placé audessus de l'humanité: il faut qu'il impose auparavant au monde des lois nouvelles, qu'auparavant il parcoure d'un pied sec la plaine salée, apaise d'une voix toute puissante les mers blanchies par la tempête; qu'auparayant encore, d'un coup d'œil, il éloigne des corps affoiblis des maux cruels, et rappelle à la jouissance de la vie des infortunés dont la terre couvroit déjà les ossemens; qu'auparavant enfin, à l'aide de quelques pains, dans une contrée déserte, il repaisse un peuple nombreux, qu'il dévoile des mystères cachés encore au fond des cœurs, qu'il sèche les arbres, entr'ouvre la terre, et confonde, par la

Nec gravia ora ferent, verbis dum fulminat, hostes:

Omnia quæ coram admirans lætabere, Virgo.

145 In primis tibi cor mira dulcedine tanget, Cùm puer in templis, adolent dum sacra, relictus,

Quæsitusque diu, velut ecce repente oriens Sol Lucidus, ore oculisque nitentibus apparebit. Illum de magnis mirabere rebus agentem,

150 Et veterum dictis reserantem oracula vatum, Primores inter proceres, juvenumque magistros: Quos omnes jam tum, bis sex vix messibus actis,

Erudiet puer, atque rudes docto arguet ore,
Aureus, immortale sonans. Mirabile dictu,
155 Sensibus illapsus penitus præcordia tanget,
Et dulcem toto jaciet de corpore amorem,
Luce recens orta, vel sidere pulchrior aureo.

Tunc illam circumfusæ longo ordine matres

sévérité de ses regards, des ennemis qu'ont déjà terrassés les foudres de sa voix. Tel est, ô Marie, l'admirable spectacle qui portera la joie dans ton âme.

Mais ce qui te remplira d'une joie plus douce encore, c'est ton fils dans le temple. Délaissé pendant que l'encens fume sur l'autel, et vainement cherché, il apparoîtra, tel que le soleil à sa brillante aurore, il apparoîtra tout à coup, le visage enflammé, les yeux étincelans, à tes regards. Quelle sera ton admiration de l'entendre traiter d'importantes matières et développer, parmi d'illustres personnages et les docteurs du jeune âge, les oracles des prophètes. C'est après deux fois six printemps à peine écoulés, que, jeune encore et déjà maître, par des paroles savantes, immortelles, sorties d'une bouche d'or, il gourmandera leur ignorance. Le dirai-je, ce prodige? il pénétrera dans les âmes, attendrira les cœurs, et, plus beau que le jour naissant, que l'astre lumineux du ciel, il fera, de tout son corps, jaillir le plus doux charme. Alors, répandues en Laudibus attollent, quæ tales optima partus 160 Ediderit, tenerisque immulserit ubera labris. Illum amplexa sinu, toto illi pectore inhærens Oscula fragranti capiti, dabis oscula fronti Sidereæ, stellisque pares libabis ocellos Ore, alterna flagrans dulci præcordia amore.

Nec minus inde etiam tacita lætabere mente,
 Fontis aquam latices cum Bacchi vertet in atros,
 Te mandante. Tuo promet liquentia vina
 Munere, et insolitos hospes mirabitur haustus.

Hæc tibi, mater, erunt: oberit nihil antè tyranni

170 Vesani furor : ipsa tamen cœlestibus ultro
Consiliis pare, quæ fidus detulit ales.
Tolle moras : pete Niliacas interrita sedes :
Cuncta favent : tibi nox nigrantes explicat alas,
Et te sublustri gradientem amplectitur umbra.
175 Cernis, ut intonsi prærupta cacumina montes

un vaste cercle à tes côtés, les mères te prodigueront les louanges, pour avoir produit un pareil fils et pressé tes mamelles sur ses tendres lèvres. Toi, les bras enlacés à son col, le cœur appuyé sur son cœur, tu imprimeras des baisers à sa tête radieuse, des baisers à son front divin; et, l'âme brûlante d'une vive tendresse, tu appliqueras tour à tour ta bouche sur ses yeux rivaux des astres.

Une joie secrète remplira encore ton esprit, lorsque, sensible à tes désirs, il changera l'eau des fontaines dans le jus de la treille. Heureux de ton intérêt, l'hôte versera un vin généreux, et verra d'un œil surpris cette nouvelle boisson.

Telles seront tes jouissances, ô Marie; mais, avant ce temps, en vain éclatera la fureur insensée du tyran. Cependant, par une obéissance spontanée, cède aux ordres qu'un fidèle messager vient d'apporter des cieux: bannis les retards, pars sans effroi pour les contrées que le Nil arrose: tout sourit à ton voyage, la nuit déploie ses sombres ailes, et couvre ta marche de son ombre douteuse.

Demittant, plaudantque comis nemora alta coruscis,

Et, solitum præter, varios humus afflet odores?
Illa, credo, etiam noctu volucresque, feræque,
Adventante Deo, numen sensere propinquum,
180 Obviaque abrupto stupuerunt flumina cursu;
Donec lætanti vos Nilus condidit alveo:
Fama ubi jam totam non læta impleverat oram,
Bethlem largifluo puerorum undasse cruore,
Dum tuus ante omnes nequicquam quæritur
infans.

185 Quid tibi tunc animi? toto hæsit pectore sanguis, Et tua ceu gelidus subiit præcordia mucro.

> At nonhic, Virgo, vestrorum hæc meta laborum

Hæserat, ingentis neque erant ea debita luctûs Tempora; verùm olim longe majora manebant. 190 O dolor! horrendæ quis morti crederet illum Deberi, pater est cui clari rector Olympi, Vois les montagnes encore intactes abaisser devant toi leur tête altière, les forêts, à la verte chevelure, applaudir à ta présence, et la terre exhaler des parfums jusqu'alors inconnus. Sans doute aussi, cette nuit, les habitans des bois et des airs, à l'arrivée de ton fils, ont pressenti l'approche d'un Dieu; les fleuves, sur ton passage, ont enchaîné leur cours, pour le reprendre au moment où le Nil te fera de ses flots une barrière contre l'ennemi. Déjà la renommée a répandu sur ses bords une triste nouvelle; que le sang des enfans a inondé les murs de Bethléem. Hélas! c'étoit ton fils que cherchoit, mais en vain, le barbare. Quels furent alors tes sentimens? Le sang se glaça dans tes veines : un glaive mortel sembla déchirer tes entrailles.

Mais ce n'est pas là, ô Marie! qu'étoit fixé le terme de tes peines. Tes douleurs, douleurs cruelles! devoient s'étendre au-delà de cette époque. Oui, l'avenir t'en réservoit de plus aiguës encore. Hélas! qui le croiroit, qu'il fût destiné aux horreurs de la mort, celui dont le maître du ciel

Cui mare, cui tellus, cui cœlum paret, et æther?

Verum sponte neci caput obvius obtulit ipse,

Primi hominum ut lueret scelus exitiale cruore

195 Ipse suo, moriensque genus mortale piaret.

Id placitum patri æternum, cœloque sedebat:

Id quoque venturi, Virgo, tu præscia nôras;

Cuncta oblita velut tamen, atque ignara malorum.

Tantus amor matris, crudeli victa dolore es.

Fama tuas simul ac sævissima perculit aures
Heu! gnatum scelere exceptum, insidiisque
suorum

Unigenam, summos fœdatum immaniter artus, Trudi ad supplicium, atque trabem jam stare nefandam;

Exsiliisse ferunt subito extra mœnia, et omnes 205 Te plangore vias, queruloque implêsse ululatu. Qualis avis pastu rediens, cui pastor ab alta Arbore suspensum nidum dejecit, et aufert est le père, celui dont les lois régissent la mer, la terre, l'air et la céleste voûte? Mais c'est à une mort volontaire qu'il a offert sa tête : ainsi il a voulu expier, par l'effusion de son sang, le crime du premier coupable, et, par sa mort, garantir la race humaine d'une perte éternelle. Ce projet, le Seigneur l'avoit arrêté dans les cieux, il étoit irrévocable. Tu connoissois aussi, ô Marie! ce que renfermoit l'avenir : cependant tu semblois l'avoir mis en oubli, ignorer tous tes maux. L'excès de la tendresse ta abattue sous le poids de la douleur.

A peine un bruit sinistre eut frappé tes oreilles: « Ton fils, hélas!... ce fils unique est victime » des embûches et du crime de ses disciples : la » cruauté a tout meurtri ses membres, on le traîne » au supplice, et déjà l'arbre fatal est dressé. » A ce bruit, dit-on, tu t'élanças hors des remparts et fis répéter aux voies publiques tes gémissemens plaintifs et douloureux. Ainsi, ce volatile, qui, au retour de la pâture, voit un berger renverser son nid suspendu sur le haut d'un

Implumes fœtus etiam nunc ore querentes,
Illa volat circum; vix se raptoris ab ore
210 Temperat, et querulis late loca vocibus implet.
Tunc tua inhumanæ miseratæ incommoda rupes,
Atque tuo aereæ silvæ doluere dolore.

Ast ubi pendentem ferali robore porro Vidisti approperans, mediaque in morte teneri

215 Jactantem huc, illuc oculos, si fortè suorum Si quem fortè alas inimicas cerneret inter; Deficis, et fessos ægrè collaberis artus. Quos gemitus! quas deinde, trabem complexa, querelas

Ore dabas! non hæc olim tibi gaudia cœlo, 220 Non promissa tibi hæc divino pignore dona. Sic nuribus te felicem magis omnibus unam? Sic ventura tuos florere in secula honores? Felices illas, fortunatasque vocabas, arbre et emporter ses petits qui, sans plumes encore, poussent de foibles cris: la mère vole, inquiète, autour du ravisseur, épargne à peine son visage, et va remplir de sa voix plaintive les lieux écartés. Alors, les rocs insensibles compâtirent à ta disgrâce, et ton affliction affligea les forêts sourcilleuses.

A peine, rapprochée de l'arbre fatal, tu le vois attaché, déjà dans les bras de la mort, promenant de tous côtés ses regards et cherchant dans les rangs ennemis quelqu'un de ses disciples: à cette vue, tu succombes et, sur la terre, étends tes membres défaillans. Tu embrassois la croix: quels gémissemens, quelles plaintes proféroit ta bouche? Ah! c'étoit d'autres promesses, c'étoit d'autres jouissances que le ciel t'avoit donné un gage sacré. Voilà donc le bonheur qui t'élève au-dessus de toutes les mères! Ainsi les siècles futurs verront fleurir ta gloire! Tu les disois heureuses, fortunées, celles qui ont pu pleurer leurs enfans morts sur le seuil de la vie et se familiariser par degrés avec une éter-

Pignora cara quibus flere ipso in limine vitæ
225 Contigit, et longo paulatim assuescere luctu.
Parcite, mortales, iter illac forte tenentes,
Quos omnes in sese, atque in sua funera mater
Victa animi armatos lacrymosis vocibus excit,
Ipsa quoque ut simul in trunco moriatur eodem.
250 Parcite, et aerei nimbosa cacumina montes,

230 Parcite, et aerei nimbosa cacumina montes,
Ne cadite in matrem subita convulsa ruina,
Exorata licet, licet ultro sæpe vocata,
Dum juvat immitem sic saltem explere dolorem.
At non, sic etiam positus, caræ genitricis

235 Filius obbitus, media te in morte supremum est Affatus: quas ô voces! quæ verba vel ipsi Pectore ab invalido rupit miserabilis hosti! Tandem in te ah! moriens morientia lumina liquit,

Et dulcem, ut potuit, vultu servavit amorem. 240 Hic tu muta siles, lacrymisque absumpta profusis Non jam ullos gemitus, non jam ullos amplius edis nelle douleur. Épargnez, ô mortels que le hasard conduit en ces lieux, épargnez cette infortunée, qui, dans son désespoir, vous conjure par ses larmes et ses cris de diriger vos armes contre elle, afin qu'elle puisse, sur le même tronc, expirer avec son fils! Épargnez cette mère, montagnes qui portez votre tête dans la nue! Qu'une chute imprévue ne vous précipite pas sur elle, malgré les prières, malgré les cris répétés que lui arrache le désir de satisfaire au moins ainsi l'excès de sa douleur!

Mais, dans sa triste attitude, fils tendre, il ne t'a pas oubliée: quoique la mort l'environne, il t'adresse les derniers adieux. Quels accens, quelles paroles il tire de sa poitrine affoiblie! Devenu pour ses ennemis mêmes un objet de pitié, à sa dernière heure, il fixe enfin sur toi ses yeux mourans: son visage sembloit encore exprimer la tendresse. Là, condamnée à un morne silence, épuisée par des torrens de larmes, tu cesses de faire entendre des gémissemens, de pousser des sanglots: c'est en secret, c'est au fond du cœur

Singultus: tacito dolor intus pectore sævit.

Ipsa parens frugum pro te mæstissima tellus
Planxit, et ingenti tremuit succussa fragore:

245 Et silices erat hic nulla vi cernere apertos

Findere se, et mœsti, ut poterant, dare signa doloris.

Palluit aspectu cœlum, atque illustre repente Desuper insolitis umbris caput alta petens sol Occuluit, medioque die nox plurima oborta est; 250 Et populi æternas mundo timuere tenebras.

At non te longo, Virgo, intabescere luctu
Passus: ubi primos lux tertia protulit ortus,
Jam nigras Erebi sedes populatus, et umbris
Educens sursum manes, animasque piorum,
255 Evasit tumulo, saxumque reliquit inane,
Atque tibi primum divino apparuit ore;
Post aliis, sibi quos lectos subjunxerat olim
Consortes tantorum operum, sociosque laborum.

que se déchaîne ta douleur. La terre, la nourrice des humains, la terre s'attrista sur ton sort, et trembla, agitée d'un horrible fracas. On vit, à ce moment, les rochers, d'un mouvement spontané, se fendre et donner ainsi des marques d'une douleur profonde. A cette vue, le ciel pâlit, le soleil, dans sa marche vers le milieu de sa carrière, voila tout à coup d'une ombre inconnue les rayons de sa tête: la nuit, avant le déclin du jour, s'étendit sur la terre; et les peuples craignirent pour le monde le retour des ténèbres éternelles.

Jésus ne te laissera pas consumer par d'inconsolables regrets. A peine la troisième aurore montre ses premiers rayons: riche des dépouilles du sombre abîme, entouré des âmes vertueuses qu'il mène avec lui des ténèbres à la lumière, il quitte le tombeau, et, loin de sa sombre cavité, il apparoît avec les traits de la divinité d'abord à tes regards, puis à ceux des disciples, qu'un choix a depuis long-temps appelés à partager la fatigue et la gloire de ses travaux. Que de larmes

Quas lacrymas tibi crediderim excussisse repen-

260 Lætitiam! quali tibi tum præcordia motu
Exsultasse! fides tua quæ præsenserat usque,
Nunc oculis adaperta vides: nunc clara liquet res.
Aspice, ut, exutus moribundos filius artus,
Divinam induerit speciem, inviolabile corpus

265 Insolitis radiis, insueta luce coruscum.
Parva mora: hinc terris illum supera alta relictis
Vidisti petere, atque cava se condere nube,
Ad cœlumque aperire viam mortalibus ægris.

Nec tamen in terris desertam, inopemque reliquit,

270 Dum, mortalis adhuc, vitali vesceris aura:

Ipse sed omnipotens tibi plurimus insidet, et te
Noctes atque dies præsenti numine servat.

Præside quo, quæcumque premant, secura malorum,

Cœlestûm degis moribundo corpore vitam; 275 Nunc veterum relegens latebrosa oracula vatum, t'arracha sans doute cette joie inattendue! De quels transports tressaillit alors ton cœur! Ce que la foi n'avoit jusqu'alors que pressenti, tes yeux le considèrent à découvert, l'événement n'offre plus d'obscurité. Ton fils, tu le vois, dépouillé de ses membres mortels, a repris une forme divine, un corps désormais à l'abri des outrages et resplendissant d'un éclat étranger à la terre. Quelques jours sont à peine écoulés, il s'élève du séjour des humains à la céleste voûte, se plonge au sein de la nue et trace aux malheureux mortels la route vers les demeures éthérées.

Mais pendant que tu respires, mortelle encore, sur la terre l'air de la vie, tune restes pas délaissée, sans ressources. Le Tout-Puissant repose tout entier en toi, et te couvre, le jour et la nuit, de sa faveur et de sa puissance. Inaccessible, sous ce bouclier, à la crainte, quelque mal qui t'accable, tu mènes, dans un corps mortel, la vie même des anges. Tantôt ce sont les pages mystérieuses des anciens prophètes que tu relis, tantôt c'est dans le ciel que tu promènes ta pensée; et, l'es-

Nunc animo cœlum peragrans, totaque volutans Mente Deum, frueris nati omnipotentis amico Numine; perpetuum tibi qui tuus afflat amorem, Desuper ambrosia hac, dulci hoc te nectare pascit.

- 280 Jamque dies aderat lætissima, qua tibi terras
  Linquere fas erat, et claro succedere cœlo.
  Vix placido moriens clausisti lumina letho,
  Turbine corriperis rapido, veherisque per auras
  Solis inardescens radiis: te lucida nubes
- 285 Purpurea longe fulgentem amplectitur aura.

  Te circumvolitant dextra, lævaque frequentes
  Alituum cœtus, cœli stellantis alumni,
  Subvectamque ministerio te præpetis alæ
  In sublime ferunt: sanctæ de vertice Idumes,
- 290 Pastores admirati videre sub auras
  Enantem, et claro signantem tramite cœlum.
  Talis ab Eois aurora attollitur undis;
  Talis luna recens roseo caput exerit ortu:
  Utraque sed longe obtuso tibi lumine cedit.

prit occupé de Dieu seul, tu jouis de la protection toute puissante de ton fils, ton fils qui, plein de tendresse, te remplit d'un éternel amour, et, du haut des cieux, te repaît de cette ambroisie, de ce doux nectar.

Déjà brilloit le jour, jour de joie, qui te permet d'abandonner la terre et de prendre ton essor vers le radieux palais. Dès qu'un paisible trépas a fermé tes paupières, portée sur un tourbillon rapide, tu traverses les airs, tu réfléchis les rayons du soleil : une nuée lumineuse t'embrasse d'un voile de pourpre : à droite, à gauche, volent à tes côtés de nombreux essaims d'enfans ailés, nourrissons de la céleste patrie, qui te portent, soulevée sur leurs ailes rapides, vers les hauteurs étoilées. Des sacrés sommets de l'Idumée, les pasteurs surpris t'ont vue nageant dans l'Océan des airs, et traçant dans le ciel un sentier éclatant. Telle s'élève l'aurore du sein des ondes orientales: telle encore la lune naissante développe les roses de sa tête : mais leur clarté s'affoiblit et te cède en éclat. Il ne t'égale 295 Sed neque te primo jubare æquet maximus ipse Sol, lucis fons exoriens, comitantibus horis.

Sic coelum exspectata subis, thyasique, chorique

Tecircum, et liquidi resonant per nubila cantus,
Castrorum in morem, nitidis cum exercitus armis
300 Pulcher it, ære acies de monte adversa refulget.
Antiqui proceres, gentis decora alta vetustæ,
Occurrunt, vatesque pii ventura locuti
Excipiunt lætam, et summa ad fastigia ducunt,
Lætitiaque fremunt superi. Mariam alta beati
305 Ingeminant per templa chori, Mariamque frequentant;

Ingentique procul reboant supera ardua plausu, Et totum exercent intus nova gaudia cœlum. Filius hic etiam sancti regnator Olympi, Qui dextrææterni patris assidet æthera torquens, 310 Optatos dedit amplexus, tibique oscula fixit Pronus, et æterno matrem devinxit amore. pas même, à son radieux lever, le plus grand des astres, la source de la lumière, le soleil que les heures accompagnent dans sa marche.

Après une longue attente, le ciel enfin te reçoit : des danses et des chœurs signalent ton entrée : d'harmonieux accords retentissent dans la nue, ainsi que dans les camps, lorsque, brillante de l'éclat de ses armes, l'armée s'avance, et que le flanc de la montagne reproduit l'airain des guerriers. Ornement de la nation sainte, les patriarches vers toi s'approchent : les prophètes, interprètes de l'avenir, t'accueillent avec des transports que tu partages; et ta présence, au sommet du ciel, fait éclater la joie parmi les immortels. C'est Marie que répètent dans les demeures fortunées les chœurs des bienheureux, c'est Marie qu'ils entourent. Des applaudissemens tumultueux résonnent sur les collines éternelles : le ciel entier est livré à une nouvelle allégresse. Le souverain des cieux, qui, assis à la droite de son père, imprime le mouvement aux célestes globes, Jésus, pour comAt pater insignem solio sublimis ab alto
Æterna capiti implicuit de fronde coronam;
Affixitque tuæ gemmantia sidera fronti,

515 Et super alituum superûm templum omne locavit
Sublimem, rerum dominam, cœlique potentem:
Unde humiles mundi labentis despicis orbes,

Unde humiles mundi labentis despicis orbes, Lunamque, stellasque, videntemque omnia solem;

Angustæque procul telluris inertia rides 320 Pondera, et insanis exercita pectora curis.

Salve, sancta parens: eadem, salve, innuba Virgo,

Regia progenies, genus alto à sanguine Judæ, Cui Pater omnipotens pleno se numine fudit, Gratiaque acceptam matres super extulit omnes.

325 Qua primum dias prodîsti in luminis auras, Luce eadem nostræ spes est exorta salutis. Fæmineos lapsus, ignominiamque pudendam bler tes vœux, te presse de ses bras, s'incline, et par d'affectueux baisers, enchaîne sa mère des liens d'un inaltérable amour. L'Éternel, du haut de son trône, enlace ta tête d'une couronne de feuillage immortel, attache à ton front des astres étincelans, et te place au-dessus du temple des esprits ailés. De là, reine de la nature, souveraine du ciel, tu abaisses les yeux sur les globes de notre humble séjour, la lune, les étoiles, le soleil qui voit tout; et tu te ris de l'étroite étendue, de la masse inerte de la terre, et des soucis futiles qui désolent les mortels.

Mère divine à la fois et Vierge chaste, salut! salut, fille des rois, rejeton de la souche illustre de Juda! toi, à qui le Tout-Puissant a transmis la plénitude de sa divinité et que la grâce a placée, objet chéri, au-dessus de toutes les mères! Au premier jour que tu parus à la vie, dans ce jour naquit aussi pour nous l'assurance du bonheur. La femme tomba: sa chute imprima la honte à ton sexe; mais tu l'as vengé, ton sexe, et porté jusqu'aux astres. La mère des humains, de

Ulta tui generis, genus ipsum ad sidera tollis. Prisca hominum genitrix, et matrum maxima

730 Prima tulit generi tristis contagia lethi.
Tu, Virgo longo post tempore, prima salutem
Felici peperisti utero mortalibus ægris.
Illa dedit merso lacrymas, tu gaudia mundo.
Illa homini invexit pœnas, tu præmia: per te

335 Janua aperta piis cœli, quam clauserat illa
Circumventa dolis malesuadi et fraude colubri.
Ipsum tu valido victrix pede proteris anguem,
Frustra insultantemque, et sibila colla moventem.
Munere quo superas cœli regina per oras

340 Inveheris, cœlique nurus te mille sequuntur,
Mille chori celebrant, servatricemque frequentant.
Cœlicolæ assurgunt omnes: tibi regia paret
Ætheris immensi: quodcumque, ubicumque
creatum,

Infra te longe jacet, et tua jussa facessit.

Nos quoque divinos, ut cuique est copia, honores

toutes les mères la plus grande, fut pour sa postérité la funeste cause d'une mort héréditaire : 6 Marie! après nombre de siècles, ton sein fécond a produit le salut des malheureux mortels. Le monde coupable lui doit ses larmes, il te doit le bonheur : elle mérita des châtimens à l'homme, tu lui as mérité des récompenses : tu rouvres aux justes les portes du ciel, ces portes qu'elle leur avoit fermées, déçue par la perfide adresse du serpent, conseiller de forfaits : tu écrases d'un pied ferme et vainqueur, ce monstre qui se redresse et vainement agite sa tête sifflante. C'est pour ce bienfait, qu'à travers l'espace, tu marches la reine du ciel, que tu comptes pour cortége toutes ses habitantes, tous ses chœurs pour panégyristes : ils te proclament libératrice des humains. Devant toi se lèvent tous les immortels. L'immense palais des cieux t'obéit : toute créature, quel que soit son séjour, placée à une vaste distance, s'empresse d'exécuter tes ordres.

Nous aussi, chacun selon sa fortune, nous te présentons de religieux hommages: pour toi,

Largimur. Tibi centum aræ, tibi maxima centum Thure calent delubra: tuis pia munera templis Afferimus, casiasque, et nardi halantis aristas. Ipsæ te matres adeunt, peplumque ferentes Textilibus donis augent, et templa coronant

350 Textilibus donis augent, et templa coronant Primitiis florum, ac suspensis frondibus umbrant.

Ut primum fari incipiunt, te nomine jussi Compellant, primaque sonant te voce minores. Omnis ubique tuis indulget laudibus ætas,

- Te veniente die, te decedente salutant,
  Plurimaque auratis resonat tibi tibia templis.
  Tu laudes bona mortales, tu munera vocis
  Humanæ non spernis, opis nihil indiga nostræ.
- 360 Vota hominumque preces audis, ubicumque vocata,

Rite tamen, nostrosque levas miserata labores. Tu bellum, morbosque graves, pestemque, famemque sur cent autels, pour toi, dans cent édifices somptueux, nous faisons fumer l'encens. Les fruits du cannelier, les épis odoriférans du nard, nous les déposons, pieuses offrandes, dans tes temples. Les mères même y portent vers toi leurs pas : au voile placé dans leurs mains, elles joignent de précieux tissus, elles jonchent sur les pavés les prémices des fleurs, elles ombragent la voûte de feuillages suspendus. Dès que l'enfant commence à former des sons, c'est ton nom qu'il apprend à redire; ton nom est sa première parole. Tous les âges, toutes les familles aiment à répéter en tout lieu tes louanges : il n'est pas de tours, dans nos cités, qui ne te saluent au lever, au déclin du jour; et pour toi de nombreux instrumens retentissent dans nos temples dorés. Sans que tu éprouves le besoin de notre secours, ta bonté ne dédaigne ni les louanges des mortels, ni les hommages de leur voix. Partout où, fidèle aux rites sacrés, l'homme t'invoque, ta pitié, sensible à ses prières, soulage son infortune. Guerre, maladie, contagion, famine,

Avertis, cœlique minas, tot sospita mortes, Tot clades, tot das miseris evadere casus.

365 Utque mari magno jactatos turbine nautas Servat stella, polo si tandem affulserit alto: Sic tua lux, quæcumque instent, quæcumque premantve,

Nos regit, inque omni tutos discrimine reddit.

Nunc, ô stella maris nostri, nos adspice præsens:

570 Eripe tot pelagi pene haustos fluctibus atris.

Nunc lucem, lucisque tuæ jubar exere, et orbi
Exorere, ac radiis nigrantem discute nubem.

Ne, quæso, ne nos inopes hic desere: si quid
Dulce tibi fuit in terris, et amabile quidquam,

575 Per te, per carum oramus tua pignora natum;
Perque sinus illos, quibus hærens vagiit infans,
Brachiaque implicuit collo, innexusque pependit
Dulce onus interdum; perque ubera, quæ tener
hausit;

tu les détournes; et le courroux du ciel, la mort, les meurtres, les désastres, c'est à ta bienveillance que le malheureux doit de s'y soustraire. Ainsi qu'une étoile, quand elle vient à briller sur la voûte éthérée, dérobe au naufrage le nautonnier, jouet de la tempête; ainsi quelque mal qui nous menace ou nous presse, flambeau secourable, tu nous diriges et nous mets à l'abri des écueils.

Étoile propice, ô Marie, accorde-nous un regard sur cette mer, et dérobe-nous à l'abîme où va nous plonger l'orage: montre à nos yeux l'éclat de ta lumière, éclaire l'univers et dissipe, à l'aide de tes rayons, le nuage qui rembrunit notre horizon! Ah! ne nous abandonne pas à notre misère! Si la terre t'offrit quelque douceur et quelque charme, au nom de toi-même et du fils que chérit ton cœur, par le sein auquel s'attacha cet enfant éploré, le col maternel qui, enlacé de ses bras, soutint quelquefois cet aimable fardeau, et les mamelles que pressèrent ses tendres lèvres: oui, par ce doux sourire, ces baisers caressans,

Per pueri dulces risus, perque oscula blanda, 380 Per teneros lusus; per quicquid denique in illo

Dulce fuit tibi curarum, gratumque levamen; Ipsum illum, patris ad solium complexa precando,

Da, genitrix, facilem : et si forte piacula nostra Aversum terris faciunt, tu sedula nobis

585 Concilia, ut justas patris in nos leniat iras;
Et quæcumque suis merito miscetve, paratve,
Diluat ille sui præsenti rore cruoris.
Mille procul cerno nobis instare pericla,
Mille neces, rebus prope versis, mille ruinas.

390 In nos Turca ferox toto ruit agmine, et armis Cuncta movens nos extremis conatibus urget; Jamque sibi ingentes orbis promittit habenas. Intereà nostri, quos huic se opponere monstro Æquum erat, inter se reges fera bella moventes

595 Confligunt; totoque, nefas, concurritur orbe.Tu tantum terrorem animis labentibus aufer:

ces jeux folâtres, enfin par tout ce que tu vis en lui de tendresse et de soulagement à tes chagrins, je t'en conjure : occupée de lui donner des embrassemens et de lui présenter tes prières près du trône de l'Éternel, ô Marie, réclame sa bonté pour tes enfans. Si nos crimes méritent au monde sa colère, concilie-nous, par tes soins, sa faveur, afin qu'il adoucisse la juste indignation de son père, et que, par la rosée toute puissante de son sang, il suspende les projets qu'il forme et la foudre qu'il prépare. Je vois dans le lointain, périls, massacres, bouleversemens, destruction qui nous menacent : le Musulman précipite contre nous ses farouches bataillons, et, portant partout ses armes, nous presse des derniers efforts et se promet déjà l'empire de l'univers. Cependant nos rois que la justice devroit opposer à ce monstre, nos rois méditent et se font des guerres sanglantes : l'univers entier est, hélas! un théâtre de batailles. O Marie, éclaire les hommes que l'erreur entraîne à leur perte, prends pitié de nos maux, rappelle par tes prières le re-

## 254

## HYMNUS VIRGINI.

Tu nobis, tu, diva, pios miserata, quietem Redde petens; placida mitescant secula pace.

FINIS.

## HYMNE A LA VIERGE.

pos sur la terre; et que la paix adoucisse enfin ce siècle de fer.

FIN.

## TABLE DES MATIÈRES.

	Pag
Préface sur la vie et les ouvrages de Sannazar.	1
Notes de la préfice	CXXV
Dédicace du Poëme à Clément viii	CLX
Bref de Léon x, à Sannazar	CLXII
Bref de Clément vii, à Sannazar	CLXXI
L'ENFANTEMENT DE LA VIERGE.	
Livre 1**	3
Livre 11	63
Livre III	121
HYMNE A LA VIERGE.	
Avant-Propos	187
Hymne à la Vierge	205

Pag. 11, lig. 13, au lieu de étrange attachement, lisez sublime attachement.



Digitized by GOOGLE

